





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Demfront

145

2.2

EMRS

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

Newton Forster.

NEWTON FORSTER

OU

LA MARINE MARCHANDE,

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT

NOUVELLE ÉDITION.

II



P. 60.

PARIS
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

M DCCC XLVI.

NEWTON FORSTER,

OF

LA MARINE MARCHANDE.

CHAPITRE PREMIER.

Le lendemain, Nicolas et son fils partirent de leur auberge assez à temps pour se trouver à leur rendez-vous à l'heure convenue. Le temps avait changé, et les rues étaient pleines de gens qui profitaient du beau temps pour s'occuper des affaires qu'ils avaient pu remettre la veille. Nicolas fut surpris et mécontent de se trouver poussé et coudoyé à chaque pas; mais grâce à son fils, il arriva sans accident jusqu'à la demeure de son frère. Le clerc leur ouvrit la porte

du cabinet, et ils y trouvèrent le procureur assis devant son bureau, ses lunettes sur le nez, et examinant les pièces d'un procès.

— Bonjour, jeune homme; — Nicolas Forster je présume? dit le procureur en jetant un coup d'œil sur son frère sans se lever de sa chaise.

— Êtes-vous mon frère Jack? demanda Nicolas.

— Je suis John Forster.

— Eh bien! je suis réellement charmé de vous voir, mon frère, dit Nicolas en lui tendant la main.

— Humph! dit le procureur en lui offrant la sienne. — Il y eut une minute de silence.

— Jeune homme, dit John en s'adressant à Newton, après avoir regardé à sa montre qui était sur la table, vous êtes en retard de dix minutes; je vous avais dit à une heure *précise*.

— J'en conviens, mon oncle; mais il y avait une telle foule dans les rues, que mon père s'arrêtait à chaque instant.

— Et pourquoi?

— Pour faire des remontrances à ceux qui le coudoyaient. Il n'y est pas habitué.

— Il s'y accoutumera bientôt, pour peu qu'il

reste ici. Eh bien, frère Nicolas, que faites-vous avec ma montre ?

Nicolas avait pris la montre sur la table, l'avait ouverte, et en examinait l'intérieur.

— Elle a grand besoin d'être nettoyée, répondit-il en continuant son examen ; il faut qu'elle soit démontée.

— Je ne veux pas qu'elle le soit.

— Ne craignez pas la dépense, je vous la nettoierai pour rien.

— Vous ne la nettoierez point, frère Nicolas ; ma montre va fort bien, et il n'y a rien à y faire. Remettez-la-moi, s'il vous plaît.

Nicolas ferma la montre et la remit à son frère.

— Elle ne doit pas bien aller dans l'état où elle est.

— Mais je vous dis qu'elle va bien, répliqua John Forster en la mettant dans son gousset.

— J'ai apporté les bijoux dont je vous ai parlé, monsieur, dit Newton tirant de sa poche un petit paquet.

— Fort bien. En avez-vous fait un inventaire ?

— Oui, monsieur. Le voici.

— Voyons. -- N° 1. Une bague enrichie de dimants. — La voilà. — N° 2...

— Non, dit Nicolas, qui examinait les lunettes de son frère, ces verres sont n° 5. — Vous n'avez pas la vue courte, frère Jack.

— Non, mon frère, non. — Faites-moi le plaisir de me donner mes lunettes.

— Attendez que j'aie fini d'en essayer les verres, dit Nicolas qui les frottait avec son mouchoir.

— Fort bien, mon frère, fort bien; voilà qui suffit, dit le procureur tendant la main pour reprendre ses lunettes. Et les ayant replacées dans leur étui, il les mit dans sa poche. Il continua ensuite à vérifier l'inventaire des bijoux.

— Tout est parfaitement en règle, mon neveu. Il ne me reste qu'à vous en donner un reçu.

Le reçu fut donné, et les bijoux furent placés dans une des caisses de fer, près de la cheminée. — A présent, frère Nicolas, je n'ai pas de temps à perdre. Avez-vous autre chose à me dire.

— Non, répondit Nicolas en se levant.

— Eh bien! moi, j'ai quelque chose à vous dire. D'abord, je ne puis vous aider dans votre

profession , comme je l'ai dit hier à votre fils. Ensuite tout mon temps est occupé par mes affaires. Ainsi donc, adieu, frère Nicolas. — Voici quelque chose que vous lirez quand vous serez de retour chez vous.

Le procureur tira son portefeuille de sa poche, et y prit une lettre cachetée qu'il remit à Nicolas.

— Quant à vous, mon neveu, quoique je n'aie jamais vu la mer, et que je ne connaisse pas un seul marin, j'ai pour client un directeur de la compagnie des Indes qui m'a quelques obligations, et il m'a promis pour vous la place de troisième aide du maître sur un vaisseau de la compagnie, nommé *le Château de Bombay*. Voici son adresse; allez le voir; tout s'arrangera en un instant. Vous pouvez venir me revoir avant votre départ. — Mais ayez soin de prendre des précautions convenables avec votre père, car je ne sais où il a l'esprit, il a déjà laissé tomber la lettre que je viens de lui remettre, et ce qu'elle contient ne se trouve pas tous les jours.

Newton ramassa la lettre sans que Nicolas s'en aperçût, et la mit dans sa poche.

— Fort bien ; elle sera plus en sûreté. Adieu,

mon neveu, — emmenez mon frère, je vous en prie. — Il n'est quelquefois pas malheureux de rencontrer un oncle.

— J'espère que ma conduite vous prouvera que je mérite vos bontés, dit Newton au comble de la joie du résultat inattendu de cette entrevue.

— Je l'espère aussi. Adieu, emmenez votre père; je suis très-occupé. Et remettant ses lunettes sur son nez, le procureur continua l'examen des papiers qu'il avait devant lui.

Newton s'approcha de son père, lui toucha le bras, et lui dit: — Venez, mon père.

Nicolas fit deux pas pour le suivre, s'arrêta tout-à-coup, fouilla dans toutes ses poches, et se tournant vers le procureur :

— Frère Jack, dit-il, ne m'avez-vous pas donné une lettre pour la mettre à la poste?

— Non, répondit John sans lever les yeux.

— J'ai pourtant une idée confuse que...

— Partons, mon père, partons! mon oncle est occupé.

— Eh bien, adieu, frère Jack.

— Adieu!

Et Newton sortit de l'appartement avec son père.

Quand ils furent arrivés dans l'auberge, Newton ouvrit la lettre, et il y trouva le bon au porteur de cinq cents livres que John Forster avait fait préparer la veille. Nicolas ne pouvait revenir de son étonnement, et Newton lui-même, quoiqu'il commençât à comprendre le caractère de son oncle, ne fut pas peu surpris de sa libéralité. Derrière l'enveloppe se trouvait un mot d'avis. « Quand vous recevrez cette » somme, ayez soin de prendre note des numéros des billets de banque. » Mais Newton ne voulut recevoir en ce moment que vingt livres, et il laissa le reste entre les mains du banquier, en ouvrant chez lui un compte au nom de son père.

Le lendemain matin, Newton alla chez M. Bosanquet, qui lui donna une lettre pour le capitaine du *Château de Bombay*, qui était à l'ancre à Gravesend, et qui devait mettre à la voile dans quelques jours. Il se rendit sur-le-champ à Gravesend, et présenta sa lettre au capitaine, qui le reçut fort bien, et qui l'invita à venir à bord aussitôt que ses affaires le lui permettraient.

Newton n'en avait pas d'autre que d'établir son père quelque part, et il fut assez heureux

pour en trouver l'occasion quand il s'en doutait le moins. Il avait débarqué à Greenwich, dans le dessein de prendre la diligence pour retourner à Londres. Comme il avait une heure à attendre, il entra dans l'hôpital, n'ayant pas encore vu un édifice qui offre tant d'intérêt à tout marin. Après en avoir examiné l'extérieur, il s'assit sur un banc sur lequel se trouvaient déjà trois pensionnaires de l'hôpital qui étaient à causer ensemble.

— Eh bien ! Stephen, disait l'un, à présent que Wilkins est mort, il paraît qu'il faudra nous passer de lunettes. John avait porté les siennes à l'opticien qui demeure là-bas sur la route de Londres, afin d'y remettre le verre de babord. Ce matin, il a été les rechercher, et l'opticien lui a demandé dix-huit pence. Or, vous savez que le vieux Wilkins ne nous en prenait jamais plus de trois. Il avait apporté ses trois pence, mais n'ayant pas le reste, il a été obligé de laisser ses lunettes. Comment pourrions-nous payer un pareil prix ? ce n'est pas moi qui vous le dirai.

— Il faut parler au gouverneur, dit Stephen, la boutique est à louer, il peut trouver quelqu'un pour remplacer Wilkins.

— Le gouverneur ne porte pas de lunettes, dit le troisième, il ne peut se mettre à notre place.

Newton prit part à la conversation, et il apprit qu'un vieillard qui gagnait sa vie en vendant des lunettes aux pensionnaires de l'hôpital, et en les racommodant, dans une petite boutique située près de la porte, était mort tout récemment, ce qui était pour eux une perte sérieuse, attendu que ni l'opticien de Greenwich, ni ceux de Londres, ne travaillaient à des prix aussi raisonnables. Newton alla voir la boutique; elle était petite, mais commode, et la vue donnait sur la Tamise. Il fut convaincu qu'elle conviendrait à son père; il lui en fit la proposition à son retour, et Nicolas fut enchanté de cette idée. Ils allèrent ensemble à Greenwich le lendemain; le local plut à Nicolas, il loua la boutique le jour même, s'y installa celui d'après, et dès le lendemain, il était occupé à mettre les vieux pensionnaires de l'hôpital en état de lire le journal. Ses pratiques furent contentes de lui, et il fut content de ses pratiques; il gagnait de quoi fournir à ses dépenses, et il n'avait recours à son banquier que pour des occasions extraordinaires, comme un habit

neuf, ce qui, comme le jour de sa naissance, n'arrivait qu'une fois par an.

Dès que les affaires de son père furent arrangées, Newton alla informer son oncle qu'il allait s'embarquer. John Forster reçut cette annonce avec un humph! de satisfaction. Newton eut assez de tact pour lui faire une visite fort courte, et son oncle lui serra cordialement la main quand il le quitta.

CHAPITRE II.



Après avoir pris congé de son oncle, Newton, qui avait fait tous ses préparatifs, se rendit de suite à Gravesend, pour y rejoindre son vaisseau qui attendait les dépêches qui n'étaient pas encore arrivées. Les passagers à l'exception de deux, un ministre presbytérien écossais et sa femme, étaient encore tous à terre, logés dans les différentes auberges de la ville; car, à l'instant d'avoir à passer plusieurs mois entre le ciel et l'eau, ils ne voulaient quitter la terre ferme qu'au dernier moment. Le capitaine allait leur rendre visite à la ronde tous les jours, et leur donnait les nouvelles qu'il pouvait avoir sur l'époque probable du départ.

Quand Newton arriva à bord, il y fut reçu par le premier aide du maître, à qui le capitaine l'avait déjà présenté la première fois qu'il y était venu. C'était un homme d'environ quarante ans, intelligent et de bonne humeur.

— Eh bien ! M. Forster, lui dit-il, vous n'êtes pas en retard. Nous ferons probablement plus d'un voyage ensemble, et j'espère que nous serons bons amis. — Mais il faut songer à votre caisse.

Il adressa quelques mots en indoustan à deux ou trois Lascars, homme de bonne mine, ayant le teint olivâtre et des cheveux noirs bouclés, et tandis que ceux-ci s'occupaient à hisser la caisse, il alla donner quelques ordres sur la proue, laissant ainsi à Forster le temps de regarder autour de lui. Pour le bénéfice de nos lecteurs, nous ferons ici la description de ce qu'il vit.

Le Château de Bombay était un bâtiment du port de douze cents tonneaux. Il était solidement construit, et portait dix-huit canons placés sur le gaillard d'arrière et sur celui d'avant. La poupe, très élevée, s'étendait sur une longueur d'environ trente-cinq pieds ; en-dessous était la salle à manger et les cabines des passa-

gers. La poupe, sur laquelle on montait par des degrés de chaque côté, était couverte à droite et à gauche par de longues rangées de cages à poulets, qui contenaient aussi des dindons et des oies, tous attendant, dans une heureuse ignorance, l'instant où ils seraient appelés à figurer sur la table du capitaine. Les baux devant le grand mât étaient occupés par les grandes embarcations, qui faisaient aussi partie de la basse-cour. Dans la plus grande, le *launch*, étaient une cinquantaine de moutons, tellement serrés, qu'ils pouvaient à peine se coucher. Dans le *yawl* et la *barge* étaient des chèvres, et deux veaux qui étaient les premières victimes destinées au couteau du boucher. Le reste de l'espace était rempli de foin et d'autre provende, le tout arrangé d'une manière à tenir le moins de place possible. Dans l'entrepont étaient trois vaches laitières, des cochons, et un supplément de cages à poulets et à lapins. Les autres canots, hissés sur les hanches du navire, et les surpentes des davieres auxquelles elles étaient suspendues, formaient le jardin potager. On y voyait des sacs remplis de pommes de terre, d'oignons, de carottes, de navets et de betteraves. Les choux bien pommés for-

maient des guirlandes autour des surpentes, et semblaient autant de têtes tombées au premier signe du caprice d'un pacha.

Forster descendit sur le premier pont, où se trouvaient aussi des cabines pour les passagers. Il était encombré de caisses et de paquets de toute espèce qu'on n'avait pas encore eu le temps de placer dans la cale, dont les panneaux étaient levés, et dans laquelle quelques lanternes placées çà et là lui firent distinguer une immense quantité de balles et de caisses placées avec une apparence de confusion. Des charpentiers y sciaient des planches; des voiliers attachaient des ralingues à une vieille grande voile; des Lascars criaient dans leur langage; des matelots anglais juraient à qui mieux mieux suivant leur coutume, enfin tout donnait à Newton une idée de désordre et de manque de méthode. Mais il reconnut bientôt qu'il avait porté un jugement trop précipité. Quand on a à placer dans un navire un si grand nombre d'objets; à séparer le bagage de chaque passager, depuis la caisse en bois de chêne jusqu'à la boîte en carton; à recevoir une cargaison; à se préparer à mettre à la voile, et tout cela en même temps, il est impossible qu'il n'y ait pas

une apparence de confusion. Et cependant , en quelques jours, tout trouve sa place, et ce qui est encore plus important, chaque chose se retrouve à l'instant où l'on en a besoin,

D'après les réglemens adoptés à bord des bâtimens de la compagnie des Indes-Orientales, Newton fit partie de la table des *midshipmen* et du chirurgien en second ; le premier et le second aides du maître étant seuls admis constamment à la table du capitaine, où les autres ne paraissent que sur une invitation. Newton fut bientôt sur le pied de l'intimité avec ses compagnons. Comme ils paraîtront sur le théâtre à mesure qu'ils auront un rôle à y jouer, nous nous bornerons en ce moment à parler du capitaine et des passagers.

Le capitaine Drawlock était un homme d'environ cinquante ans. Il passait pour avoir eu une jeunesse un peu déréglée, et ses confrères au service de la compagnie s'amusaient souvent à le tourmenter en lui rappelant quelques fredaines dont le souvenir ne paraissait pas lui plaire. Quoi qu'il en pût être, le capitaine Drawlock, au moment où nous le représentons à nos lecteurs, était un homme tout différent. Il avait l'air grave, souriait rarement, et toutes

ses idées semblaient se concentrer dans l'importance de ses devoirs, et surtout dans l'obligation de veiller à la sûreté des jeunes femmes qui se mettaient sous sa protection. Il parlait beaucoup de sa responsabilité, et partageait son temps entre ses chronomètres et ses jeunes passagères, et s'il découvrait une erreur dans les uns ou dans les autres, c'était pour lui une cause d'irritation. Il y allait d'une part, disait-il, de la sûreté de son navire, et de l'autre de sa bonne renommée. Mais les malins disaient que ses jeunes passagères étaient plus souvent en faute que ses chronomètres; que l'air d'austérité du capitaine n'était qu'un masque; qu'il avait le cœur aussi susceptible que le plus jeune officier de son navire, et que les femmes qui faisaient voile avec lui le découvraient long-temps avant la fin du voyage.

Il a déjà été dit que tous les passagers étaient encore à terre, à l'exception d'un ministre presbytérien écossais et de sa femme. Il avait été pourvu aux frais de leur voyage par une souscription faite à Glasgow parmi cette classe de gens qu'on appelle sérieux (1), qui priaient

(1) On donne cette épithète aux gens ultra-religieux qui se font un principe de s'abstenir de tous les plaisirs du monde, et qui

avec ferveur, et dont la dévotion s'échauffait encore à l'aide d'excellent punch. Ce digne ministre, car c'était un digne homme, était un enthousiaste sincère, qu'aucune considération n'empêchait jamais de faire ce qu'il croyait son devoir, mais dont les reproches étaient toujours accompagnés de douceur. Rigide dans sa croyance, qui ne laissait pas un trou d'épingle par où une faute pût s'échapper, il régnait dans ses réprimandes un ton de bonté et d'humilité qui faisait que son zèle n'offensait jamais et qui portait souvent à faire de sérieuses réflexions. Sa femme, grande et belle, avait évidemment pris l'ascendant sur son mari en tout ce qui ne concernait pas sa religion. Elle était pieuse, mais sa religion n'était pas la véritable, car elle n'avait pas la charité pour base. Elle parlait peu, mais le peu de mots qui s'échappaient de ses lèvres, avaient toujours une odeur de sarcasme.

Parmi les passagers qui étaient encore à terre, nous remarquerons d'abord un vieux

se permettent à peine un sourire. Ils adoptent eux-mêmes cette dénomination. On voit souvent demander dans les journaux une servante d'un caractère sérieux.

(Note du Traducteur.)

colonel, qui retournait dans les Indes après un congé de trois ans. Il avait passé à Cheltenham la plus grande partie de ce temps. C'était un Adonis de soixante ans, ayant des joues jaunes et des dents blanches. Il avait passé toute sa vie à ne rien faire ; il s'était élevé dans sa profession sans avoir jamais été employé à aucun service actif, si ce n'est en une seule occasion, et il avait su la faire valoir. Doué d'une excellente constitution, et ayant toujours vécu dans le monde, il avait vieilli sans s'en apercevoir, et il croyait inspirer encore au beau sexe le même intérêt que lorsqu'il était capitaine à l'âge de vingt-cinq ans. Amusant les autres et facile à amuser, il avait tourné les pages du roman de la vie avec si peu d'interruption, qu'il était presque arrivé à la dernière sans se douter qu'il fût si près de la fin.

Il y avait aussi deux jeunes gens qui partaient en qualité de cadets, et à qui leurs familles avaient donné avant leur départ beaucoup d'argent et de bons avis, le tout devant être en pure perte ; un commis d'administration, jeune homme qui parlait sans cesse de lady Elizabeth sa mère, et d'autres parents titrés, qui l'envoyaient dans les Indes pour y faire fortune,

ou être enlevé par le choléra-morbus; alternative qui ne les inquiétait guère; deux officiers dont le régiment était à Sainte-Hélène, et dont la tête n'était pas mieux remplie que leurs bourses. Ils avaient la complaisance de conter des sornettes aux dames jusqu'au dîner, et de gagner quelques livres dans la soirée à ceux qui voulaient dîner avec eux.

Mais tous ces individus étaient comme zéro aux yeux du capitaine Drawlock; c'était une partie de sa cargaison dont il n'était pas responsable. Celle qui lui paraissait la plus importante, consistait en quatre femmes non mariées, dont trois étaient jeunes, belles et pauvres; et la quatrième, vieille, laide et riche.

Nous devons accorder la préséance à l'âge et à la fortune; nous allons donc commencer par la quatrième. C'était une miss Tawistock, née et élevée dans la Cité de Londres, où son père avait été longtemps le chef de la maison opulente de Tawistock Bottlelock et compagnie, teinturiers, calandriers et dégraisseurs. Elle était seule héritière de son père, qui lui avait laissé environ trente mille livres sterling; mais il s'en fallait de beaucoup que la nature l'eût traitée aussi favorablement. Dans le fait, elle

était un prodige de laideur. Elle avait tous les traits durs et masculins, la tête plus large que longue, les cheveux roux et le visage couturé de petite-vérole. Si elle eût été un homme, on l'aurait regardé comme l'essence de tout ce qu'il y a de plus commun ; comme femme, elle en était la quintessence. Malgré sa fortune, elle était arrivée à l'âge de trente-neuf ans sans avoir reçu aucune offre de mariage. Comme ou désire toujours le plus ardemment ce qu'on trouve le plus difficile à obtenir, elle était possédée d'une fureur de se marier, et pour dernière ressource, elle avait résolu d'aller dans les Indes, où elle avait entendu dire que toute peau blanche trouvait toujours à se marier. Cette passion pour le mariage, s'il ne faut pas l'appeler une maladie, occupait toutes ses pensées ; mais elle cherchait à la cacher en affichant une délicatesse qui s'effarouchait à la moindre allusion au précepte de la Bible, de croître et de multiplier. Elle déplorait toujours la faiblesse de sa constitution, mensonge auquel ses membres robustes donnaient un démenti formel. Miss Tawistock avait entretenu une correspondance avec une de ses anciennes compagnes de pension qui s'était mariée dans

les Indes. A mesure que ses espérances de mariage commencèrent à décroître, son affection pour son ancienne amie parut augmenter. Enfin elle lui écrivit qu'ayant résolu depuis longtemps de ne jamais se marier, elle était tentée de passer dans les Indes, de se fixer près de son ancienne compagne, et d'adopter un de ses enfants. Son amie lui répondit qu'elle la recevrait chez elle avec le plus grand plaisir, si elle pouvait se décider à faire un aussi long voyage, et miss Tawistock, lui ayant écrit pour lui annoncer son départ, s'assura d'une cabine à bord du *Château de Bombay*.

Les trois autres demoiselles étaient sœurs Charlotte, Laure et Isabelle Revel, filles de M. Revel, roué de fort bonne famille, qui s'était marié par amour pour la fortune de sa femme, qu'il avait entièrement dissipée, à l'exception d'un capital produisant six cents livres de revenu, auquel il ne pouvait toucher parce qu'il avait été assuré à sa femme par son contrat de mariage. Leur mère était une femme égoïste et intrigante, qui n'avait d'autre pensée que d'établir ses filles, en d'autres termes, de trouver quelqu'un qui voulût prendre sur lui le fardeau de fournir à tous leurs besoins. M. Revel avait

depuis longtemps quitté sa famille. Quand il y paraissait, c'était pour mettre sa femme à contribution, et pour acheter son absence, elle sacrifiait tous les ans près de la moitié de son revenu. Elle était infatigable dans ses efforts pour établir trois grandes filles, bonnes à marier, et elle était désolée de ne pouvoir y réussir. Mais en rapportant une conversation qui eut lieu un jour entre elle et un vieillard bien poudré, ami de la famille, nous ferons mieux connaître son caractère à nos lecteurs.

— Le fait est, mon cher M. Heaviside, dit-elle, que je ne sais plus que faire. M. Revel, qui connaît tous les spectacles et tous les acteurs, m'avait proposé de leur faire tenter la fortune sur le théâtre, en me disant qu'aujourd'hui, — et je crois qu'il a raison, — c'est la meilleure chance que puisse avoir une jeune fille pour épouser un homme titré. Cette idée ne me plaisait pas beaucoup, mais enfin j'y consentis. Isabelle, ma plus jeune fille, est fort bien, comme vous le savez; elle a une belle voix, et nous résolûmes de la faire monter la première sur le théâtre; après quoi, si elle réussissait, Charlotte la suivrait; mais Isabelle a un caractère obstiné, et quand nous lui fîmes cette propo-

sition, elle refusa positivement, et dit qu'elle se ferait gouvernante, n'importe quoi, plutôt que d'y consentir. J'essayai les caresses, son père essaya les menaces, tout fut inutile. Il y a un an que cela s'est passé, et elle n'avait encore que seize ans; mais elle a toujours eu un caractère décidé et opiniâtre.

— Elle a fort mal fait, madame. Elle serait peut-être duchesse aujourd'hui.

— Eh bien, monsieur Heaviside, nous pensâmes alors que Charlotte, notre fille aînée, était celle qui pouvait le mieux réussir dans cette profession, quoiqu'elle n'ait pas la même fraîcheur que sa sœur; car, pour vous dire la vérité — et je sais que vous savez garder un secret, — Charlotte n'est pas bien loin de ses trente ans, et sa sœur Laure n'a qu'un an de moins.

— Est-il possible! s'écria monsieur Heaviside, en regardant la mère d'un air de surprise.

— Oui vraiment, répondit la dame, qui avait oublié qu'en divulguant les secrets de sa fille, elle faisait connaître les siens; mais je me suis mariée si jeune, si jeune, que j'ai presque honte d'y penser. Quoi qu'il en soit, bien que Charlotte ne soit pas aussi jolie que sa sœur,

monsieur Revel, qui est bon juge en pareille matière, déclara qu'à la lumière et sur le théâtre elle passerait pour une très-belle femme. Nous le lui proposâmes, elle hésita, et enfin elle y consentit. La seule difficulté était de savoir si elle jouerait la tragédie ou la comédie. Elle préférait le tragique, et cela décida l'affaire. Monsieur Revel engagea Monsieur Y..., le premier de nos acteurs tragiques, à venir juger de son débit. Il l'écouta avec attention, dit qu'elle avait un talent distingué, mais qu'un léger grasseyement la rendait peu propre aux rôles tragiques. Alors elle étudia la comédie, et quand nous la jugeâmes assez avancée, monsieur Revel eut assez de crédit sur le fameux monsieur M... pour le déterminer à venir nous en dire son opinion. Charlotte débita son rôle parfaitement bien, à ce qu'il me parut ; et quand elle eut fini, elle se retira pour que sa présence n'empêchât pas monsieur M... de donner franchement son avis.

— Qui fut sans doute favorable ?

— Je croyais qu'il devait l'être ; mais monsieur M... est un homme fort singulier, pour ne pas dire malhonnête. Dès que Charlotte fut sortie, il se leva, et faisant une grimace en me

regardant en face, il me dit : — Madame, mon opinion est que toute comédie dans laquelle votre fille paraîtra ne peut manquer d'être sifflée. Je vous souhaite le bonjour.

— Quelle grossièreté ! je n'aurais pas cru cela possible.

— Quant à Laure, pauvre créature, elle n'a jamais eu de mémoire, et par conséquent elle ne peut songer au théâtre. J'ai donc perdu tout espoir de pouvoir établir aucune de mes filles par ce moyen. A présent que puis-je faire, mon cher monsieur Heaviside ? Que me conseillez-vous ?

— Réellement, madame, il est difficile de donner un conseil sur un point si délicat ; mais si vous désirez les marier, que ne les envoyez-vous dans les Indes ?

— Nous y avons pensé bien des fois, car monsieur Revel y a un oncle qui n'est pas marié, et qu'on dit fort riche. Il est colonel dans la marine de Bombay, à ce que je crois.

— Vous voulez probablement dire dans l'armée de Bengale, madame.

— Je crois que vous avez raison. Ce que je sais, c'est qu'il est au service de la Compagnie. Mais le fait est qu'il déteste mon mari, et qu'il

ne veut pas en entendre parler. Je lui ai écrit une lettre fort civile pour lui donner à entendre qu'une ou deux de mes filles se rendraient près de lui avec bien du plaisir pour prendre soin de lui et de sa maison; mais il n'a pas daigné me répondre. On dit que c'est un homme d'une humeur très désagréable.

— C'est un cas dans lequel il est difficile de donner avis, madame; — très difficile en vérité. Mais je puis vous faire part d'une circonstance arrivée il y a cinq ans à un de mes amis qui avait fait une proposition semblable à un de ses parents qui était dans les Indes. N'en ayant reçu aucune réponse, il supposa que la lettre de son parent s'était égarée en chemin, et il n'en fit pas moins partir sa fille. Son parent fut très surpris en la voyant arriver; mais qu'y faire? Il ne pouvait laisser sa parente coucher dans la rue; il la reçut donc chez lui; et trois mois après elle fit un mariage très avantageux. Elle envoie souvent à sa mère de beaux châles et d'autres présents.

— En vérité, monsieur Heaviside! vous me conseillez donc de....

— Je ne conseille rien, ma chère dame; je ne fais que vous rapporter un fait. Je crois que

le colonel..... Mais il est près de deux heures , et il faut que je vous quitte. Adieu , ma chère mistress Revel.

Le résultat de cette conversation fut une consultation entre M. Revel et sa femme la première fois qu'ils se virent. M. Revel fut enchanté de ce plan. Il espérait pouvoir tirer plus d'argent de sa femme quand elle serait débarrassée de ses filles , et il jouissait en perspective du plaisir de tourmenter son oncle dont il savait qu'il n'avait rien à attendre. Cependant, comme il était nécessaire d'user de circonspection , surtout à l'égard d'Isabelle, il se borna pour le moment à dire qu'il avait reçu une lettre de son oncle, qui désirait qu'une de ses nièces allât demeurer avec lui. Quelques mois après , il apporta une lettre , qu'il avait composée lui-même et fait écrire par un autre; dans laquelle son oncle l'engageait à lui envoyer ses trois nièces, en disant qu'elles y trouveraient leur avantage. Il surmonta la répugnance des deux aînées en leur mettant sous les yeux les établissements splendides qu'elles pourraient trouver dans ce pays; et Isabelle céda à la persuasion , quand sa mère lui eut déclaré en pleurant qu'il lui était impossible de soutenir plus long-temps

la charge de ses trois filles sans tomber elle-même dans une indigence absolue.

En donnant une hypothèque sur le capital qui lui était assuré par son contrat de mariage, mistriss Revel emprunta la somme nécessaire pour faire un trousseau à ses trois filles, et payer les frais de leur voyage, et les trois sœurs, comme une marchandise à la grosse aventure, furent ainsi envoyées à bord du *Château de Bombay*.

CHAPITRE III.

A la grande satisfaction du capitaine Drawlock, les chronomètres et les quatre dames étaient en sûreté sur son bord. *Le Château de Bombay* se rendit aux Dunes, où l'on trouva le commis aux rives apportant les dépêches des augustes directeurs. Plusieurs autres bâtiments, se rendant aux Indes, y étaient réunis, et dès qu'une grande frégate qui devait les escorter jusqu'à Sainte-Hélène fut arrivée, on leva l'ancre et l'on descendit le canal Britannique devant une forte brise du nord-est.

Pendant les dix premiers jours d'un voyage, il y a peu de communication entre les membres de l'équipage et les passagers. Ils sont trop occupés, les premiers, du soin de mettre tout en

bon ordre, et les autres, des misères du mal de mer. Un vent contraire contre lequel le navire eut à lutter dans la baie de Biscaye ne contribua pas à rétablir l'estomac des derniers dans l'exercice de ses fonctions ordinaires, et ce ne fut qu'une couple de jours avant l'arrivée du convoi à Madère qu'on vit la brise agiter les rubans d'un chapeau sur le tillac du *Château de Bombay*.

Le premier qui sortit de l'écoutille du gillard d'arrière, fut celui qui entourait la tête de mistress Fergusson, femme du ministre presbytérien. Elle avait d'un côté son mari, et de l'autre le capitaine Drawlock, toujours aux petits soins près des dames.

— Fort bien en vérité, madame, lui dit le capitaine avec un sourire d'encouragement, tandis qu'elle saisissait la balustrade en cuivre en montant sur le pont; vous seriez un excellent marin, et votre conduite doit servir d'exemple aux autres dames, comme je ne doute pas que celle de votre mari ne soit un modèle pour tous mes passagers. A présent, permettez-moi de vous offrir le bras.

— Voulez-vous prendre aussi le mien? lui demanda son mari.

— Non, M. Fergusson, non, répondit-elle d'un ton un peu aigre; vous aurez assez de peine à vous soutenir vous-même; songez au proverbe de l'écriture : L'aveugle qui veut conduire un aveugle. — Je n'ai pas envie de tomber dans un de ces puits, ajouta-t-elle en regardant l'écoutille.

Le capitaine la conduisit très poliment sur le gaillard d'arrière, du côté du vent; et après avoir en vain essayé de s'y promener, elle s'appuya sur une des caronades.

— L'air frais vous rendra bientôt des forces, madame; et vous ne tarderez pas à vous trouver mieux, dit le capitaine. Mais je vous prie de m'excuser un instant, je vois une autre dame qui monte sur le pont.

Les cabines situées derrière la salle à manger, sont ordinairement occupées par les passagers les plus distingués et les plus riches, parce qu'elles se paient plus cher que les autres. Les bonnes gens de Glasgow n'avaient pas cru nécessaire de faire cette dépense additionnelle pour le ministre et sa femme; mais M. Revel, sachant l'effet que produit l'apparence de la richesse, en avait pris une pour ses filles; l'autre était occupée par miss Tawistock, à la

grande satisfaction du capitaine, qui avait immédiatement sous les yeux ses passagères non mariées et ses chronomètres.

La dame qui avait attiré l'attention du capitaine était Isabelle Revel. Quoiqu'il en ait été déjà parlé, il est à propos de la faire connaître plus particulièrement à nos lecteurs.

Isabelle Revel, alors âgée de dix-huit ans, avait un esprit tellement supérieur, que si ses talents n'eussent été couverts d'un voile de réserve, elle aurait pu passer pour un génie. Elle avait été élevée par une mère sans éducation, sous les ailes de deux sœurs sans moyens, qui prenaient sur elle une autorité à laquelle leur âge seul pouvait leur donner droit. Rarement il lui était permis de paraître quand il y avait compagnie, de peur qu'elle ne fît tort aux prétentions de ses sœurs aînées; et profitant de la solitude pour s'adonner à la lecture, elle avait ainsi cultivé son esprit.

La conduite de son père ne lui donnait pas plus de droit au respect d'Isabelle que l'insensibilité de sa mère à son estime, et la tyrannie de ses sœurs à son affection; et cependant son cœur n'était pas étranger à ces sentiments. Jusqu'à l'âge de seize ans elle avait été la Cen-

drillon de la famille et elle ne devait qu'à elle-même les qualités qui ornaient son cœur et son esprit.

Sa taille était un peu au-dessus de la moyenne. Elle était bien faite, svelte, avait des traits parfaits, et un air sérieux qu'elle devait sans doute à l'habitude de réfléchir beaucoup et de parler peu. Cependant elle était susceptible d'un enthousiasme qui l'entraînait quelquefois et qui ajoutait à sa beauté. Mais quand elle remarquait l'admiration qu'elle inspirait, ses lèvres se fermaient tout-à-coup, car sa modestie luttait perpétuellement contre son génie.

La plupart de mes lecteurs savent fort bien que la femme est un problème, mais quelques-uns ignorent peut-être que c'est un problème mathématique. De même que, dans les sciences exactes, on a certaines quantités connues, à l'aide desquelles on peut en découvrir une qui est inconnue, ainsi, dans une femme on a la main, la bouche, les yeux, etc., et ce sont les données d'après lesquelles on peut calculer à quelle distance elle se trouve de la perfection. Tout bon mathématicien, en examinant ce qui

était visible et apparent en Isabelle Revel, ne pouvait manquer d'être parfaitement assuré de son quotient. Mais quand je parlerais des heures entières, je ne pourrais rien dire de plus, sinon que c'était une de ces images créées par les rêves de la jeunesse et l'enthousiasme de la poésie et que la nature avait incarnée.

M. Revel, qui connaissait les usages adoptés à bord des bâtiments de la compagnie des Indes, s'était fait présenter à mistress Fergusson, et l'avait priée de vouloir bien servir de chaperon à ses filles pendant le voyage. C'était une sorte de sinécure, mais M. Revel pensait que l'étiquette l'exigeait. Mistriss Fergusson, charmée de l'air honnête et distingué de M. Revel, consentit d'autant plus volontiers qu'elle n'était peut-être pas fâchée d'avoir une sorte d'autorité à exercer sur quelqu'un, et les trois miss Revel furent regardées comme étant sous sa protection.

Miss Isabelle Revel — Je ne sais quand je réussirai à faire paraître la pauvre fille sur le pont, car il faut que je fasse encore une digression pour présenter au lecteur le docteur Plausible, chirurgien du navire qui l'escortait.

Le docteur avait été appelé pour miss Laure,

que le roulis du vaisseau faisait encore souffrir. Quelqu'un lui avait dit, avant qu'elle s'embarquât, que le pain d'épices était le remède le plus efficace contre le mal de mer ; elle en avait fait une immense provision, et elle n'était pas un instant sans en manger. Plus son estomac s'obstinait à le rejeter, plus elle s'opiniâtrait à l'en charger ; et à force d'en avaler *et vice versa*, elle était tombée dans une grande faiblesse, accompagnée de fièvre.

Que de panacées on a offertes sans succès contre le mal de mer ! Le remède qu'on prétendait souverain quand j'entrai dans le service de la marine, était un grand morceau de gras de cochon qu'on attachait à un fil, qu'on avalait, et qu'on tirait ensuite de l'estomac ; ce qu'il fallait répéter jusqu'à parfaite guérison. Ce remède a fait place à beaucoup d'autres, et si j'en parle ici, c'est parce que je le regarde comme ayant donné lieu à deux nouveautés remarquables dans la pratique de la médecine : l'introduction dans l'estomac d'une pompe destinée à le nettoyer, et le conseil donné aux estomacs faibles de déjeuner avec du petit-salé. Je ne doute pas que ce dernier remède ne se soit présenté à l'imagination du docteur Vance,

d'après tout ce qu'il avait vu à bord d'un vaisseau de guerre.

Le docteur Plausible était un homme de bonne mine, paraissant environ trente-cinq ans, portant de la poudre, des bas de soie noirs et des culottes, ce qui a un air plus scientifique que des pantalons, et beaucoup dépend de l'extérieur. C'était précisément le médecin qui convenait aux dames. Il leur parlait de leur extrême sensibilité, de la délicatesse de leurs organes et de la susceptibilité de leurs nerfs, et il les guérissait par ses flatteries plutôt que par ses remèdes. Ayant découvert que miss Laure n'avait pas envie de renoncer à son pain d'épices, il en reconnut sur-le-champ l'efficacité; mais il lui recommanda de ne le prendre que par petits morceaux de l'épaisseur d'une oublie, et de les laisser se dissoudre d'eux-mêmes sur sa langue avant de les avaler, en donnant pour raison l'extrême délicatesse qu'avaient en elle en ce moment les organes de la digestion. Isabelle ayant appris que mistriss Fergusson était montée sur le pont, témoigna le désir d'aller y respirer un air plus frais que celui de la cabine, et le docteur lui offrit de l'y conduire.

Le navire avait alors beaucoup de roulis. Le vent avait perdu sa violence; mais la mer, qu'il avait agitée, n'était pas encore calme, et les vagues continuaient encore à monter et à descendre alternativement, comme on voit se soulever la poitrine d'un homme qui vient de se battre avec acharnement. Le capitaine s'avança pour donner la main à Isabelle, et la conduire près de mistriss Fergusson. Mais en ce moment, une vague plus grosse que les autres fit faire au navire ce que les marins appellent *une forte embarquée*; le pont était mouillé et glissant; le pied manqua au capitaine, il tomba, et Isabelle serait tombée avec lui si Newton, qui se trouvait par hasard près d'elle, ne l'eût retenue en lui passant le bras autour de la taille.

C'était réellement une grande présomption que de passer le bras autour de la taille d'une jeune personne à qui il n'avait jamais *parlé*; nous autres marins, si nous voyons une femme sur le point de tomber, nous ne tenons pas à l'étiquette. Ce qui est plus remarquable, c'est que les dames en général excusent nos manières un peu brusques, soit à cause de nos bonnes intentions, soit parce qu'après tout ces manières n'ont rien qui soit réellement imper-

minent. Une chose certaine, c'est qu'Isabelle Revel remercia Newton avec le sourire le plus agréable, et reprit ensuite le bras du capitaine, qui la conduisit sur le gaillard d'arrière près de mistriss Fergusson.

— Je vous amène une de vos protégées, mistriss Fergusson, dit Drawlock. — Comment vous trouvez-vous, miss Revel ?

— La tête me tourne un peu, capitaine; mais cela se passera bientôt. — Mais vous, monsieur, j'espère que votre chute ne vous a pas blessé. Je crains que vous ne soyez tombé, parce que vous faisiez plus d'attention à moi qu'à vous-même.

— C'était mon devoir, miss Revel; et permettez-moi d'ajouter que c'était aussi un plaisir.

— Vous êtes très-poli, capitaine.

— Presque trop poli, je crois, dit mistriss Fergusson, mécontente de ne pas être le principal objet de l'attention du capitaine, puisque M. Drawlock est marié et père de sept enfants. Le capitaine parut décontenancé, et Isabelle s'en apercevant, détourna la conversation en lui demandant le nom du jeune homme qui l'avait empêchée de tomber.

— Newton Forster, un des aides du maître.

Voulez-vous vous promener, miss Revel, ou préférez-vous rester où vous êtes ?

— Je vous remercie ; je resterai avec mistriss Fergusson.

Les passagers ne s'étaient encore montrés sur le pont que momentanément ; car les hommes, en général, souffrent du mal de mer plus que les femmes. Cependant dès que la nouvelle se fut répandue dans les cabines que deux dames étaient sur le tillac, ils ouvrirent leurs malles, firent leur toilette, et se hâtèrent d'y monter. Le premier qui y parut fut le vieux colonel, qui monta par l'écoutille en s'accrochant aux cordes, et qui réussit enfin à avancer ses lignes peu à peu de manière à se faire entendre de mistriss Fergusson, à qui il avait déjà été formellement présenté. Il commença par déplorer ses souffrances, qui l'avaient empêché d'avoir pour les dames ces attentions qui auraient été pour lui une source de jouissances ; mais il avait souffert le martyre — un martyre véritable. Jamais il n'avait éprouvé une pareille sensation, si ce n'était quand il avait été frappé à la poitrine par une balle morte à la bataille de..... Mais il sentait que leur vue le rappelait déjà à la vie. Le monde ne serait qu'un cachot

minent. Une chose certaine, c'est qu'Isabelle Revel remercia Newton avec le sourire le plus agréable, et reprit ensuite le bras du capitaine, qui la conduisit sur le gaillard d'arrière près de mistriss Fergusson.

— Je vous amène une de vos protégées, mistriss Fergusson, dit Drawlock. — Comment vous trouvez-vous, miss Revel ?

— La tête me tourne un peu, capitaine; mais cela se passera bientôt. — Mais vous, monsieur, j'espère que votre chute ne vous a pas blessé. Je crains que vous ne soyez tombé, parce que vous faisiez plus d'attention à moi qu'à vous-même.

— C'était mon devoir, miss Revel; et permettez-moi d'ajouter que c'était aussi un plaisir.

— Vous êtes très-poli, capitaine.

— Presque trop poli, je crois, dit mistriss Fergusson, mécontente de ne pas être le principal objet de l'attention du capitaine, puisque M. Drawlock est marié et père de sept enfants. Le capitaine parut décontenancé, et Isabelle s'en apercevant, détourna la conversation en lui demandant le nom du jeune homme qui l'avait empêchée de tomber.

— Newton Forster, un des aides du maître.

Voulez-vous vous promener, miss Revel, ou préférez-vous rester où vous êtes ?

— Je vous remercie ; je resterai avec mistriss Fergusson.

Les passagers ne s'étaient encore montrés sur le pont que momentanément ; car les hommes, en général, souffrent du mal de mer plus que les femmes. Cependant dès que la nouvelle se fut répandue dans les cabines que deux dames étaient sur le tillac, ils ouvrirent leurs malles, firent leur toilette, et se hâtèrent d'y monter. Le premier qui y parut fut le vieux colonel, qui monta par l'écoutille en s'accrochant aux cordes, et qui réussit enfin à avancer ses lignes peu à peu de manière à se faire entendre de mistriss Fergusson, à qui il avait déjà été formellement présenté. Il commença par déplorer ses souffrances, qui l'avaient empêché d'avoir pour les dames ces attentions qui auraient été pour lui une source de jouissances ; mais il avait souffert le martyre — un martyre véritable. Jamais il n'avait éprouvé une pareille sensation, si ce n'était quand il avait été frappé à la poitrine par une balle morte à la bataille de..... Mais il sentait que leur vue le rappelait déjà à la vie. Le monde ne serait qu'un cachot

obscur sans le soleil, et il en serait de même d'un vaisseau sans la société des dames. Il commença une description de Calcutta, mais une vague ayant frappé le navire, il gagna à la hâte le passe-avant sous le vent.

Le commis d'administration arriva ensuite, et il fut suivi des deux cadets, qui avaient mis leur uniforme. Le commis parla longuement de ce qu'il avait souffert, sans songer à demander aux dames si elles n'avaient pas éprouvé les mêmes souffrances. Les deux cadets ne dirent rien, mais ils restèrent les yeux fixés sur Isabelle avec une telle obstination, qu'elle baissa son voile.

Les deux dames n'étaient guère que depuis un quart d'heure sur le pont, quand le soleil qu'on n'avait pas vu depuis deux jours, se montra entre deux nuages. Newton qui était officier de quart, et qui avait été accoutumé à faire avec M. Berecroft tous les calculs du chronomètre, interrompit une conversation qui avait lieu entre mistriss Fergusson et le capitaine, en disant à celui-ci :

— Le soleil paraît, monsieur ; l'horizon est presque sans nuages ; le moment est favorable pour le chronomètre.

— Oui vraiment, dit le capitaine en levant les yeux vers le ciel; hâtez-vous d'aller me chercher mon sextant. -- Vous m'excuserez, mesdames, les chronomètres exigent une grande attention.

— De préférence à nous? fi, capitaine Drawlock! dit mistriss Fergusson.

— Pas tout-à-fait, dit le capitaine; je ne dis pas cela; mais... mais... le fait est que le soleil peut disparaître.

— Et nous pouvons en faire autant, je présume, dit Isabelle en riant. — Qu'en pensez-vous, mistriss Fergusson?

— Voici votre sextant, monsieur, dit Newton, il n'y a pas de temps à perdre. Je suis prêt.

Le capitaine alla se placer sur une partie du passe-avant où les dames pouvaient l'entendre, mais ne pouvaient voir qu'il était occupé à regarder à travers son sextant. Newton était debout devant le cabestan, les yeux fixés sur la montre.

— Capitaine Drawlock, dit mistriss Fergusson, permettez-moi de vous faire observer....

— Arrêtez! s'écria le capitaine à voix haute. Newton, à qui ce mot s'adressait, marqua le temps.

— Que veut dire cela ? dit mistriss Fergusson. Je n'ai jamais rien vu d'aussi grossier. — Pouvez-vous m'expliquer cette conduite, monsieur ! demanda-t-elle au colonel , qui s'était rapproché d'elle.

— Je ne le puis réellement , madame , mais il est de mon devoir de demander une explication au capitaine. Et s'avançant vers lui : Monsieur , lui dit-il , ces dames sont-elles déjà tellement déchues dans votre estime....

— Quarante degrés ! cria le capitaine , toujours attentif à son sextant. — Excusez-moi pour un instant , monsieur.

— Quand serez-vous libre , monsieur ?.... demanda le colonel avec hauteur.

— Vingt-six minutes ! cria le capitaine.

— Un peu plus tôt , j'espère , monsieur.

— Quarante-cinq secondes.

— Réellement cela est insupportable ! s'écria mistriss Fergusson. Miss Revel , nous ferons mieux de descendre ,

— Arrêtez ! cria encore le capitaine à Newton.

— Arrêtez ! répéta mistriss Fergusson avec colère ; je ne crois pas que nous soyons esclaves ici.

Newton, qui entendait tout ce qui se passait ne put s'empêcher de rire.

— Je suis sûre qu'il y a quelque méprise, dit Isabelle, attendons un moment, mistriss Fergusson.

— Quarante-six minutes, trente secondes, cria encore le capitaine. — Deux observations excellentes. Mais voilà le soleil qui se cache sous ce gros nuage, et nous ne le reverrons plus.

— Ni nous, monsieur, je puis vous le promettre, dit mistriss Fergusson, faisant un pas pour s'en aller, tandis que le capitaine s'avancait vers le cabestan.

— Qu'y a-t-il donc, ma chère dame ? lui demanda-t-il.

— Nous ne sommes pas habituées à un langage si impérieux, monsieur ; il est possible que ce soit la coutume à bord d'un navire de crier, arrêtez ! à des dames qui vous adressent la parole, ou qui expriment le désir de quitter le pont ; mais....

— Ma chère dame, je vous assure que vous êtes dans l'erreur. C'était à M. Forster et non à vous que j'adressais le mot, Arrêtez !

— A M. Forster ! il n'a pas fait un mouvement pour changer de place.

Ce ne fut qu'après que le capitaine eut passé assez long-temps à lui faire comprendre le travail dont il venait de s'occuper, que la dame recouvra sa bonne humeur ; et pendant ce temps, Newton expliquait le même mystère à miss Isabelle. L'harmonie étant rétablie, les deux dames retournèrent dans leur cabine.

Les calculs qu'on venait de faire prouvèrent que le navire était à l'est de son estime. Les autres bâtimens du convoi avaient fait la même découverte, et il en résulta qu'on changea la marche d'un demi-quart.

Mais il faut que je traverse de nouveau la baie de Biscaye pour retourner à Londres, et conduire encore une fois le lecteur dans le cabinet de M. John Forster.

CHAPITRE IV.

Quelques minutes après que Newton eut fait à son oncle sa visite d'adieu, le clerc du procureur ouvrit la porte du cabinet, et lui dit que quelqu'un demandait à lui parler.

— Quelqu'un ! — Qui ?

— C'est un homme qui n'a pas voulu dire son nom, monsieur ; il a avec lui une petite fille.

— La petite fille ne me regarde pas, Scratton.

— Priez-le d'entrer.

Et le procureur continua l'examen des pièces placées devant lui, ne voulant pas perdre la minute qui pouvait s'écouler avant que son travail fût interrompu. La porte se rouvrit, et

Édouard Forster entra, tenant par la main la jeune Ambre.

— Votre serviteur, monsieur. — Scratton, avancez une chaise. — Deux chaises, Scratton. — Pardon, jeune fille.

Quand le clerc se fut retiré, M. John Forster entama la conversation suivant son usage : — A présent, monsieur, puis-je savoir ce qui vous amène ici ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? je n'en suis pas surpris, car il y a plus de quinze ans que nous ne nous sommes vus. Le temps et les souffrances ont fait de moi un squelette. — Je suis votre frère, — Édouard Forster.

— Édouard Forster ! humph ! — Non, je ne vous avais pas reconnu ; mais n'importe, je suis charmé de vous voir. — Fort étrange ! après avoir été tant d'années sans entendre parler d'un seul de mes parents, les voilà qui me tombent tous sur le corps en même temps ! je ne suis pas plus tôt débarrassé de l'un, qu'il m'en arrive un autre. — Savez-vous que Nicolas est venu à Londres, Dieu sait d'où, il y a quelques jours ?

Édouard Forster connaissait mieux que Newton le caractère de son frère John. Sans s'offen-

ser ni de ses remarques, ni du ton dont elles étaient faites, il s'écria : — Nicolas ! il vit donc encore ! je serai enchanté de le voir.

— Humph ! J'ai été enchanté d'en être débarrassé. — Si vous le voyez, prenez garde à votre montre et à vos lunettes.

— Que voulez-vous dire, mon frère ? j'espère qu'il n'est pas ce que vous donnez à entendre.

— Non, non, ce n'est pas ce que vous supposez. — Il est honnête homme. — Mais voyons si j'ai la mémoire bonne. — La dernière fois que je vous ai vu, vous passiez par Londres. — Oui, après avoir obtenu une pension de retraite. — Eh bien, où avez-vous été depuis ce temps-là ?

— Je suis toujours resté au même endroit, et j'y serais encore, si ce n'était pour la petite fille que vous voyez.

— Et qui est cette enfant ? — Est-ce votre fille ?

— C'est ma fille adoptive.

— Humph ! Pour un lieutenant à demi-paie, c'est une fantaisie un peu dispendieuse. C'est bien assez d'avoir à nourrir nos propres enfants.

— Vous avez raison, répondit Édouard, mais les circonstances m'y ont obligé. Il lui raconta

alors tous les détails contenus dans les premiers chapitres de cette histoire, et quand il eut fini il ajouta : Vous voyez à présent que je ne pouvais agir autrement, et vous-même, si vous vous étiez trouvé à ma place, vous en auriez fait autant.

— Je n'en sais rien, mais ce que je sais, c'est que vous auriez mieux fait de rester chez vous cette nuit-là.

— Cela peut être, John, vu l'incertitude du sort futur de cette pauvre enfant ; mais c'est ce dont nous ne sommes pas juges. La même Providence qui a voulu qu'elle fût sauvée si miraculeusement, a aussi voulu que je fusse son protecteur ; sans quoi, pourquoi le chien l'aurait-il apportée à mes pieds ?

— Parce qu'il avait appris à rapporter, je suppose. Mais je n'ai pas le droit de blâmer votre conduite, mon frère ; si cette petite fille est aussi sage qu'elle est gentille, tant mieux pour elle. — Mais je suis très occupé, Édouard ; avez-vous autre chose à me dire ?

— Oui vraiment. Ce que je vous ai dit jusqu'ici n'est qu'un préliminaire. Vous me voyez ici avec une jeune fille dont je puis dire que j'ai été forcé de me charger, mais qui m'est aussi

chère que si elle était la mienne. Vous savez que je n'ai que ma pension et ma demi-paie, je ne puis rien épargner. Ma vie ne tient qu'à un fil. J'ai passé tout l'hiver dernier dans mon lit; j'espérais à peine m'en relever, et je me demandais ce que deviendrait cette chère enfant, si elle me perdait, sans parents, sans amis, sans connaissances. J'ai pris alors la résolution, si je recouvrais la santé, de venir vous voir, de vous raconter son histoire, et de vous remettre le linge qu'elle portait quand je m'en suis chargé, et qui peut servir à lui faire retrouver ses parents, chose bien peu probable sans doute; mais les voies de la Providence sont mystérieuses, rien ne lui est impossible. — Mon frère, quoique je sache que vous êtes riche, je ne vous ai jamais rien demandé pour moi, et je ne vous demanderai jamais rien, mais je plaide en ce moment pour cette pauvre enfant. Mon séjour sur la terre ne peut être bien long, et si vous voulez adoucir mes derniers moments, promettez-moi de servir de protecteur à cette malheureuse orpheline, quand je n'existerai plus.

En prononçant cette dernière phrase, il y

avait un léger tremblement dans la voix d'Édouard, et son frère parut touché. Après un silence d'une minute : — Humph ! dit John, sotté affaire, mon frère ; très sotté affaire ! Quand Nicolas et son fils vinrent s'adresser à moi l'autre jour, la chose était toute simple. C'était mon frère, c'était mon neveu : mais réellement, me mettre sur les épaules l'enfant d'un autre !....

— Quand il aura plu au ciel de me retirer de ce monde, John ; pas auparavant.

— En ce cas, puissiez-vous vivre mille ans ! comme disent les Espagnols. Quoi qu'il en soit, frère Édouard, il ne faut pas que cette pauvre créature meure de faim, et si c'est moi qui dois en prendre soin après votre mort, tout ce que je puis dire, c'est que je serai doublement fâché de vous perdre. — Approchez, petite ; comment vous nommez-vous ?

— Ambre, monsieur.

— Ambre ! qui diable vous a donné ce nom ridicule ?

— C'est moi, mon frère ; j'ai cru qu'il lui convenait parfaitement.

— Humph ! je ne vois pas pourquoi. Que ne l'avez-vous nommée Sukey, ou choisi quelque autre nom chrétien ? — Ambre ! — L'ambre

n'est-il pas une gomme ? Voyons ce qu'en dit Johnson.

— Le procureur prit un volume in-4° dans sa bibliothèque, et lut ainsi qu'il suit : AG — AL — AM — Ambassadeur — Ambassadrice — Ambre — m'y voici : « Substance jaune et transparente, ayant la consistance de la gomme ou du bitume, mais ayant un goût de résine, et une odeur semblable à l'huile de térébenthine. » — Humph ! « On la trouve principalement dans la mer Baltique ou sur les côtes de Prusse. Les uns pensent qu'elle est formée par les pleurs des oiseaux ; d'autres, que c'est l'écume du lac Céphésis près de l'Atlantique ; plusieurs prétendent que c'est une congélation qu'on trouve dans quelques fontaines, où elle nage comme de la poix. » — Réellement, mon frère, ajouta-t-il en fermant le livre et en fixant les yeux sur la petite fille, je ne vois aucune analogie entre tout cela et cet enfant.

— Eh bien, mon frère, soyez son parrain. Donnez-lui tel nom qu'il vous plaira.

— Humph !

— Papa, demanda Ambre à Édouard, que signifie humph !

— Adieu, monsieur, dit Ambre en s'approchant du procureur.

— Adieu, mon enfant, dit-il en la regardant en face; et comme si la vue de ses jolis traits pleins d'expression eût fondu la glace qui semblait entourer son cœur, il ôta ses lunettes et l'embrassa.

— Humph! dit John Forster, dès que la porte de son cabinet fut fermée; et remettant ses lunettes, il continua l'examen des pièces qui étaient devant lui sur son bureau.

CHAPITRE V.

Je ne connais sur le globe aucun endroit qui étonne et qui plaise, quand on y débarque pour la première fois, autant que l'île de Madère. Le voyageur a probablement passé tout le temps de la traversée dans sa cabine à souffrir du mal de mer ; il est peut-être parti d'Angleterre à la fin d'un sombre automne ou dans le cœur de l'hiver ; et dès qu'il met le pied sur cette île, il retrouve l'été et la santé. Les arbres sont couverts de feuilles et de fruits qu'il n'a jamais vus ; toute la splendeur du climat des tropiques se déploie à ses yeux : un ciel d'azur, un soleil brillant, des coteaux couverts de vignes, un costume nouveau et pittoresque, et tout cela à l'instant où il se serait cru heu-

reux d'aborder dans une île stérile et déserte. Si l'on y ajoute l'hospitalité sans bornes des habitants de cette île et le peu de séjour qu'on y fait, ce qui prévient la satiété, on ne sera pas surpris que tous ceux qui y ont été une seule fois ne puissent jamais l'oublier.

Le *Château de Bombay* avait à peine jeté l'ancre depuis deux heures, qu'un Anglais résidant à Funchal invita les passagers à venir se loger chez lui. Il occupait une belle maison située dans une place de cette ville, et très près d'une des principales églises. Ils acceptèrent cette invitation avec grand plaisir; mais, le premier jour, ils se couchèrent de très bonne heure, afin de faire une bonne nuit, après avoir été si long-temps secoués par le tangage et le roulis du vaisseau. Le lendemain matin, ils ne se souvenaient plus de leurs maux passés, et les dames reçurent la visite des capitaines de tous les bâtimens de la compagnie qui composaient le convoi, et de celui de la frégate qui les escortait.

Les officiers du *Château de Bombay* avaient été invités à dîner par l'Anglais chez qui logeaient nos passagers. Newton fut du nombre de ceux qui purent accepter cette invitation.

En y arrivant, il reconnut dans le capitaine de la frégate, son ancienne connaissance, le capitaine Carrington, sur le navire duquel il était revenu des Indes Occidentales, et qui, à son retour en Angleterre, avait été nommé au commandement de la *Boadicée*. Le capitaine Carrington fut enchanté de revoir Newton; il le combla d'amitiés et d'attentions, et les éloges qu'il donna, en son absence, à ses talents et à ses qualités, l'élevèrent très haut dans l'opinion du capitaine Drawlock et des dames. Sur la demande du capitaine Carrington, permission fut accordée à Newton de rester à terre jusqu'au moment où l'on remettrait à la voile, et cette circonstance lui permit de faire une connaissance plus intime avec lui. Nous ne parlerons pas d'une excursion à Nostra-Senhora-da-Monte, à laquelle le capitaine Drawlock s'opposa, en alléguant qu'il ne pouvait y accompagner les dames, et qu'il était responsable de leur sûreté; mais le capitaine Carrington répondit que Newton et lui seraient pour elles une escorte suffisante. Nous ne dirons rien des compliments nombreux que fit à Isabelle Revel le capitaine Carrington qui en devint éperdûment épris, après une connaissance de vingt-

quatre heures, et qui découvrit des avaries à la *Boadicée* qui ne pouvaient être réparées en moins de trois à quatre jours, afin de pouvoir passer plus de temps avec elle. Mais nous devons rendre un compte plus détaillé d'un événement qui arriva pendant les huit jours qu'ils passèrent dans cette île délicieuse.

Une dame portugaise, de noble naissance, était restée veuve avec deux filles et un beau domaine à partager entre elles. Toutes deux étaient jolies, mais le domaine avait encore plus d'attraits; et les mandolinés des amants portugais formaient sous leurs croisées un concert perpétuel, depuis le coucher du soleil jusqu'au lever de l'aurore.

Or, il était arrivé qu'un jeune Anglais, employé dans une maison de commerce, ayant un teint vermeil et une chemise blanche, avantages dont les Portugais ne peuvent se vanter, avait gagné le cœur de la fille aînée, et la mère, qui n'était pas très rigide catholique, avait donné son consentement à leur union. Les prêtres poussèrent de grands cris contre ce projet de mariage hérétique; les Portugais partagèrent leur indignation, parce qu'ils ne pouvaient souffrir que tant d'acres de vignes devinssent la

propriété d'un étranger ; en un mot, toute la population portugaise de l'île était en émoi. Mais la mère, qui, même du vivant de son mari, avait toujours fait sa volonté, n'était pas disposée à renoncer à ce droit maintenant qu'elle était sa maîtresse, et elle n'attendait que l'arrivée d'un vaisseau de guerre anglais pour procéder à ce mariage, attendu qu'il ne se trouvait pas alors un seul ministre protestant dans cette île ; car il faut que le lecteur sache qu'un mariage célébré à bord d'un vaisseau du roi par le capitaine, et dûment porté sur le registre de loc, est aussi valide que si la cérémonie avait été célébrée par l'archevêque de Cantorbéry.

Quand le capitaine Carrington eut jeté l'ancre avec son convoi dans la rade de Funchal, les parties s'adressèrent à lui sur-le-champ, et lui demandèrent que le mariage eût lieu sur son bord. Il est vrai que M. Fergusson étant arrivé il aurait pu se célébrer à terre ; mais pour éviter les clameurs et les insultes, on jugea à propos que la célébration eût lieu dans le sanctuaire d'un vaisseau anglais. Le quatrième jour après l'arrivée de *la Boadicée*, la cérémonie fut donc célébrée à bord de la frégate par M. Fer-

gusson ; et les passagers du *Château de Bombay*, qui logeaient chez M. *** , ami intime du futur époux , furent invités au repas de noces qui devait avoir lieu après la cérémonie. Le festin fut splendide, et servi à la portugaise. Le premier service ne consista qu'en viandes bouillies : bœuf, mouton, veau, cochon, volailles, dindons, etc. , tout était bouilli. Le second service fut une répétition du premier, avec la différence que tout était rôti. Vint ensuite le dessert ; qui était composé de presque tous les fruits qu'on peut trouver dans le monde entier, et qui se sont naturalisés à Madère. Ceux qui n'étaient pas initiés s'imaginaient que c'était la fin du repas : point du tout, on enleva les fruits, et l'on servit en place des tourtes, des crèmes, des conserves, des pâtisseries de toute espèce, des olives, du fromage, et cent autres choses dont le ciel nous préserve ! enfin le dîner se termina réellement, et le vin circula avec rapidité. Dans une occasion comme le mariage de sa fille, la vieille dame fit mettre en perce une pipe de vin de Madère qui avait tout au moins quarante ans. Le goût en était excellent, mais étant resté si long-temps en pièce, il avait pris une force comparable à celle de l'eau-de-vie de

Cognac. Il en résulta que quelques-uns des convives devinrent bruyants même avant la fin du repas. Les dames se retirèrent dans le salon. Les convives restés à table burent de plus belle, et tous avaient la tête plus ou moins échauffée quand ils la quittèrent. Le capitaine Drawlock, inquiet pour la sûreté de la partie de sa cargaison dont il se regardait comme particulièrement responsable, appela Newton à son aide pour reconduire chez elles ses quatre passagères non mariées. M. Fergusson les accompagna avec sa femme, et bientôt après, le capitaine Carrington et ceux sur qui le vin avait produit moins d'effet, ayant emmené, de force ou par persuasion, les autres convives, les nouveaux époux restèrent seuls avec leur famille.

J'ai dit dans un autre endroit que le capitaine Carrington était fort jeune; il aimait les espiègleries, et il ne laissait jamais échapper l'occasion d'en faire. Parmi les personnes invitées à ce dîner, se trouvaient un commerçant nommé Sullivan et sa femme, jeune personne qu'il avait épousée en Angleterre lors de son dernier voyage, et qui était aussi coquette que jolie. Le vieux colonel, dont j'ai déjà parlé, et qui se nommait Ellice, — si j'ai oublié de le

dire, — était à côté d'elle à table, et il avait pour elle des soins marqués. M. Sullivan n'en était plus aux petits soins près de sa femme, mais il était extrêmement jaloux. Il s'était aperçu des attentions du colonel, il semblait assis sur des épines, et tout le monde avait remarqué ce qui occupait son esprit. Le pauvre colonel était un de ceux dont le cerveau se ressentait le plus de la force du vin qu'ils avaient bu, et ce ne fut qu'après avoir fait plusieurs chutes, et avoir été remis autant de fois sur ses jambes, qu'il avait été reconduit entre le capitaine Carrington et M. M..., dans la maison de ce dernier, où logeaient tous les passagers du *Château de Bombay*. Le lendemain matin, il ne parut pas au déjeuner; on causa de ce qui s'était passé la veille, et quelqu'un dit en plaisantant qu'il ne serait pas surpris que M. Sullivan envoyât un cartel au colonel dans le cours de la matinée, s'il s'éveillait assez tôt pour cela; car lorsqu'il avait quitté la compagnie, il était lui-même dans un état complet d'ivresse. Cette plaisanterie fit naître dans l'esprit du capitaine Carrington un projet dont l'exécution lui promettait de l'amusement, et ayant fait entrer dans son complot un jeune associé de M. M...,

il monta avec lui dans la chambre du colonel, qu'il trouva encore au lit.

— Eh bien ! colonel Ellice, lui demanda-t-il, comment vous trouvez-vous ?

— Fort mal, capitaine, fort mal. Ma tête me semble sur le point de se fendre, je n'ai jamais éprouvé une telle sensation, si ce n'est quand j'ai été frappé à la poitrine d'une balle morte à la bataille de....

— Je suis fâché de votre mal de tête, colonel, et je le suis encore plus que le vin vous ait joué hier soir un aussi mauvais tour.

— Un tour ! je reconnais qu'il m'a complètement vaincu. Je ne me souviens de rien de ce qui s'est passé après que j'ai eu quitté la table.

— Parlez-vous sérieusement ? Ne vous rappelez-vous pas la scène avec mistriss Sullivan dans le salon ?

— Mistriss Sullivan ! que voulez-vous dire ? j'ai eu pour elle toutes les attentions dues à une jolie femme, mais je ne me souviens pas d'autre chose.

— Quoi vous avez oublié ce qui s'est passé dans le salon ?

— C'est tout au plus si je me souviens d'y

être entré. — Qu'ai-je fait? — Qu'ai-je dit? — Rien d'inconvenant, j'espère.

— Cela dépend de la manière dont une femme veut prendre les choses. Mais en présence de tout le monde....

— Ciel miséricordieux! je vous en supplie, capitaine Carrington, dites-moi sur-le-champ quelle folie j'ai commise.

— Je ne voudrais pas vous faire rougir en entrant dans des détails, mais le fait est que vous vous êtes permis avec elle des libertés inexcusables.

— Est-il possible! — Vous ne plaisantez pas, capitaine?

— Demandez à monsieur; il était présent.

Le complice du capitaine Carrington confirma cette assertion. Le colonel resta confondu.

— Vous m'excuserez, messieurs, dit-il; il faut que je me lève à l'instant. — Ce vin abominable! — Il faut que j'aie fait des excuses, — les plus humbles excuses, à mistriss Sullivan. C'est un devoir pour moi comme officier et comme homme d'honneur.

Les deux confédérés se retirèrent, satisfaits de la réussite de leur projet. Le colonel se leva,

prit à la hâte une tasse de café, et sortit pour aller faire son amende honorable.

Quand M. Sullivan sortit de la léthargie occasionnée par le vin qu'il avait bu, il chercha à se rappeler ce qui s'était passé la veille; mais tous ses efforts de mémoire ne purent que lui retracer une idée confuse que, pendant le dîner, quelqu'un avait fait une cour assidue à sa femme, ce qui lui causa un accès de jalousie, et le mit de mauvaise humeur.

Il n'y avait pas plus d'une heure qu'il était levé, quand le colonel Ellice frappa à sa porte et demanda à voir mistriss Sullivan. Le domestique le conduisit au salon. Le colonel le suivit avec assurance, car il comptait trouver cette dame seule, et, quoique disposé à lui faire d'humbles excuses, il était presque fier d'avoir à exprimer ses regrets d'une indiscretion de jeunesse. Mais quand il trouva dans le salon M. Sullivan, seul, redressé de toute sa hauteur et les sourcils froncés, il ne put s'empêcher de tressaillir, et il balbutia quelques mots intelligibles. M. Sullivan le connaissait de vue et de nom, et il se souvint qu'il était à table la veille à côté de sa femme. Cette visite augmenta ses soupçons jaloux, et il lui demanda avec un ton

de hauteur à quel motif il devait l'honneur de le voir chez lui. Cette question augmenta la confusion du colonel, et, perdant sa présence d'esprit, il répondit qu'il avait espéré trouver mistress Sullivan, mais que, si elle n'était pas visible, il saisirait une occasion plus favorable.

— Et puis-je savoir, monsieur, quel est le motif de votre visite à ma femme?

— Le fait est, monsieur, que j'avais quelques excuses à lui faire, et...

— Je me chargerai de les lui offrir de votre part, monsieur, dit M. Sullivan, en fermant la porte. Puis-je vous demander ce qui a rendu ces excuses nécessaires?

— Récemment, monsieur Sullivan, dit le colonel encore plus confus, vous devez savoir qu'il y a des circonstances... de malheureux moments... Dans le fait, comme officier et comme homme d'honneur, j'ai cru de mon devoir de venir exprimer mes regrets à votre charmante épouse de ma conduite envers elle hier soir.

— De votre conduite envers elle, monsieur! Damnation! Et qu'avez-vous donc fait?

— En vérité, monsieur, le vin m'avait tellement monté à la tête, que je ne me rappelle

rien de ce qui s'est passé. Quoi qu'il en soit, je venais pour offrir mes excuses; mais comme il paraît qu'elle n'est pas visible, je crois avoir rempli mon devoir comme officier et homme d'honneur, en vous priant de lui exprimer tout mon regret. — Et maintenant, monsieur, je vous souhaite le bonjour.

— Bonjour, monsieur, dit Sullivan en lui ouvrant la porte, et faites attention que je vous prie de ne pas réitérer votre visite. Et pendant que le colonel descendait l'escalier, il s'avança sur le palier, et s'écria : William! mettez monsieur à la porte!

Le colonel se retourna en entendant ces mots, mais il ne vit plus M. Sullivan; et continuant à descendre, il sortit de la maison.

Dès qu'il fut parti, Sullivan monta dans l'appartement de sa femme, qu'il trouva faisant une lecture.

— Madame, lui dit-il en fixant les yeux sur elle avec sévérité, j'ai été informé de tout ce qui s'est passé hier soir, et ..

— Que s'est-il donc passé? Vous vous êtes enivré; c'est tout ce que j'en sais.

— J'en conviens, madame, vous en avez profité, et votre conduite...

— Ma conduite, monsieur ! s'écria mistress Sullivan rougissant de colère.

— Oui, madame, votre conduite. — Une femme qui souffre qu'un homme...

— Que voulez-vous dire, monsieur ? Êtes-vous bien sûr que les fumées du vin ne vous montent pas encore au cerveau ?

— Très sûr, madame. — Mais votre sang-froid ne vous servira de rien. Niez, si vous l'osez, que le colonel Ellice ne vous a pas, hier soir....

— Eh bien, je le nie. Ni le colonel Ellice, ni qui que ce soit, ne m'a jamais.....

— Ne vous a jamais quoi, madame ?

— Ne m'a jamais manqué de respect, répondit la dame, dont le sang-froid augmentait dans la même proportion que la fureur de son mari. Puis-je vous demander qui est l'auteur de cette calomnie ?

— Qui, madame ? Regardez-moi en face.

— Eh bien, monsieur, je vous regarde.

— Le colonel lui-même.

— Le colonel ?

— Oui, madame, le colonel. Il est venu ce matin pour vous voir, et renouveler sans doute

son intimité avec vous. Il m'a trouvé dans le salon, et il a fait des excuses de sa conduite.

— Rien n'est plus étrange! Le colonel me manque de respect sans que je le sache, et il vous en fait des excuses! En vérité, monsieur Sullivan, je crains que votre tête ne soit pas encore bien remise des fatigues qu'elle a éprouvées hier soir.

— Ne songez pas à plaisanter, madame, et ne crovez pas que je sois aveugle. — Une femme honnête, une femme vertueuse, mistress Sullivan, aurait sur-le-champ informé son mari de tout ce qui s'était passé; — elle n'aurait pas cherché à le cacher; elle aurait encore moins eu l'effronterie de le nier. Mais quand une femme est une fois sortie du bon chemin.....

— Si j'en suis jamais sortie, monsieur, s'écria la dame, courroucée à son tour, c'est quand j'ai épousé un fou tel que vous. — Vous avez été mon tourment perpétuel depuis le lendemain de mon mariage. — Une conduite irréprochable n'a pu me mettre à l'abri de vos soupçons. — Votre détestable jalousie ne m'a laissé de repos ni jour ni nuit. — Eh bien! monsieur, je retournerai chez mes parents. —

Vous aurez tout le temps de vous repentir quand vous saurez ce que vous aurez perdu.

— Et peut-être saurez-vous vous-même avant peu ce que vous avez perdu. Le voile alors tombera de vos yeux, et vous reconnaîtrez toute l'horreur de votre conduite. Adieu, madame, adieu ; — peut-être pour toujours !

Mistriss Sullivan ne lui répondit rien. Il passa dans un bureau, écrivit un cartel, et l'envoya au colonel par un de ses amis, qu'il détermina, non sans peine, à lui servir de second.

CHAPITRE VI.

Le colonel rentra dans la maison où il logeait et il fut accosté, sur-le-champ par le capitaine Carrington et quelques amis de celui-ci, qui étaient instruits du complot. Chemin faisant, le colonel avait réfléchi sur la manière dont M. Sullivan l'avait congédié, et il avait examiné la question de savoir s'il devait ou non lui demander raison de cette conduite. Mais il était naturellement plus porté à la paix qu'à la guerre. Dès qu'il fut arrivé, le capitaine Carrington le prit à part, et lui demanda comment les choses s'étaient passées. Le colonel lui en fit le récit avec franchise, croyant lui parler confidentiellement. Mais le capitaine voulait pousser plus loin la plaisanterie, et quand le

colonel eut fini sa relation : — Sur ma parole, lui dit-il, je pense que des militaires, comme nous, ne peuvent tolérer une conduite semblable à celle de M. Sullivan. Je ne voudrais pas prendre sur moi la responsabilité de vous donner un avis, mais je vais consulter ces messieurs; et si vous voulez laisser le soin de votre honneur entre nos mains, nous y veillerons comme au nôtre. Le colonel allait lui faire quelques représentations, mais le capitaine ne lui en donna pas le temps. Il alla trouver ses amis, leur expliqua toute l'affaire; et comme il avait le dos tourné au colonel Ellice, ses yeux leur apprirent l'avis qu'ils devaient donner.

— Eh bien, messieurs, qu'en pensez-vous? dit le capitaine, après avoir fini son récit.

— Je pense, répondit M. S..., d'un air très grave, qu'il ne peut y avoir qu'une opinion sur ce point. Le colonel a été grossièrement insulté, et il doit bien décidément demander une explication.

— Comme homme d'honneur, dit M. G..., M. Sullivan ne peut la refuser; et comme militaire, le colonel doit l'exiger. — Ne pensez-vous pas de même, capitaine Carrington?

— J'ai toujours été porté à jouer le rôle de pa-

cificateur, quand la chose est possible, répondit le capitaine. Êtes vous bien sûr, positivement sûr, colonel, que M. Sullivan ait dit à son domestique : Mettez monsieur à la porte ?

— Je puis m'être trompé, mais je crois l'avoir entendu.

— N'a-t-il pas plutôt dit : Ouvrez la porte à monsieur ?

— Non, non. — Ce n'était rien de semblable.

— Eh bien, messieurs, la chose est claire; les mots insultants ont été prononcés, dit M. S... Maintenant, capitaine Carrington, quel est votre avis ?

— Je suis forcé d'avouer que je ne vois pas comment notre ami le colonel pourrait se dispenser de demander une explication à M. Sullivan.

— Ne vaudrait-il pas mieux le traiter avec le mépris qu'il mérite ? demanda le colonel.

— Impossible, répliqua M. G.... Sullivan est de bonne famille; il est de la branche des Sullivans de Bally Cum Poop. Il a servi quelque temps dans le 48^e régiment, et il a été obligé de le quitter pour avoir appelé en duel son colonel.

— Messieurs, dit le colonel, je... je pense... je pense comme vous. Mais nous avons bien peu de temps pour prendre les arrangements nécessaires. Le capitaine Carrington m'a dit que nous mettons à la voile demain matin à la pointe du jour, et il est trop tard pour que l'affaire puisse avoir lieu ce soir.

— Mon cher colonel, s'écria le capitaine Carrington, je m'exposerai à une réprimande de l'amirauté plutôt que de vous ôter le moyen de demander une réparation d'honneur. Je retarderai le départ de vingt-quatre heures.

— Bien des remerciements, — un million de remerciements, dit le colonel Ellice avec un air de désappointement. En ce cas, je ferai bien de préparer ma lettre.

Un Portugais, l'ami de M. Sullivan, entra en ce moment. *Carta por senhor commandante*, dit-il en présentant une lettre au colonel. *O senhor embaixo queir risposta.*

Le colonel ouvrit la lettre, qui contenait le cartel de M. Sullivan, — au pistolet, — le lendemain au point du jour, — à un mille sur la route de Machico.

Le colonel changea de physionomie en lisant ce cartel; mais revenant à lui, il remit la let-

tre au capitaine Carrington, en lui disant avec un sourire forcé : — Vous voyez, capitaine, que M. Sullivan m'épargne la peine de lui écrire. Hi ! hi ! hi ! ces petites affaires ne sont pas rares dans notre profession ; et puisqu'il le désire, hi ! hi ! hi ! il faut le satisfaire.

Il fit une réponse au cartel, et causa avec ses amis jusqu'à l'heure du dîner, pendant lequel il reprit toute sa confiance en lui-même, grâce aux encouragements qu'il reçut de ses amis, et il redoubla de soins et d'attentions pour les dames, afin de prouver qu'il ne s'inquiétait guère du duel qui allait avoir lieu.

Nous avons dit que M. Sullivan, en quittant sa femme, s'était retiré dans son bureau. Il y reçut la réponse du colonel Ellice, et il passa toute la journée, occupé à mettre ses affaires en ordre, en cas d'accident. Quand il avait dit adieu, peut-être pour toujours, à mistress Sullivan, elle était trop en colère pour faire beaucoup d'attention à ces paroles ; mais à mesure que son courroux se calma, quoiqu'un peu coquette, elle aimait sincèrement son mari, qui, de son côté, lui était véritablement attaché. La coquetterie n'était pour elle qu'un amusement, et n'avait d'autre but que de con-

tinuer à obtenir le tribut d'admiration qu'elle était habituée à recevoir avant son mariage. Les hommes pardonnent difficilement la jalousie à leurs femmes, mais les femmes ont plus d'indulgence pour leurs maris. L'amour est plus aimable quand il est joint à la confiance; mais quand la confiance s'éloigne, l'amour se joint quelquefois à la jalousie; et comme cette compagne désagréable semble prouver que l'amour est présent, et que la présence de l'amour est tout ce que demande une femme, elle souffre celle de la jalousie, et lui sait même bon gré de lui amener l'amour.

Mistriss Sullivan avait été injustement soupçonnée et accusée; elle n'avait que trop de raisons d'être courroucée. Les larmes succédèrent à son courroux. Sa dignité offensée sécha ses larmes; elle se calma, et elle attendit avec patience le retour de M. Sullivan et les excuses qu'il lui devait; on annonça que le dîner était servi. Elle fut surprise que son mari ne vînt pas la chercher, suivant son usage; elle l'attendit quelques minutes; enfin elle descendit dans la salle à manger, il n'y était pas; elle était trop piquée pour faire aucune remarque à ce sujet; elle mangea quelques bouchées sans appétit,

et passa dans le salon. Le thé fut servi; M. Sullivan ne parut pas. Il avait sans doute encore de l'humeur; elle attendrait qu'elle se dissipât. Le thé se refroidit, elle le fit emporter, et elle ne savait plus que penser. Elle avait eu bien des querelles avec son mari depuis leur mariage, mais aucune n'avait duré si longtemps. Dix heures sonnèrent; elle fit venir un domestique, et lui demanda où était M. Sullivan.

— Dans son bureau, madame.

— Allez lui dire que je désire lui parler.

Une minute après, le domestique vint lui dire que M. Sullivan ne lui avait pas répondu, et que la porte du bureau était fermée à double tour. Cette nouvelle l'irrita de nouveau.

— Me traiter avec un tel dédain! — devant un domestique! — cela n'est pas supportable!

Elle prit un bougeoir, et sortit du salon pour monter dans sa chambre à coucher. Elle s'arrêta sur l'escalier, et fut tentée de descendre et d'aller elle-même à la porte du bureau de son mari pour lui parler. Sa fierté l'en empêcha, et elle monta dans sa chambre. Après une heure d'attente, elle se mit au lit, écoutant sans cesse, et s'attendant à chaque instant à entendre le pas de son mari sur l'escalier. Deux heures

sonnèrent, et il n'était pas arrivé. Elle ne put supporter plus longtemps cet état d'inquiétude et d'agitation ; elle se leva, mit à la hâte une robe de nuit, et descendit. Un silence profond régnait dans toute la maison, et son pied léger ne faisait pas le moindre bruit. En s'approchant de la porte, elle vit par le trou de la serrure qu'il y avait de la lumière dans la chambre. Elle y appliqua un œil, et elle vit son mari assis devant une table et finissant une lettre. Dès qu'il l'eut signée, il jeta la plume, appuya sa tête sur ses mains, et soupira.

— William ! s'écria-t-elle d'une voix émue, William ! c'est moi. Ce ne fut qu'après l'avoir appelé plusieurs fois qu'elle reçut enfin une réponse :

— Il est trop tard.

— Trop tard, William ! — Oui, il est bien tard ; il est près de trois heures. — Ouvrez-moi la porte, mon cher William, je vous en prie.

— Laissez-moi seul. — C'est peut-être la dernière grâce que je vous demanderai.

— La dernière grâce, William ! vous m'effrayez. — Laissez-moi entrer, mon cher William, je vous en supplie.

Ce ne fut qu'après un grand nombre de

prières semblables que M. Sullivan, cédant aux importunités de sa femme, ouvrit enfin la porte.

— Je suis très occupé, Marie, lui dit-il, et je ne vous ai ouvert que pour vous en informer, et pour vous prier de ne pas m'interrompre. A présent faites-moi le plaisir d'aller vous mettre au lit.

Mais elle était entrée, et c'était place conquise, car il n'est pas facile de résister à une jeune et jolie femme qui pleure, qui prie, qui implore et qui caresse. En moins d'une demi-heure M. Sullivan fut obligé d'avouer qu'il avait envoyé un cartel au colonel Ellice, et qu'il avait mis ses affaires en ordre, en cas d'événement fatal.

— Vous voyez maintenant, Marie, les suites de votre conduite. Vous avez obligé votre mari à mettre sa vie en danger, vous l'avez exposé peut-être à la perdre. Mais ce n'est pas le moment de vous faire des reproches, je vous pardonne. Je vous pardonne aussi sincèrement que je désire que le ciel me pardonne mes fautes.

Mistriss Sullivan fondit en larmes, et il se passa quelque temps avant qu'elle pût parler.

William, dit-elle enfin, je prends le ciel à témoin que vous n'avez rien à me pardonner. Tout ce que je vous ai dit ce matin était la vérité. Vous avez été trompé, grossièrement trompé, quoique je ne puisse concevoir pourquoi. Envoyez chercher tous ceux qui étaient hier avec nous, et interrogez-les, et si vous ne reconnaissez pas mon innocence, renvoyez-moi avec toute la honte que mérite une épouse coupable.

— Il est trop tard, Marié ; j'ai envoyé un cartel au colonel, il l'a accepté, le moment des explications est passé. Je voudrais vous croire, mais le puis-je, quand c'est lui-même qui m'a tout dit ?

— Eh bien ! il vous a dit un mensonge, — un infâme mensonge, — un mensonge qui ne lui laisse aucun droit à passer pour un homme d'honneur. — Mais je vous suivrai à ce rendez-vous, William ; rien ne pourra m'en empêcher. Nous verrons s'il osera répéter cette calomnie en ma présence. Il faut que je sois justifiée à vos yeux. — Allons, William, venez vous coucher, ne me refusez pas ! Et la pauvre mistress Sullivan versa de nouvelles larmes.

Ils passèrent fort tristement le reste de cette

nuit, qui fut pourtant une époque fort heureuse pour eux, car mistriss Sullivan renonça à toute coquetterie, et son mari n'eut plus aucun accès de jalousie.

Le colonel Ellice n'avait pas l'esprit plus tranquille. Il calculait les chances de la rencontre qui devait avoir lieu, mais le capitaine Carrington avait pris ses mesures pour l'empêcher.

Le lendemain au point du jour, M. Sullivan s'habillait pour aller au rendez-vous, et sa femme, ferme dans sa résolution, faisait à la hâte ses dispositions pour le suivre, quand on remit au mari une lettre, censée écrite par le colonel Ellice, et portant que les amis du colonel s'étaient amusés à lui faire accroire que, tandis qu'il avait la tête échauffée par le vin, il avait manqué de respect à mistriss Sullivan, ce qui était bien loin de sa pensée, et ce qui n'était jamais arrivé; que ses amis venaient de l'informer de la vérité, et qu'il se hâtait d'en faire part à M. Sullivan, persuadé que cette explication serait pour lui une satisfaction complète.

Mistriss Sullivan, dont les yeux devoraient cette lettre par-dessus l'épaule de son mari, se

jeta à genoux pour remercier le ciel. Son mari la releva et la serra dans ses bras, et ni l'un ni l'autre ne songèrent plus à cette affaire.

Celui qui avait écrit cette lettre sous le nom du colonel, en avait préparé une autre sous le nom de M. Sullivan. Il y faisait dire à celui-ci qu'ayant été informé par un ami commun, qu'il avait été induit en erreur relativement à la conduite du colonel à l'égard de mistress Sullivan, et qu'il n'y avait aucun reproche à lui faire, il lui demandait la permission de retirer son cartel, et regrettait de ne pas l'avoir mieux reçu la veille.

Cette lettre fut remise au colonel pendant qu'il prenait une tasse de café avant de partir, et il finit son déjeuner dans une situation d'esprit plus agréable qu'il ne l'avait commencé. Il la présenta au capitaine Carrington, ne se doutant guère qu'il la mettait entre les mains de celui qui l'avait écrite.

— Vous voyez, capitaine, lui dit-il avec un sourire ironique, qu'il ne se soucie pas d'en venir aux mains. — Je crois qu'il a raison.

Tous les passagers descendirent pour déjeuner. Le colonel prit un air important, et expliqua l'affaire aux dames, ne s'imaginant pas

qu'il n'y avait alors personne de la compagnie qui ne fût instruit du tour qu'on lui avait joué. Avant midi tous les passagers étaient à bord, et toutes les voiles étaient enflées par un vent favorable.

CHAPITRE VII.

La Boadicée et les bâtimens de la Compagnie des Indes s'avancèrent vers leur destination. Le capitaine Carrington saisissait toutes les occasions que pourraient lui offrir une brise douce et une eau tranquille pour rendre ses devoirs aux dames qui étaient à bord du *Château de Bombay*, ou pour les inviter à bord de sa frégate. Nous avons déjà dit qu'il était éperdûment épris d'Isabelle Revel, et il lui rendait les soins les plus marqués ; mais, quoiqu'il fût jeune, aimable et gai, qu'il fût de bonne famille, et qu'il eût de belles espérances, Isabelle ne partageait pas ses sentimens : sa société lui plaisait, voilà tout. Au bout d'un mois, le con-

voilà arriva à Sainte-Hélène. Le capitaine Carrington avait ordre de l'escorter jusqu'à cette île; il devait alors croiser sous une certaine latitude, et se rendre ensuite aux Indes-Occidentales, s'il ne rencontrait pas les vaisseaux qu'il attendait. Ce n'était donc probablement se séparer que pour se revoir. Mais pendant le peu de temps que les navires restèrent à Sainte-Hélène pour se radouber et faire de l'eau, le capitaine Carrington fit une proposition de mariage à Isabelle, qui la refusa le plus poliment possible. Boudant, comme un enfant à qui l'on refuse un joujou, il accéléra ses préparatifs de départ et mit à la voile dès le lendemain. Il peut paraître étrange qu'une jeune personne, envoyée aux Indes par spéculation matrimoniale, ait refusé une offre si avantageuse; car ce genre de spéculation commence avec le voyage. Parmi celles qui l'entreprennent, il en est qui s'arrêtent à Madère, d'autres à Sainte-Hélène, quelques-unes au Cap de Bonne-Espérance, et souvent ce n'est que le rebut qui arrive à sa destination; mais Isabelle avait consenti à aller aux Indes par devoir filial, et non pour y trouver un mari, à moins que l'homme qui se présenterait ne lui plût; et le

capitaine Carrington ne remplissait pas l'idée qu'elle s'était formée de l'être auquel elle pourrait consentir à s'unir pour toute la vie. Le capitaine Carrington ne fit part qu'à Newton du refus qu'il avait essuyé. Newton lui garda fidèlement le secret, et Isabelle en fit autant; car elle n'était pas du nombre de ces jeunes personnes qui se targuent d'un pareil refus pour se donner un air d'importance aux yeux des autres. Mais une autre raison, qu'Isabelle même ne connaissait pas encore tout-à-fait, l'avait empêchée de prêter l'oreille aux offres séduisantes du capitaine Carrington. Si elle avait interrogé son cœur, elle aurait découvert qu'il était prévenu en faveur d'un autre, qui s'était attaché à elle aussi sans le savoir. Cet autre avait pourtant déjà ouvert les yeux sur ses sentiments secrets, mais il les avait réprimés, sachant qu'il n'avait à offrir que sa personne. C'était Newton Forster. Son intimité avec le capitaine Carrington; les égards qu'avait pour lui le capitaine Drawlock, qui allait jusqu'à lui confier le soin de ses chronomètres; son excellent caractère, et son extérieur prévenant, lui avaient donné plus d'importance qu'il ne pouvait en devoir au grade de troisième aide du

maître. La franchise de ses manières, l'absence totale de prétentions de sa part, et les connaissances générales qu'il possédait, faisaient rechercher sa société même par ceux qui, sans cette circonstance, l'auraient laissé à l'écart comme un inférieur.

Quand ils furent arrivés à Sainte-Hélène, le premier aide du maître se permettait sans difficulté d'aller passer quelques heures à terre, quand il savait que Newton serait l'officier commandant en son absence, et le capitaine Drawlock avait pour lui une si haute estime, que lorsqu'il se promenait sur son pont avec quelque une des dames non mariées, dont il se regardait comme strictement responsable, et qu'il était obligé de la quitter pour quelques instants, il croyait sa responsabilité à couvert quand il l'avait confiée aux soins de Newton.

Les bâtiments de la Compagnie des Indes ayant alors à se protéger eux-mêmes, le capitaine Bottlecok devint le commodore du convoi par droit d'ancienneté. Il envoya à bord de chaque navire des instructions très détaillées sur l'ordre de la marche, sur le temps qu'on devait employer chaque jour à exercer les hommes au maniement des armes à feu et au

service des canons, et sur toutes les mesures et précautions à prendre pour la sûreté générale. Le docteur Plausible ne quittait plus miss Tawistock, depuis qu'il s'était assuré qu'elle jouissait d'une belle fortune; les autres dames continuaient à paraître assez fréquemment sur le pont; enfin une sorte d'intimité s'était établie, et pourtant chacun commençait à être fatigué de ce long voyage, quand les calculs des chronomètres et les observations apprirent qu'on n'était qu'à environ deux cents milles de la pointe de Galles, extrémité méridionale de l'île de Ceylan. Le vent était frais et favorable, et les passagers se félicitèrent les uns les autres de voir approcher le moment où ils sortiraient de leur étroite demeure.

Oh! le rosbif de la vieille Angleterre, fut l'air qui annonça le dîner ce jour-là. L'annonce du dîner est toujours un grand soulagement dans un long voyage sur mer, parce qu'il écarte l'embarras de ne savoir que faire. Suivant l'arrangement qui avait été invariablement observé depuis le jour qu'on avait mis à la voile, le capitaine Drawlock, qui occupait le haut bout de la table, avait à sa droite miss Tawistock et Isabelle, et à sa gauche Charlotte et Laure Re-

vel. Elles étaient flanquées d'un côté par M. Fergusson et de l'autre par sa femme, afin de prévenir toute collision entre elles et les passagers et officiers du navire. Le colonel était placé près de mistriss Fergusson, et le jeune commis d'administration près de son mari. Venaient ensuite, d'un côté les deux cadets; de l'autre, le docteur et le commis aux vivres, et enfin tous les officiers du navire, le premier aide du maître étant au bas bout de la table. La seule communication permise avec les belles qui étaient l'objet de la sollicitude spéciale du capitaine, était de leur demander la permission de boire un verre de vin avec elles.

Tout cela peut paraître fort absurde; mais un peu de réflexion convaincra le lecteur du contraire. Une responsabilité sérieuse pèse sur le capitaine d'un bâtiment de la Compagnie des Indes, qui a quelquefois sur son bord une douzaine de jeunes femmes qui doivent passer plusieurs mois sur le même navire avec un nombre à peu près égal de jeunes gens. L'amour, puissant partout, a encore plus de puissance sur les ondes, et je présume qu'il la doit à ce que sa mère y est née. L'oisiveté est amie de l'amour, et les passagers n'ont rien à faire pour charmer

l'ennui d'un long voyage. Dans un bal, dans une réunion, un homme rencontre une foule de femmes, et il peut en admirer plusieurs sans être épris d'aucune; car le nombre augmente la difficulté du choix, et il est enchanté sans être esclave. Mais à bord d'un navire, la présence de celle qu'il admire, parce qu'il ne peut la comparer qu'à un petit nombre d'autres, — qui dans le monde serait bientôt éclipsée par une autre, mais qui ne trouve pas de rivale sur le pont d'un navire, — donne à cette femme un avantage qui, secondé par l'oisiveté et l'occasion, multiplie ses charmes et aiguise les traits de l'Amour. Le capitaine Drawlock le savait peut-être par expérience. Il savait aussi que les amis d'une des parties, sinon des deux, pourraient être mécontents d'une union formée entre elles pendant qu'elles étaient sous sa surveillance, et que sa réputation et celle de son navire, — car les navires aussi en ont une, — pourraient en souffrir. Quelque rigide qu'il puisse paraître, il ne faisait donc que son devoir.

M. Fergusson prononça le bénédicité, qui fut très long, trop long même, car le bâtiment avait beaucoup de roulis, et les dames ne pou-

vaient rester debout qu'en appuyant les mains sur la table. Mais M. Fergusson n'était pas marin, sans quoi il aurait su que la longueur d'un bénédicité doit toujours se régler sur l'état de la voilure. Quand les voiles de perroquet sont déployées, on peut se permettre une homélie; — quand on a pris deux ris aux voiles de hune, un court bénédicité suffit, — mais quand un navire est sous ses voiles d'étai, une simple ejaculation est regardée comme orthodoxe.

— Mistriss Fergusson, dit le capitaine, vous servirai-je de la soupe au mulbigatawny. Si vous préférez du consommé, il y en a à l'autre bout de la table.

— Je prendrai un peu de consommé, capitaine.

— Monsieur Mathews, envoyez une assiette de consommé à mistriss Fergusson. — Je suis fâché que la table soit si mal fournie, mistriss Fergusson; mais un long voyage et le mauvais temps sont funestes aux cages à poulets.

— Vous n'avez pas besoin d'apologie, capitaine.

C'était la vérité, car la table était parfaitement servie.

— Miss Laure Revel me permettra peut-être

de lui offrir une tranche de ce gigot ? dit le galant colonel.

— Je vous remercie, colonel. Je n'ai presque mangé que du mouton depuis quelque temps. En vérité, je crois que je deviendrai mouton.

— Prenez-y garde, miss Laure. Telle que vous êtes, nous sommes déjà tentés de vous dévorer.

— Colonel Ellice, dit le capitaine d'un ton sérieux, quand vous aurez fini vos compliments, plusieurs personnes de la compagnie vous seront obligées de découper ce gigot. — Miss Tawistock, me ferez-vous l'honneur de boire un verre de vin avec moi ? Nous n'avons pas eu le plaisir de vous voir sur le pont ce matin.

— J'avais dessein d'y monter, capitaine; mais ma santé est si délicate, que le docteur m'a conseillé de rester dans ma cabine.

— Miss Tawistock, vous enverrai-je une tranche de gigot ?

-- S'il vous plaît, colonel.

— Qu'avez-vous devant vous, monsieur Forster ? demanda le capitaine.

— Une volaille, monsieur.

— Découpez-la, s'il vous plaît; — miss Isabelle Revel, en accepterez-vous ?

— Non, capitaine, je vous remercie.

— Avez-vous dit oui ou non ? lui demanda Newton qui avait rencontré ses yeux.

— J'ai dit non, mais je crois que je vais me dédire, répondit Isabelle en souriant.

Je ne citerai pas mon autorité, mais je sais positivement qu'Isabelle n'avait pas dessein de manger de volaille avant de savoir que c'était Newton qui allait la servir. Il en résulte donc que, pour rendre justice à l'Amour, il faut reconnaître que, s'il ôte quelquefois l'appétit, il peut aussi en donner.

— Miss Tawistock, dit le docteur Plausible, je vais vous envoyer un peu de blanc de dindon; cela est de facile digestion.

— Volontiers, docteur.

— Y joindrai-je un peu de jambon, miss Tawistock ? dit le capitaine.

— Volontiers, capitaine.

— Me ferez-vous l'honneur de boire un verre de vin avec moi, miss Tawistock ? demanda le colonel Ellice.

— Volontiers, colonel.

— Miss Charlotte Revel, dit le capitaine, vous n'avez rien mangé.

— Ce que vous dites prouve que vous n'avez fait aucune attention à moi, capitaine; car vous auriez vu que j'ai dîné de fort bon appétit.

— Je suis honteux de ce reproche, miss Charlotte. Me ferez-vous l'honneur de boire un verre de vin avec moi en signe de pardon?

— Un verre de Madère est un faible motif de pardon, capitaine.

— Eh bien ! miss Revel, ce sera du champagne.

Le capitaine ordonna qu'on en apportât, et cet ordre ne déplut à personne; car, en général, on ne servait de champagne que les jours que les marins appellent *jours de chemise blanche*, c'est-à-dire les dimanches et les jeudis.

— Nous avons une grande obligation à miss Charlotte Revel, dit le colonel, et je propose un toast en son honneur.

La proposition fut accueillie, *nemine contradicente*. Mais à peine les verres étaient-ils vides, que le second aide du maître entr'ouvrit la porte.

— Monsieur, dit-il au capitaine, *l'Asie* vient de faire le signal, voile suspecte.

— Fort bien, monsieur Jones ; ayez l'œil sur le commodore.

— Mistriss Fergusson, dit le premier aide du maître, vous enverrai-je de cette tarte ? Elle est aux prunes de Damas, je crois.

— S'il vous plaît, monsieur Mathews, monsieur Jones vient de parler d'une voile suspecte ; que signifient ces mots ?

— Ils signifient, madame, qu'on croit possible que ce soit une frégate française.

— Une frégate française ! Ciel ! ô ciel ! s'écrièrent en même temps deux ou trois dames.

— Monsieur Mathews, dit le capitaine, je suis réellement surpris de votre indiscrétion ; vous avez alarmé ces dames. Une voile suspecte, mistriss Fergusson, signifie seulement... un navire qu'on n'a pas encore pu reconnaître.

M. Jones reparut à la porte. — Capitaine, le commodore vient de faire le signal que cette voile est un vaisseau de guerre, et qu'il avance vers nous.

— Fort bien, monsieur Jones, dit le capi-

taine avec un air d'indifférence affectée, mais paraissant mal à l'aise sur sa chaise.

MM. Mathews et Newton quittèrent la table sur-le-champ.

— Un vaisseau de guerre ! Il faut que je le voie, dit le colonel ; et se levant de table, il salua les dames, et les suivit.

— C'est sans doute un de nos croiseurs, dit le capitaine.

— Le commodore vient de faire le signal de se préparer à l'action, monsieur, dit Jones, revenant une troisième fois.

— Fort bien, monsieur Jones ; je vais monter sur le pont. Vous m'excuserez, mesdames ; notre commodore est un homme très-prudent, et je suis sous ses ordres ; j'espère vous rejoindre dans quelques instants.

Tous les hommes le suivirent sur le tillac ; et il ne restait plus avec les dames que M. Fergusson et le docteur Plausible, qui désiraient aussi aller voir quelle était la situation des choses.

— Eh bien ! monsieur Fergusson, où allez-vous donc ? s'écria sa femme ; j'espère que vous n'allez pas nous quitter ? Songez que votre profession est pacifique.

— Oh, docteur Plausible! s'écria miss Tawistock, je sens que je vais me trouver mal.

— Je ne vous quitterai pas, ma chère miss Tawistock.

Un coup de canon, tiré à bord du bâtiment du commodore qui était à peu de distance, et au vent du *Château de Bombay*, ébranla les fenêtres de la cabine et fit danser les verres qui étaient sur la table.

— Oh! oh! oh! s'écria miss Tawistock; et se laissant tomber sur le dossier de sa chaise, en étendant les bras, elle eut l'air de perdre connaissance.

— L'extrême délicatesse de ses organes... Un peu d'eau, s'il vous plaît, miss Charlotte Revel, dit le docteur.

Miss Revel en emplit un verre. M. Plausible y trempa le bout d'un doigt, et le passa légèrement sur les tempes de miss Tawistock. — Elle se trouvera mieux dans un moment, dit-il.

Mais miss Tawistock ne jugea pas à propos de se trouver mieux si promptement. Mistriss Fergusson prit le verre des mains du docteur, et jeta au visage de miss Tawistock toute l'eau qui s'y trouvait. Non seulement elle revint à

elle sur-le-champ, mais elle se leva brusquement et se trouva ferme sur ses jambes.

— Êtes-vous mieux à présent, ma chère miss Tawistock ? lui demanda mistriss Fergusson d'un air compatissant, en jetant un coup d'œil aux autres dames, qui pouvaient à peine s'empêcher de rire.

— Oh, docteur Plausible ! quel choc j'ai éprouvé ! — Je vais encore m'évanouir, je le sens.

— Appuyez-vous sur mon bras, miss Tawistock, et permettez-moi de vous conduire dans votre cabine. — L'extrême susceptibilité de vos nerfs, ajouta le docteur en sortant, ne peut supporter les remèdes violents de mistriss Fergusson.

A l'instant où ils sortaient, Newton Forster entra.

— Je vous prie de ne pas vous alarmer, mesdames ; mais le capitaine Drawlock m'a chargé de vous dire que les manœuvres de la frégate qui est en vue sont si équivoques, qu'il ya lieu de croire que c'est un vaisseau ennemi ; il m'a donné ordre de vous conduire sur le premier pont, où vous serez à l'abri de tout accident, s'il arrivait qu'il y eût un engagement.

— Monsieur Fergusson , le capitaine confie ces dames à vos soins , et il vous requiert de ne les quitter pour aucune raison que ce puisse être.
— Mistriss Fergusson , voulez-vous bien accepter mon bras ?

A cette nouvelle , Laure ouvrit de grands yeux , Charlotte fondit en larmes , et Isabelle pâlit. Mistriss Fergusson , sans dire un seul mot , prit le bras de Newton , et il offrit l'autre à Isabelle , qui l'accepta. M. Fergusson , avec les deux autres sœurs , fit l'arrière-garde. Les dames eurent à passer sur le gaillard d'arrière , et quand elles virent tous les préparatifs qu'on faisait pour un combat naval , les canons qu'on chargeait , les boulets , les gargousses , les mousquets , les piques , etc. , leurs craintes redoublèrent. Après les avoir conduites en lieu de sûreté , Newton allait remonter sur le pont , quand Laure et Charlotte le saisirent chacune par un bras , et s'écrièrent en même temps : — Restez avec nous , monsieur Forster ! Ne nous abandonnez pas !

Newton jeta un regard suppliant sur Isabelle , comme pour implorer son appui.

— Fi donc , Charlotte ! s'écria-t-elle , voudriez-vous empêcher M. Forster de faire son

devoir? — A quoi pensez-vous, ma chère Laure? M. Forster ne peut nous être ici d'aucune utilité, et il a ses fonctions à remplir sur le pont.

Les bras de Newton furent mis en liberté. — Je n'ai pas le temps de vous faire mes remerciements, miss Isabelle, s'écria-t-il; ne pas être sur le pont en un pareil moment!...

— Je le sens, monsieur Forster; ne perdez pas un instant! Montez, je vous en prie.

Newton partit, après avoir reçu d'Isabelle un regard qui l'aurait animé de courage, s'il en avait manqué. Laissant M. Fergusson avec les dames, nous suivrons Forster sur le pont. La frégate était arrivée sous ses bonnettes jusqu'à environ trois milles du convoi, et alors elle arriva un peu, examinant évidemment la frégate qui lui était opposée. Les bâtiments du convoi s'étaient formés en lignes serrées, le signal privé entre les vaisseaux de guerre anglais et les bâtiments de la Compagnie étant déployé au haut de leurs mâts.

— Fort étrange qu'elle ne réponde pas au signal privé, dit le colonel à M. Jones.

— Comment peut-elle y répondre, si elle ne le connaît pas?

— Vous êtes donc sûr que c'est une frégate française ?

— Je n'en suis pas sûr, mais je le parie dix contre un. — Bien entendu que la gageure est nulle, si l'un de nous deux est tué.

— Je vous remercie, je ne parie jamais.

— Que pensez-vous de cette frégate, monsieur Mathews ? demandait de son côté le capitaine.

Elle a été construite et grée en Angleterre, monsieur, j'en ferais serment. — Regardez les taquets de ses basses vergues, et l'envergeure de ses voiles de hunes. Elle peut être française à présent ; mais le bois dont elle est construite a été coupé dans notre pays.

— Je le crois comme vous, dit Newton ; voyez la quète de sa poupe. — Elle est anglaise d'un bout à l'autre.

— Pourquoi donc ne répond-elle pas au signal privé ? demanda le capitaine.

— Elle est au lit du vent, monsieur, et elle ne voit notre signal que de côté.

— Elle fait un signal au commodore, monsieur, s'écria M. Mathews.

— Et le commodore y répond, dit Newton.

— Et il fait mettre une embarcation en mer, reprit Mathews.

— C'est une frégate anglaise, comme je le disais, dit le capitaine. Il faut en informer les dames.

— Je m'en charge, répondit le colonel. Et il descendit à la hâte sur le premier pont pour leur porter cette bonne nouvelle.

La frégate arriva et mit en panne. Le commodore du convoi se rendit sur son bord, et il apprit qu'elle croisait dans ces parages pour intercepter quelques bâtimens hollandais armés en flûte et chargés d'approvisionnements, qu'on supposait avoir mis à la voile de Java. Au bout d'un quart d'heure, elle remit à la voile, et laissa les bâtimens de la compagnie des Indes libres de continuer leur course.

Que faisaient pendant ce temps le docteur Plausible et miss Tawistock ? Le docteur avait conduit la dame dans sa cabine, l'avait placée sur un sofa, et lui tenant la main dans une des siennes, il lui tâtait le pouls de l'autre.

— Ne vous alarmez pas, miss Tawistock ; tâchez de vaincre votre extrême sensibilité ; avec des nerfs comme les vôtres, je ne conçois pas ce qui a pu vous déterminer à entreprendre un voyage si long et si dangereux.

— Oh, docteur, toute faible que je suis, il

n'y a rien que je ne sois capable d'entreprendre quand une forte affection m'y porte — Mon cœur est dans les Indes, docteur Plausible.

— Celui qui le possède est bien heureux, dit le docteur en soupirant.

— *Celui*, docteur ! vous vous méprenez. Vous imaginez-vous que je serais partie d'Angleterre pour aller trouver un homme ? Non, en vérité. Je ne suis point partie par spéculation, comme certaines jeunes personnes. — Dieu merci, je ne manque de rien ; j'ai mon équipage, et un bel établissement de maison.

Ces derniers mots ne déplurent pas au docteur.

— Ainsi donc, ma chère miss Tawistock, c'est véritablement une amie, — une personne de votre sexe que vous allez joindre ?

— Une amie d'enfance. C'est pour la serrer dans mes bras que j'ai entrepris ce fatigant et ennuyeux voyage.

— Quelle affection désintéressée ! un cœur comme le vôtre est un trésor, miss Tawistock.

— Heureux celui qui sera votre époux !

— Mon époux ! oh, docteur Plausible, ne parlez pas ainsi ! je suis convaincue, parfaitement convaincue que ma constitution n'est pas assez forte pour que je songe à me marier.

La réponse du docteur fut trop prolixie pour pouvoir la rapporter. C'était une dissertation médico-matrimoniale très curieuse, qui se termina par une déclaration d'amour en toute forme, et par la demande de la main de miss Tavistock. Elle jugea devoir s'évanouir encore une fois; le docteur se jeta à ses genoux et lui baisa la main avec transport; et enfin elle murmura son consentement à voix basse, et retomba sur le dossier de sa chaise, comme épuisée par cet effort.

CHAPITRE VIII.

Édouard Forster retourna chez lui avec sa petite protégée, l'esprit soulagé du poids qui l'avait accablé. Il savait que la parole de son frère était inviolable, et qu'une écorce raboteuse couvrait en lui un cœur compatissant et généreux. Ce fut pendant l'automne qu'il revint ainsi dans sa chaumière, et en s'asseyant de nouveau sur son grand fauteuil, il se dit à lui-même : — Me voici encore une fois à l'ancre, mais ce ne sera pas pour longtemps ; je sens qu'il me faudra bientôt mettre à la voile pour un long voyage. Ses pressentiments ne le trompèrent pas. Sa blessure se rouvrit encore l'hiver suivant, et sa constitution, épuisée par de longues souffrances, finit par y céder.

Il n'avait gardé le lit qu'une quinzaine de jours, quand il sentit sa fin approcher. Il y était préparé depuis longtemps, et il ne lui restait qu'à écrire à son frère. Il remit sa lettre à Robertson, en lui recommandant de la mettre à la poste dès qu'il aurait fermé les yeux, et de prendre chez lui la jeune Ambre jusqu'à ce que son frère l'envoyât chercher.

Il eut pourtant le temps de changer ces arrangements. A peine avait-il remis sa lettre à Robertson, qu'il apprit que lord et lady Avelyn étaient arrivés la veille dans leur château, ramenant leur fils dont la santé était parfaitement rétablie. Comptant sur l'ancienne amitié de lord Avelyn, il lui envoya le vieux pêcheur pour l'informer de la situation dans laquelle il se trouvait, et le prier de venir le voir. Lord Avelyn se rendit sur-le-champ près de lui, et voyant que l'état de Forster n'admettait aucun espoir de guérison, il se chargea de la lettre pour son frère, et lui promit de prendre chez lui la jeune Ambre, jusqu'à ce qu'il convînt à John de l'envoyer chercher. Il faisait nuit quand lord Avelyn prit congé de lui, et avant que le soleil fût levé, l'esprit d'Édouard avait pris son essor vers l'empyrée.

Édouard n'avait pas caché à sa fille adoptive que sa vie ne tenait qu'à un fil. Depuis leur retour de Londres, il lui avait conté tous les détails de son histoire, car jusqu'alors elle s'était crue sa fille. Jusqu'au dernier moment, il avait employé le peu de repos que lui laissaient ses souffrances à la fortifier dans les principes de religion et de vertu qu'il n'avait jamais cessé de lui inculquer ; et il l'avait préparée à supporter avec résignation l'événement qui venait d'arriver.

Ambre était à genoux près du lit du défunt, la tête appuyée sur ses mains, et elle priait le ciel avec tant de ferveur, qu'elle ne s'était pas aperçue qu'il faisait grand jour. Elle entendit tout-à-coup la porte de la chambre s'ouvrir doucement. Elle crut que c'était la fille de Robertson, qui, depuis la mort de mistriss Beazley, était entrée au service d'Édouard Forster, et elle ne changea pas de posture. Les pas continuèrent à s'approcher, et elle sentit deux bras qui lui entouraient la taille pour la relever. Elle se retourna, et reconnut le jeune William Avelyn.

— Ma pauvre Ambre ! s'écria-t-il avec émotion.

— Oh, William ! dit-elle en fondant en larmes, tandis qu'il la serrait dans ses bras.

Le chagrin a quelque chose de contagieux dans la jeunesse, et William Avelyn, quoique âgé de dix-sept ans, mêla ses larmes à celles de la jeune fille, et il se passa quelque temps avant qu'il eût pu lui rendre un certain degré de calme.

— Ma chère Ambre, lui dit-il alors, il faut venir chez ma mère. Vous ne pouvez rester ici.

— Et pourquoi, William ? pourquoi le quitterais-je sitôt ? Je n'ai pas peur d'être seule près de lui. J'ai vu mourir mistriss Beazeley ; j'ai vu mourir le pauvre Fidèle ; et maintenant il ne me reste plus personne. Elle pleura de nouveau. — Je savais qu'il allait mourir, ajouta-t-elle, il me l'avait dit lui-même ; mais penser que je n'entendrai plus sa voix, que je ne le verrai plus ! Il faut que je pleure, William.

— Songez que votre père est heureux à présent, Ambre.

— Oui, il est heureux, William ; j'en suis sûre. — Mais il n'est pas mon père, — je n'ai point de père, — point de parents que je connaisse. — C'est Fidèle qui m'a sauvée d'un naufrage. — Le bon M. Forster m'a tout appris.

Cette nouvelle excita la curiosité de William. Il fit des questions à Ambre, qui lui raconta les événements qui l'avaient placée sous la protection d'Édouard Forster. Cette conversation contribua à rendre quelque calme à son esprit.

A peine cette relation était-elle finie, que lord Avelyn, averti par Robertson de la mort d'Édouard Forster, arriva avec son épouse qui avait cru que sa présence déciderait plus aisément la jeune Ambre à quitter la chaumière. Cette dame y réussit, et Ambre monta sans résistance dans la voiture, qui la conduisit au château de lord Avelyn, où chacun eut pour elle les soins et les attentions qui pouvaient adoucir son chagrin. Nous l'y laisserons pour retourner dans la capitale,

— Scratton, dit John Forster à son clerc, souvenez-vous que je ne puis voir personne aujourd'hui.

— Vous avez plusieurs rendez-vous, monsieur.

— Écrivez sur-le-champ pour les remettre.

— Fort bien, monsieur. — Et si quelqu'un vient vous demander, je dirai que vous n'êtes pas au logis. ?

— Non. Pourquoi faire un mensonge? Vous

direz que je suis occupé et que je ne puis voir personne.

Le clerc ferma la porte. M. Forster mit ses lunettes et relut la lettre qu'il venait de recevoir. C'était celle d'Édouard, et lord Avelyn y avait ajouté quelques lignes pour lui annoncer la mort de son frère, et l'informer que la petite Ambre était chez lui, et qu'elle y resterait jusqu'à ce qu'il lui convînt de l'envoyer chercher. Édouard le remerciait de la promesse qu'il lui avait faite, et lui disait qu'il mourait tranquille parce qu'il savait qu'elle serait exécutée. John Forster lutta long-temps contre sa sensibilité naturelle, mais plus il cherchait à la réprimer, plus elle prenait de force; il y céda enfin, et les pièces de procédure qui étaient sur son bureau furent mouillées par les larmes données à la mémoire d'un frère. Mais au bout de quelques minutes, John Forster redevint lui-même, toutes les traces de son émotion disparurent, et quiconque l'aurait vu ne se serait pas imaginé qu'il eût été si vivement ému quelques instants auparavant. Le lendemain, il n'entra pas dans son cabinet; il sortit dès qu'il eut déjeuné, pour chercher une maison. L'appartement qu'il occupait ne consistait qu'en une

étude, un cabinet et une chambre à coucher, ce qui ne pouvait plus lui suffire; et quand il avait fait à Édouard la promesse que celui-ci lui avait demandée, il avait fort bien senti qu'il ne pourrait la tenir sans prendre un autre établissement. Mais il était riche, et il était déterminé à faire toutes les dépenses que les circonstances exigeraient. Comme il voulait conserver son appartement actuel pour continuer à y faire ses affaires, il chercha une maison dans tous les environs, et en ayant trouvé une qui lui convint dans Lincoln's inn Fields, il la loua sur-le-champ pour douze ans.

—Scratton, dit-il en rentrant, il faut me chercher un domestique, une cuisinière, une servante et une femme de charge. Il faut qu'ils vous donnent tous les renseignements les plus satisfaisants sur leur conduite, et surtout la femme de charge, qui doit être chargée de prendre soin d'une petite fille. Il faut que ce soit une femme supérieure à la généralité des domestiques. — Me comprenez-vous?

—Oui, monsieur, répondit Scratton.

Quand l'argent ne manque pas, on trouve aisément à Londres tout ce qu'on peut désirer. En moins d'un mois la maison fut meublée,

sans recherche, mais avec élégance, et tous les domestiques furent installés à leur poste.

M. John Forster prit alors possession de sa nouvelle demeure, et il y passa une semaine pour voir si tout y allait comme il le désirait. S'étant assuré qu'il ne manquait rien à l'ameublement, que les domestiques se conduisaient bien, que la femme de charge était douce, intelligente et en état de prendre soin d'une jeune fille, il écrivit à lord Avelyn pour le remercier d'avoir bien voulu recevoir chez lui la fille adoptive de son frère, et pour le prier de la confier au porteur. M. Scratton partit, muni de cette lettre, et arriva chez lord Avelyn. Ambre versa de nouvelles larmes quand le moment arriva de se séparer de ses nouveaux amis. Enfin William Avelyn lui promit d'aller la voir à Londres en y passant pour aller à l'Université de Cambridge, et ayant fait ses adieux à ses hôtes, elle monta en chaise de poste avec M. Scratton.

M. Scratton était un de ces hommes qui ne parlent jamais que d'affaires, et ne sachant quelle conversation tenir avec une jeune fille de douze ans, il ne lui parla que lorsque la nécessité l'exigeait. Ambre fut donc abandonnée à

ses réflexions. Je ne puis dire sur quoi elles roulaient, mais l'une d'elles était certainement qu'il n'était pas agréable de voyager deux jours avec M. Scratton. Elle se trouva fort heureuse quand elle arriva à la porte de la nouvelle maison de M. John Forster. Il avait calculé l'heure de son arrivée, d'après une lettre que lui avait écrite M. Scratton, pour l'informer de leur départ. Ambre avait une prévention favorable pour le vieux procureur, et elle la devait à Édouard Forster, qui lui avait dit qu'elle trouverait dans son frère un autre père. Elle courut donc à lui, en entrant dans l'appartement, et se jeta dans ses bras en pleurant.

— Consolez-vous, ma chère enfant, lui dit John Forster, je serai pour vous tout ce qu'était mon frère ; regardez-moi comme votre père ; je le serai par amour pour mon frère, et bientôt, j'espère, par amour pour vous.

Au bout d'une heure, Ambre recouvra sa sérénité. Elle fut alors confiée aux soins de mistriss Smith, la femme de charge, et John Forster se hâta de retourner dans son cabinet, pour tâcher de regagner le temps qu'il avait perdu.

Le vieux procureur ne tarda pas à reconnaître que les dépenses qu'il avait faites pour recevoir chez lui la fille d'adoption de son frère devenaient pour lui une source de satisfaction et de plaisir. Il ne se sentait plus isolé dans le monde. Quand il rentrait chez lui, il y trouvait un œil que son retour faisait briller de plaisir, et un cœur affectueux qui cherchait à aller au-devant de tous ses désirs. Au bout de quelques mois, Ambre possédait toute l'affection de John Forster; il lui donna les meilleurs maîtres en tous genres; et l'homme qui avait dit que « c'était bien assez d'avoir à nourrir ses propres enfants », n'épargnait rien pour donner une éducation brillante à une orpheline dont les parents étaient inconnus.

Pauvres auteurs! comme nous sommes obligés de galoper! voilà qu'il faut que je retourne aux Indes Orientales, et que je me rende à bord du *Chateau de Bombay*.

CHAPITRE IX.

Le Chateau de Bombay arriva à Madras sans autre aventure. Quelques heures après qu'il eut jeté l'ancre, tous les passagers reçurent la visite ou un message obligeant des parents ou des amis qui les attendaient; les trois miss Revel seules restaient à bord, et la vue du départ des autres augmentait l'impatience qu'elles avaient de quitter le vaisseau; car elles sentaient que leur présence était une gêne pour le capitaine Drawlock, qui ne voulait pas mettre pied à terre avant d'avoir été dûment déchargé de toute responsabilité à leur égard.

En faisant quelques enquêtes, le capitaine découvrit aisément que le vieux colonel Revel demeurait dans son bungalow, à environ deux

milles du fort de Madras; et supposant qu'il n'avait pas encore appris l'arrivée de ses trois petites-nièces, il chargea Newton Forster d'aller lui en faire part. Ce ne fut qu'assez tard dans l'après-midi que Newton arriva chez le colonel, et il ne lui fallut qu'un coup-d'œil pour reconnaître qu'il entrait dans la demeure d'un nabab. Des porteurs de palanquin étaient étendus sur des balcons; des syces éventaient des chevaux avec leurs chowries; des tailleurs et d'autres ouvriers étaient à travailler à l'ombre, et une foule de serviteurs indiens semblaient fort affairés à ne rien faire.

Avant que Newton se présente devant le colonel, il est nécessaire de présenter le colonel au lecteur. C'était un homme de soixante ans au moins, et, à l'exception de quelques congés, il en avait passé quarante-cinq dans les Indes. Ayant occupé plusieurs postes lucratifs pendant bien des années, et étant économe, quoiqu'il ne fût nullement avare, il avait amassé une fortune considérable. Plus d'une fois il avait été en Angleterre, avec l'intention d'y rester s'il s'y trouvait bien; mais quelques mois passés dans son pays natal ne faisaient que lui inspirer le désir de retourner aux Indes, même

avant l'expiration de son congé. Ses goûts, ses habitudes, tout en lui était oriental. L'hospitalité lui paraissait froide en Angleterre; l'été y était pour lui presque un hiver, et il était tout surpris qu'on fît si peu d'attention à lui dans la société de Londres. Il était resté garçon par choix. Dans sa jeunesse, il avait été cruellement trompé par une belle qui était l'objet de son admiration, et qui l'avait abandonné pour quelques sacs de roupies que lui offrait un vieillard infirme. Cet affront avait excité sa bile contre le beau sexe en général, et il regardait toutes les femmes comme mercenaires et perfides. Il recevait quelquefois compagnie nombreuse, mais il n'y admettait aucune femme, et il ne voyait guère que les hommes qui vivaient comme lui dans un heureux état de célibat. A tous autres égards, c'était un homme estimable, libéral, honnête, mais d'un caractère impétueux et violent.

Newton s'adressa à un serviteur indien et le pria de l'annoncer. Celui-ci le conduisit dans une grande salle planchéiée et lambrissée en chunam, et Newton y vit le colonel, qui lui offrit un spectacle singulier. « *Burra saib, saib,* » dit l'Indien; et il se retira sur-le-champ. Le

colonel était un grand homme maigre, ayant les pommettes des joues très saillantes, d'épais sourcils et des cheveux blancs. Il était assis sur une chaise au centre de l'appartement. Son costume ne consistait qu'en une paire de pantalons de nankin blanc, et une chemise de toile blanche dont les manches étaient retroussées jusqu'à ses coudes, offrant à la vue deux bras nerveux. A côté de lui était un panier rempli de mangos, et devant sa chaise un grand bassin plein d'eau. Lorsque Newton entra, il eut l'occasion de voir la manière la plus généralement approuvée de manger ce fruit exquis. Le colonel en serrait alors un qui était aussi gros qu'un œuf de casoar, et tenant un des bouts appliqué sur sa bouche, il le pressait des deux mains, la tête placée au-dessus du bassin pour que le jus qui coulait sur son menton, sur ses mains et sur ses bras, tombât dans l'eau. La pulpe et le noyau furent jetés dans le bassin, et le colonel étendait le bras pour prendre un autre mango, quand Newton fut annoncé. Newton regrettait de l'interrompre, et il lui aurait fait des excuses, s'il n'eût remarqué que le colonel, qui avait le dos tourné vers lui, et qui par conséquent n'avait pu le voir entrer,

était si entièrement concentré dans son agréable occupation, qu'il ne l'avait pas même entendu annoncer. Newton le vit ainsi presser au moins une douzaine de mangos, et curieux de voir combien il en presserait encore, il s'était promis de ne pas l'interrompre, quand il aperçut dans le panier un petit serpent placé de telle sorte que la première fois que le colonel y prendrait un fruit, sa main devait nécessairement venir en contact avec ce reptile. Le serpent se dressa, et entourra de ses replis un des pieds de la chaise du colonel. Newton s'approcha rapidement, sans trop savoir ce qu'il devait faire, car le moindre mouvement pouvait être fatale au colonel, qui, entendant du bruit derrière lui, se souleva sur sa chaise pour regarder. Newton saisit ce moment, et d'un grand coup de pied, il envoya la chaise et le panier à l'autre bout de la salle. Le colonel, dont le centre de gravité n'était pas encore assez en avant pour qu'il pût se soutenir sur ses pieds, tomba en arrière, entraîna Newton dans sa chute, et tous deux se relevèrent en même temps.

— Vous m'excuserez, monsieur, dit Newton.

— Je veux être damné si je vous excuse, s'é-

cria le colonel en colère ; qui diable êtes-vous ? d'où venez-vous ? comment êtes-vous entré ici ? regardez-vous une telle conduite comme une plaisanterie ?

— Cela vous paraît-il une plaisanterie, monsieur ? répondit Newton d'un ton calme en lui montrant le serpent qui sifflait , entortillé autour du pied de la chaise ; et il lui expliqua ce qui l'avait porté à agir comme il venait de le faire.

— Je vous demande mille pardons, monsieur, et je vous ai la plus grande obligation. — C'est le serpent le plus venimeux que nous ayons en ce pays. — J'espère que vous excuserez un moment d'irritation, et que vous voudrez bien agréer tous mes remerciements.

Le colonel appela quelques-uns de ses Indiens, qui, prenant des bambous, eurent bientôt tué ce reptile dangereux. Le colonel demanda alors à Newton la permission de le quitter quelques instants pour aller faire les ablutions que rendaient nécessaire les mangos dont il venait de se régaler. Lorsqu'il revint au bout d'un quart d'heure, il avait pris un costume convenable à son rang, et l'on reconnaissait en lui un homme bien né, dont les traits

un peu durs, mais nobles, annonçaient de longs services sans en avoir été sensiblement altérés.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit-il à Newton, de vous avoir laissé seul si longtemps. Puis-je vous demander à présent ce qui m'a procuré si à propos l'honneur de votre visite ?

— Je suis chargé de vous remettre cela, monsieur, répondit Newton en lui présentant une lettre que M. Revel avait donnée à ses filles pour son oncle, et qu'elles avaient remise à Newton.

— Une lettre de recommandation ! Vous n'en avez pas besoin, monsieur.

— Je vous demande pardon, monsieur, cette lettre est destinée à vous annoncer l'arrivée à Madras de vos trois petites-nièces par *le Château de Bombay*, à bord duquel je sers.

— Mes trois petites-nièces ! s'écria le colonel. Quoi ! les filles de M. Revel !

Le colonel ouvrit la lettre avec un mouvement de colère. M. Revel lui mandait que n'ayant reçu de lui aucune réponse à la lettre qu'il lui avait écrite à ce sujet, il présumait que quelque accident en avait été la cause, et qu'at-

tendu les embarras pécuniaires qu'il éprouvait, il lui envoyait ses trois filles, sans attendre plus longtemps, et les recommandait à sa protection. Dès qu'il eut fini de lire la lettre, le colonel la déchira en mille pièces qu'il jeta par terre, et qu'il foula aux pieds avec fureur.

— Le maudit drôle! — le misérable! — l'infâme! — s'écria le colonel. — Savez-vous bien, monsieur, que pendant mon dernier voyage en Angleterre le fripon m'escroqua mille livres? — Oui, monsieur, mille livres sterling! Je les lui avais prêtées sur sa promesse qu'il me les rendrait sous trois semaines, et lorsque je les lui redemandai avant mon départ, il me rit au nez, et défendit qu'on m'ouvrît sa porte. — Et maintenant il m'envoie ses trois filles! — en se moquant encore de moi sans doute! — De par Dieu! je ne les recevrai pas. — Elles peuvent s'en aller comme elles sont venues. Et le colonel se mit à se promener à grands pas dans la chambre, en gesticulant comme un homme furieux.

Newton attendit quelque temps avant de lui faire aucune observation. Il était si étonné d'apprendre que le colonel ne s'attendait pas à l'arrivée de ses petites-nièces, si désolé de la

malheureuse situation dans laquelle Isabelle allait se trouver, qu'il savait à peine ce qu'il devait lui dire.

— Faut-il donc que j'informe vos nièces, monsieur, que vous refusez de les recevoir? lui demanda-t-il enfin.

— Vous ne me connaissez pas, monsieur. — Vous ne savez pas qu'aucune femme n'est jamais reçue dans cette maison. — Elles se ressemblent toutes, monsieur. — Je réponds qu'elles ont comploté ce voyage avec leur père dans l'espoir de trouver ici des maris. — Dites-leur, monsieur, que je les verrai aller au diable avant de les recevoir. — Maudit escroc! Me voler d'abord un millier de livres, et me jeter ensuite sur le dos toute sa famille!

Newton garda le silence quelques instants pour donner au courroux du colonel le temps de se calmer. — Jamais je n'aurai porté un message avec tant de regret, dit-il ensuite. Je suis sûr que ces jeunes personnes n'ont pris aucune part aux manœuvres de leur père, et certainement elles sont dans une situation qui doit inspirer la pitié. Dans un pays étranger, loin de leur famille, sans amis, sans moyens d'existence, que vont-elles devenir?

— Que m'importe ?

— Je conviens que votre indignation est juste, colonel Revel ; mais, si vous ne les recevez pas chez vous, comment retourneront-elles en Angleterre ? je ne doute pas que le capitaine Drawlock ne consentît à les y reconduire ; mais nous ne retournons pas en Europe, nous allons à la Chine. — Pauvres filles ! — Je voudrais vous faire une observation, colonel, mais je crains que, comme étranger, ce ne soit prendre trop de liberté.

— Vous en avez déjà pris une qui m'a probablement sauvé la vie, monsieur ; je dois donc écouter tout ce que vous pouvez avoir à me dire.

— Je vous dirai donc, monsieur, que, quelque reprehensible que puisse être la conduite de leur père, l'humanité et même le soin de votre propre réputation ne vous permettent pas de les abandonner ainsi. Elles sont vos parentes ; elles ne vous ont ni offensé, ni trompé ; au contraire, elles sont, comme vous, victimes de la duplicité de leur père.

— Vous paraissez prendre beaucoup d'intérêt à ces jeunes filles ?

— Quand je ne les aurais jamais vues, mon-

sieur, leur situation malheureuse suffirait pour m'en inspirer. Mais les connaissant aussi intimement que je le fais, je dois dire que cette nouvelle sera le coup de la mort, du moins pour l'une d'elles. -- Plût au ciel que je fusse en état de l'aider et de la protéger !

— Elle est jolie, je suppose ? dit le colonel en ricanant.

— Sans contredit, monsieur ; mais ce n'est pas l'admiration de sa beauté qui me fait parler ainsi. Si vous la connaissiez, vous seriez aussi fâché de vous en séparer, que vous paraissez l'être d'avoir à la recevoir.

Le colonel continuait à se promener, mais sans montrer le même emportement. Newton le remarqua, et il garda le silence, dans l'espoir que ses propres réflexions le porteraient à changer de résolution. Au bout de quelques minutes, le colonel, semblant oublier la présence de Newton, se mit à se parler à lui-même, et prononça tout haut quelques phrases détachées. — Il faut que je les reçoive, de par Dieu ! — Je ne pourrais plus me montrer nulle part. — Cet infernal coquin ! — Je les garderai jusqu'au départ du premier bâtiment. — Elles deviendront jaunes comme une citrouille ;

alors je les renverrai. — Ce sera une vengeance.

Il parlait assez haut pour que Newton l'entendit. Il passa encore quelques minutes à se promener, et enfin il se jeta sur une chaise.

— Il me semble, jeune homme, que vous vous intéressez bien vivement à mes jeunes parentes, — ou du moins à l'une d'elles.

— J'en conviens, monsieur; et quiconque la connaîtrait, s'y intéresserait autant.

— Eh bien, je suis charmé d'apprendre que, sur trois, il y en ait une qui vaille quelque chose. — Je me suis mis en colère, et l'on s'y mettrait à moins. — J'ai dit bien des choses que je n'aimerais pas qu'on répétât. — Si l'on savait que ces jeunes filles m'ont été envoyées de cette manière, tout le monde rirait à mes dépens, parce qu'on sait que je n'aime pas avoir des femmes chez moi; et d'ailleurs, cela pourrait leur faire un tort sérieux à elles-mêmes. Je suis décidé à les recevoir et pour la meilleure de toutes les raisons, parce que je ne puis faire autrement. Vous ajouterez donc aux obligations que je vous ai déjà, en ne disant rien à personne de tout ce que vous avez appris.

— Je n'en parlerai à qui que ce soit, mon-

sieur ; je vous en donne ma parole d'honneur.

— Je n'entends pas vous dire de ne pas en parler à ces jeunes filles ; au contraire , je désire qu'elles sachent tout. — Je ne veux pas qu'elles viennent me flatter , me cajoler , me caresser , comme un vieux garçon de qui il s'agit de tirer quelques sacs de roupies. — Non ; cela me serait insupportable ; je déteste les femmes et leurs manières. Quand elles sauront que leur coquin de père les a envoyées ici sans mon aveu ; que je ne désirais pas les voir ; que je n'avais que faire d'elles , et que je ne les reçois que parce que je ne puis faire mieux , je pourrai les tenir à l'autre extrémité de mon bungalow , sans être importuné de leur compagnie , jusqu'à ce que , sous prétexte de mauvaise santé ou tout autre , je puisse m'en débarrasser en payant leur passage pour les renvoyer en Angleterre.

— Ne pourriez-vous leur dire tout cela vous-même , monsieur ?

— Non , je n'ai jamais d'entretien avec des femmes. D'ailleurs il vaut mieux qu'elles le sachent avant de venir ici. Si vous me promettez de les en informer , je consens que mon toit couvre leur tête ; sinon , elles peuvent rester où

elles sont. Qu'en résultera-t-il ? on rira à mes dépens ; on dira que je suis dur et cruel ; mais cela ne durera que quelques jours , et je m'en moque.

— Quelque désagréable que soit ce message , monsieur , la situation dans laquelle elles se trouvent l'est encore davantage. Vous me permettrez du moins de le leur transmettre de la manière la plus délicate possible.

— Mettez-y toute la délicatesse qu'il vous plaira , pourvu que vous leur disiez l'exacte vérité , et votre physionomie me le garantit.

— En ce cas , monsieur , je vais prendre congé de vous.

— Adieu , mon cher monsieur ; souvenez-vous que ma maison est la vôtre , et que je serai toujours charmé de vous y voir. Faites conduire ces jeunes filles à l'hôtel , j'enverrai une voiture pour les prendre : adieu. Comment vous nommez-vous !

— Forster.

— Adieu donc , quant à présent , M. Forster. Et le colonel quitta la chambre.

CHAPITRE X.

L'esprit de Newton ne se trouvait pas dans une situation très heureuse quand il sortit de la maison du colonel pour exécuter la mission dont il venait d'être chargé. Il se croyait assez bien assuré que les deux sœurs aînées, du moment qu'elles sauraient que le colonel consentait à les recevoir chez lui, ne prendraient pas fort à cœur la conduite de leur père, ni le froid accueil de leur grand-oncle, mais il connaissait trop bien le caractère d'Isabelle pour ne pas être certain qu'elle sentirait vivement la situation humiliante dans laquelle elle se trouvait placée, et que ce serait une rude épreuve pour son cœur généreux et sensible. Cependant,

comme la chose était sans remède, il se félicita presque d'avoir été chargé du message du colonel, dans l'espoir d'en adoucir l'amertume par la manière dont il s'en acquitterait.

Le capitaine Drawlock, fatigué d'attendre à bord, avait conduit lui-même les trois sœurs à l'hôtel, et il avait posté sur la route un homme de son équipage pour en avertir Newton qu'il attendait avec impatience.

— Eh bien ! M. Forster, lui demanda-t-il dès qu'il le vit, tout va-t-il bien ?

— Le colonel va envoyer une voiture pour prendre ces dames, répondit Newton, évitant de répondre directement à cette question.

— En ce cas, mesdames, comme j'ai beaucoup d'affaires, je vais prendre congé de vous ; mais avant de remettre à la voile, j'aurai le plaisir d'aller vous présenter mes respects. Permettez-moi de vous remercier de votre compagnie pendant le voyage, et de vous assurer qu'elle n'a pas peu contribué à le rendre agréable. — Forster, vous ne quitterez pas ces dames avant qu'elles montent en voiture. Et le capitaine, se trouvant alors déchargé de toute responsabilité, sortit de l'hôtel.

— M. Forster, dit Isabelle dès que le capi-

taine fut parti, je vois à votre physionomie qu'il s'est passé quelque chose de désagréable.

— Je regrette d'avoir à vous dire que vous ne vous trompez pas, miss Isabelle; et je suis encore plus fâché d'être obligé de vous en rendre compte.

Newton fit alors le détail de tout ce qui s'était passé chez le colonel, avec tous les ménagements que la vérité comportait. Les deux sœurs aînées l'écoutèrent avec impatience, Isabelle avec attention. Avant qu'il eût fini son récit, Charlotte l'interrompit d'un air de consternation pour lui demander si le colonel avait enfin consenti à les recevoir; et quand elle en fut assurée, elle parut fort satisfaite. Laure s'écria en minaudant : — Quel drôle de tour lui a joué papa! Et elle ne sembla plus y penser. Isabelle ne fit aucune observation, et parut absorbée dans ses pensées.

Quand la voiture arriva, les deux sœurs aînées se levèrent et se montrèrent impatientes de partir. Isabelle resta assise.

— Allons, Isabelle, venez, dit Charlotte.

— Je n'irai pas chez le colonel, répondit Isabelle; mais que cela ne vous empêche pas de partir, mes chères sœurs.

Ses deux sœurs ne pouvaient revenir de leur étonnement. Elles passèrent une demi-heure à faire des remontrances à Isabelle, qui persista avec fermeté dans sa résolution. Pendant tout ce temps, Newton garda le silence, ne se croyant pas le droit de donner son avis. Enfin Charlotte et Laure se décidèrent à partir, et dirent à leur sœur que lorsqu'elles seraient arrivées chez le colonel, elles lui renverraient la voiture, dans l'espoir qu'elle aurait fait de plus sages réflexions. Newton les conduisit jusqu'à la voiture, dans laquelle elles montèrent avec un air de gaieté, et il retourna ensuite dans la chambre où il avait laissé Isabelle; il la trouva fondant en larmes.

— Suis-je de trop, miss Revel? demanda Newton, ne pouvant maîtriser son émotion.

— Oh, non, M. Forster; j'espérais que vous reviendriez. — Croyez-vous que vous pourriez trouver le capitaine Drawlock? Je désire beaucoup lui parler.

— J'irai le chercher sur-le-champ, si vous le désirez, miss Revel. Croyez que je prends l'intérêt le plus sincère à votre situation. Si vous ne regardiez pas cette question comme indis-

crète, je vous demanderais quels sont vos projets actuels.

— Comme vous connaissez toutes les circonstances de ma position, M. Forster, cette question n'est pas indiscrete; elle est obligante. Dieu sait que j'ai besoin de bons conseils! Je voudrais, s'il est possible, cacher au capitaine Drawlock le véritable état des choses. Ce n'est pas à une fille qu'il convient de divulguer les erreurs d'un père. Mais comme vous savez tout, je ne puis me faire un scrupule de vous consulter : je ne vois aucune raison qui s'y oppose. J'ai pris mon parti avec précipitation, j'en conviens, mais je n'entrerai jamais dans la maison de mon oncle d'une manière si humiliante; c'est un point décidé. Mais que puis-je et que dois-je faire? c'est sur cela que j'ai besoin d'avis. Je suis dans une cruelle situation. Quelle créature malheureuse est une femme! Si j'étais homme, je pourrais gagner mon passage en Angleterre en travaillant comme matelot; je pourrais me procurer honnêtement ici des moyens d'existence par le travail de mes mains : mais une femme — une jeune femme — dans un pays étranger — sans protection — sans amis...

— Ne dites pas sans amis. Vous en avez au moins un qui a la volonté, sinon le pouvoir, de vous servir.

— Eh bien oui, M. Forster, j'ai un ami. Mais à quoi peut me servir un ami dont je ne pourrais accepter le secours? C'est donc au capitaine Drawlock que je dois m'adresser. Il faut que j'aie recours à sa générosité. Il peut m'indiquer quelque moyen de retourner en Angleterre. Je partirai comme gouvernante d'enfants, comme femme de chambre d'une dame; je ne refuserai aucune place qui ne compromette pas mon honneur. Je passerai six mois près du lit d'une femme malade de la fièvre ou de la peste, plutôt que de paraître avoir été complice de la duplicité de mon père. Oh, M. Forster! que devez-vous penser des filles, après avoir appris quelle a été la conduite de leur père! — Et Isabelle versa de nouvelles larmes.

— Ne vous affligez pas ainsi, ma chère miss Revel, dit Newton en lui prenant une main, qu'elle ne chercha pas à retirer. Tout ce que vous sentez si vivement en cette occasion, je le sens comme vous, et je le sens d'autant plus profondément que je ne puis que vous plaindre,

et que je n'ose vous offrir de vous aider. — Je sais que je pourrais vous assurer les moyens de retourner en Angleterre à bord du même navire qui vous a amenée ici. Mais y consentiriez-vous ? Je ne puis m'y attendre, et vous regarderiez peut-être cette offre comme une insulte. Jugez donc de ce que je dois éprouver en voyant votre détresse, quand je n'ose même offrir mon faible secours à une femme pour qui... Oh ! mon Dieu ! Et Newton se tut, ne pouvant maîtriser son émotion.

— Je sens la délicatesse et la générosité de votre conduite, M. Forster, et j'avouerai franchement que si je pouvais accepter une pareille offre, il n'y a personne à qui je consentirais plus volontiers d'avoir une telle obligation. Mais l'opinion du monde ne le permet pas.

— Que ferai-je donc, miss Revel ? Irai-je chercher le capitaine Drawlock ?

— Attendez un instant ! je désire y réfléchir encore. — Que me conseillez-vous ? Dites-le moi franchement, M. Forster — en ami.

— Je suis fier que vous m'accordiez ce titre. C'est tout ce que j'ose espérer — mais, Isabelle !... pardon ! j'aurais dû dire miss Revel.

— Et pourquoi pas Isabelle ? Nous nous con-

naissons depuis assez longtemps pour cela ; et isolée comme je suis, un mot affectueux...

Ses larmes lui coupèrent la parole, et elle se couvrit le visage de ses deux mains ; Newton était à quelques pas d'elle ; il se rapprocha, — sans doute par suite du même principe qui maintient l'ordre de tout l'univers, — l'attraction ; — sa main entourait la taille d'Isabelle et elle continua à pleurer, la tête appuyée sur son épaule. Ce ne fut qu'en luttant fortement contre lui-même que Newton put s'abstenir de lui ouvrir son cœur, et de lui déclarer l'amour dont il brûlait pour elle depuis si longtemps. Mais c'eût été profiter de la situation dans laquelle elle se trouvait ; il n'avait à lui offrir que sa personne et la pauvreté, et il remporta la victoire sur lui-même. Mais si sa bouche fut muette, Isabelle devina ses pensées ; elle apprécia sa retenue, et elle l'en aima encore davantage.

— Isabelle, dit enfin Newton en soupirant, ce n'est qu'en ce moment que j'apprends le prix de la richesse et le malheur de la pauvreté.

— Je vous crois, M. Forster, et je vous remercie, car je sens que c'est votre générosité

qui vous fait parler ainsi. — Mais pleurer ne remédie à rien, continua-t-elle; je vous ai demandé un conseil, et vous ne m'avez offert que votre bras pour me soutenir.

— Je crains que ce ne soit tout ce que je puis vous offrir, Isabelle. — Mais permettez-moi de vous faire une question. Êtes-vous bien déterminée à ne jamais aller demeurer chez votre grand-oncle?

— Oui; à moins qu'il ne vienne me chercher ici lui-même, en ce cas je resterai chez lui jusqu'à ce que je trouve le moyen de retourner en Angleterre; sinon je me soumettrai à toutes les privations, à toutes les humiliations qui n'auront rien de honteux, plutôt que d'entrer dans sa maison.

— J'ai rendu ce matin un léger service au colonel, et je puis avoir quelque influence sur lui. Permettez-moi d'aller le voir une seconde fois, et d'essayer ce que je pourrai faire. Il y a encore deux heures de jour, et je serai de retour avant la nuit.

Isabelle y consentit. Newton courut chez le colonel, qui avait été fort surpris d'apprendre de ses domestiques qu'il n'était arrivé que deux dames, car il s'était arrangé pour ne pas les

voir. La manière dont Newton lui expliqua l'absence de la troisième, les instances qu'il lui fit, la noble fierté d'Isabelle, qui s'accordait si peu avec l'idée qu'il avait conçue des femmes en général, décidèrent assez promptement le vieux colonel, dont le courroux avait eu le temps de se refroidir. Il demanda sa voiture et se rendit à l'hôtel avec Newton. Il fit à sa nièce une sorte d'apologie, — effort surprenant! — et la pria d'accepter l'hospitalité chez lui. Isabelle partit avec son oncle, et Newton resta abandonné à ses réflexions.

Quelques jours après, Newton fut invité à dîner par le colonel. Il accepta cette invitation, et il vit que les choses allaient mieux qu'il ne s'y attendait. Les amis du colonel s'étaient amusés à le persifler sur l'addition qu'il venait de faire à son établissement politique; sa fierté lui avait fait cacher son dépit, et il paraissait alors avoir pris son parti. Cependant Newton remarqua que le colonel, en parlant des trois sœurs, les désignait invariablement sous le titre de ma petite nièce, et les deux autres sous celui des jeunes femmes.

CHAPITRE XI.

L'intervalle qui sépare la fin du chapitre précédent du commencement de celui-ci va se trouver suffisamment rempli. *Le Château de Bombay* a été à Canton, y a pris sa cargaison, et retourne maintenant avec quinze autres navires de la Compagnie des Indes-Orientales, et plusieurs bâtimens de commerce, tous chargés des richesses de l'Orient, et se hâtant d'aller verser leurs trésors dans le sein de leur patrie. Des millions flottaient sur les ondes, confiés à l'expérience de la marine marchande, et au courage des marins engagés dans ce service pour la défendre contre les ennemis qui étaient aux aguets depuis long-temps pour les inter-

cepter ; car , soit oubli , soit négligence , aucun vaisseau de guerre n'avait été chargé de les escorter.

La flotte venant de la Chine était entrée dans le détroit de Malaca , et voguait en bon ordre , avec un vent frais , sur une mer tranquille. Les hamacs venaient d'être arrangés , une foule d'albicores passaient devant la proue des différents navires , et les marins perchés sur les bossoirs et sur la vergue de civadière , en percèrent de leurs harpons un certain nombre , qu'ils ne tirèrent de l'eau que pour les jeter dans la poêle à frire afin d'en faire leur déjeuner. Mais ils eurent bientôt d'autres poissons à frire , car un bâtiment de la compagnie , *le Royal George* , annonça par un signal qu'on apercevait quatre voiles au sud-ouest.

Un autre signal du commodore donna ordre à quatre bâtiments d'aller reconnaître ces navires.

Une demi-heure se passa , et pendant ce temps , le haut de chaque mât , sur tous les bâtiments , était couvert d'officiers qui avaient le télescope en main. Le capitaine Drawlock lui-même monta sur la grande hune. Ce ne fut que doutes , soupçons , conjectures et assertions

jusqu'au moment où les bâtimens qui étaient en reconnaissance annoncèrent que c'était une escadre française, composée d'un vaisseau de ligne, de trois frégates et d'un brick. Dans le fait, c'était l'escadre bien connue de l'amiral Linois, qui avait parcouru toutes les mers des Indes avec la rapidité et l'appétit d'un requin. Il avait sous ses ordres *le Marengo*, de quatre-vingt canons; la fameuse *Belle-Poule*, frégate de quarante canons, qui allait plus vite que le vent; *la Sémillante*, de trente-six; *le Berceau*, corvette, de vingt-deux, et un brick de seize. Ils avaient mis à la voile de Batavia, pour intercepter la flotte venant de la Chine, ayant appris qu'elle n'était pas escortée, et s'imaginant qu'ils s'en empareraient aisément, si elle ne se rendait pas à la première sommation.

— Le commodore fait le signal de rappel, dit Mathews au capitaine Drawlock.

— Fort bien. Ayez l'œil sur les signaux. Il a dessein de combattre, j'en répons. Nous ne devons pas abandonner tant de millions à ces coquins de Français, sans brûler de la poudre.

— Je l'espère bien ainsi, dit Mathews. — Mais voici un nouveau signal, monsieur. Et

il répéta les numéros des drapeaux au capitaine qui tenait en main le livre des signaux.

Le signal était : — Formez-vous en ordre de bataille, en ligne serrée, et préparez-vous à l'action.

Une acclamation générale retentit sur toute la flotte quand ce signal fut connu. Les navires étaient déjà assez près les uns des autres pour en entendre le bruit; et la confiance des uns ajoutait à celle des autres.

— Si nous avions seulement à bord des matelots anglais au lieu de ces Lascars et de ces Chinois, qui pâlissent déjà, dit Newton à Mathews, je crois qu'ils pourraient trouver à qui parler.

— Oui, murmura Mathews; la compagnie pourra bien reconnaître quelque jour la vérité du proverbe qui dit que pour épargner un penny, on perd une guinée,

L'escadre française, qui avait continué de marcher sous le vent, vira de bord en ce moment, et avança vers la flotte en ligne directe. Pendant ce temps, les bâtiments anglais se préparaient à l'action, et force cages à poulets furent jetées à la mer pour dégager les ponts. Heureusement il ne se trouvait aucun passager

à bord, car il est rare qu'il s'en trouve sur les navires revenant de la Chine, à moins que ce ne soit quelque monstruosité dont on veut que la vue étonne la capitale, comme la sirène et les jumeaux siamois. Tout fut prêt en peu de temps, et la flotte continua à voguer à petites voiles, sans avoir l'air de chercher le combat, ni de vouloir l'éviter.

A la chute de la nuit, l'escadre française pinça le vent. La conduite de la flotte rendait l'amiral français circonspect, et il jugea à propos d'attendre le grand jour pour s'assurer si une partie des bâtiments anglais qu'il voyait n'étaient pas des vaisseaux de guerre, ce que les manœuvres de la flotte le portaient à soupçonner. Il restait alors à décider si la flotte chercherait à profiter de l'obscurité de la nuit pour s'échapper, ou si elle attendrait le résultat que l'affaire pourrait avoir le lendemain. Les forces opposées aux Anglais étaient formidables et concentrées; les leurs au contraire étaient faibles, parce qu'elles étaient divisées; il n'y avait pas plus de soixante matelots anglais sur chacun des navires de la compagnie, et pas un seul sur les autres. Le commodore Dance, en prenant sa résolution, donna une preuve de

jugement aussi bien que de courage. En cherchant à s'échapper, les bâtimens composant sa flotte se séparaient nécessairement, et les vaisseaux de l'escadre française étant meilleurs voiliers, les atteindraient aisément, les attaqueraient les uns après les autres, et s'en empareraient facilement.

Le capitaine fit part de son opinion, pendant la nuit, à tous les capitaines de la flotte, et tous adoptèrent la proposition qu'il leur fit de ne pas se séparer, et de disputer la victoire avec courage. La flotte anglaise resta en panne toute la nuit, garda toutes ses lumières, et chacun eut son poste fixé. Cependant les matelots anglais dormirent paisiblement, tandis que les Lascars et les Chinois, assis en groupes, s'entretenaient de leurs craintes, seul intérêt que pût leur inspirer un combat dans lequel il ne s'agissait pour eux ni de maintenir l'honneur national, ni de protéger leurs propriétés individuelles.

Le jour parut, et fit voir l'escadre française à environ trois milles au vent. L'amiral Linois avait calculé que, si la flotte n'était composée que de bâtimens marchands, ils profiteraient de l'obscurité pour tâcher de lui échapper, et il avait manœuvré de manière à pouvoir les

poursuivre au point du jour. Mais quand il vit que les bâtimens anglais ne cherchaient pas à augmenter la distance qui les séparait de son escadre, il ne sut plus que penser.

Le vent avait à peine eu le temps d'agiter le pavillon tricolore, quand les bâtimens anglais arborèrent le leur ; et pour augmenter encore l'incertitude de l'amiral Linois, les trois plus grands navires de la Compagnie des Indes déployèrent un pavillon rouge, et tous les autres un pavillon bleu. Cette ruse porta l'amiral français à supposer que ces trois navires étaient trois vaisseaux de guerre chargés d'escorter la flotte.

A neuf heures, le commodore fit le signal d'éventer les voiles, et l'escadre française n'arrivant pas sur la flotte, elle continua sa course à petites voiles. Alors l'amiral français s'éloigna de côté, dans l'intention de couper les bâtimens de commerce qui avaient été stationner sous le vent, mais qui, depuis que la flotte anglaise avait pincé le vent, étaient restés en arrière. C'était le moment où le commandant anglais devait agir avec courage et fermeté. Le capitaine Fimmins, officier aussi brave et aussi ex-

périmenté qu'aucun capitaine de la marine royale, et qui commandait le *Royal George*, s'approcha du commodore de manière à pouvoir le hêler, et lui conseilla de donner ordre à tous les navires de virer successivement, d'arriver en ligne sur l'ennemi, et de l'attaquer. Ce conseil hardi fut suivi, le *Royal George* marchant en tête des autres navires.

Un quart d'heure après, on vit le spectacle inusité d'une flotte de bâtimens marchands échangeant des bordées avec l'escadre la mieux équipée et la mieux disciplinée qui fût jamais sortie d'un port de France. En moins d'une heure, on en vit encore un plus extraordinaire. — Cette escadre fuyant devant les bâtimens de commerce, et le signal fait à ceux-ci pour lui donner la chasse.

Il est probable que l'amiral Linois, avant l'engagement, avait toujours continué à croire que trois de ces navires étaient des vaisseaux de guerre; mais, l'action une fois commencée, il est impossible qu'il n'ait pas reconnu son erreur. Le fait est qu'il fut déconcerté par leur courage déterminé et leur conduite résolue, et qu'il prit la fuite, non devant leurs canons, mais devant leurs hommes.

Je ne connais pas une plus grande preuve d'héroïsme donnée par la marine marchande anglaise, et je suis charmé que Newton Forster se soit trouvé à cette affaire, sans quoi je n'aurais pu en parler ici.

CHAPITRE XII.

La flotte arriva en Angleterre sans avoir été exposée à d'autres dangers. Le commodore et les capitaines des différents navires qui la composaient reçurent de leurs concitoyens les éloges que leur conduite méritait si bien. Dès que *le Château de Bombay* fut entré dans le bassin des docks de la Compagnie des Indes-Orientales, Newton demanda et obtint sans difficulté la permission de quitter ce bâtiment. Il partit sur-le-champ pour Greenwich, afin de s'assurer de ce qu'était devenu son père, car il n'avait reçu de nouvelles de personne depuis son départ, quoiqu'il eût écrit par toutes les occasions qu'il eût pu trouver. Il est vrai qu'il ne s'était pas attendu à en recevoir, car il sa-

vait que son père était trop distrait pour songer à lui écrire, et son oncle trop occupé pour perdre la moindre partie de son temps pour une correspondance qui n'était pas indispensable.

— Quand on approche d'une demeure qui contient, ou qu'on suppose devoir contenir l'objet de sa sollicitude, de quel tressaillement d'inquiétude n'est-on pas agité ! Comme le cœur bat vivement ! Comme la respiration est gênée ! Telle était la situation de Newton, quand il mit la main sur le loquet de la porte de son père. Il l'ouvrit, et le premier objet qui réjouit ses yeux, fut Nicolas, assis sur une escabelle, et fumant sa pipe, en compagnie de deux vétérans de l'hôpital, qui avaient jeté l'ancre sur une grande caisse. Ils étaient si occupés de leur conversation qu'ils ne l'aperçurent pas, et Newton, tenant la porte entr'ouverte, passa quelques instants à examiner ce groupe.

— Cela peut être ou ne pas être, M. Forster, disait l'un des vétérans, mais si c'est un bon fils, comme vous le dites, vous le verrez bientôt, c'est une chose sûre. Dès qu'un bon fils peut sauter par-dessus le bord de son bâtiment, voyez-vous, sa boussole le conduit toujours

chez son père. A l'aide des verres que vous avez mis à mes lunettes, j'ai pu lire mon journal ; j'y ai lu la liste des blessés et des tués, et je puis vous répondre qu'il n'y a pas eu sur toute la flotte un seul officier qui ait perdu sa ration par suite de cette affaire. Dire que *Mounsecr* a tourné le dos à des bâtimens marchands ! Et que feront nos braves après cela ?

— Ce qu'ils feront, Bill ? dit l'autre ; il n'y a rien à faire, à moins qu'ils ne coupent la barbe au Grand-Turc, pour en faire un balai pour la cabine du yacht du roi, et qu'il ne distribuent ses sept cents femmes sur toute la flotte. — Je voudrais bien savoir comment il s'y prend pour les maintenir en bon ordre.

— Je puis vous le dire, reprit le premier, car j'ai fait la même question quand j'étais aux Dardanelles. Il y a un grand coquin noir, qu'on appelle un *unique*, qui est toujours en sentinelle à la porte, avec un sabre et un sac plein de sciure de bois, et si une femme parle trop haut, pan ! sa tête tombe dans le sac.

— C'est un bon moyen pour qu'elle ne parle plus, dit l'autre. Mais, comme je vous le disais, M. Forster, il ne faut pas vous impatienter. Un marin qui connaît son devoir ne demande ja-

mais de congé avant que toute la besogne soit finie. Je vous gage deux onces de tabac que M. Newton....

— Est arrivé, mon brave homme, dit Newton en entrant. — O mon père !

Nicolas se leva à la hâte, et serra son fils dans ses bras.

— Mon cher enfant ! — Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ! je craignais que vous n'eussiez été tué. Eh bien, je suis charmé de vous voir. — Comment trouvez-vous les Indes-Orientales ?

— Donnez-moi votre main, mon garçon, dit le plus âgé des deux vétérans, j'aime à serrer la nageoire d'un homme qui a aidé à mettre en fuite l'ennemi. Et ce ne sera pas une honte pour vous de jeter le grappin sur un vieux marin qui servi son pays tant qu'il a pu se tenir sur ses quilles.

— Bien volontiers, camarade, dit Newton en lui tendant la main, tandis que le second vétéran s'emparait de l'autre, en l'examinant de la tête aux pieds. — S'il n'y a que des hommes comme vous sur votre bord, dit-il, l'équipage en est diablement bon ; c'est tout ce que j'ai à dire.

Newton sourit, et se tourna vers son père. Eh bien ! mon père, vous paraissez bien portant. Votre demeure vous plaît-elle ?

— Sans doute, Newton. J'y réussis beaucoup mieux qu'à Bristol.

— Il veut dire à Liverpool, M. Newton, dit un des vétérans ; mais votre brave homme de père a quelques avaries dans ses œuvres mortes : sa mémoire est comme un tamis. — Allons, Bill, nous sommes de trop ici. Quand un père et un fils se revoient après un voyage aux Indes-Orientales, ils doivent avoir à se dire bien des choses qui n'ont pas besoin d'écouteurs. — Adieu, M. Forster ; puissiez-vous conserver toujours votre fils, et puisse-t-il avoir toujours un navire !

Les deux vétérans se retirèrent, et Newton, resté seul avec son père, lui fit quelques questions auxquelles Nicolas répondit très brièvement, suivant sa coutume. — Il était content de sa situation, — la compagnie des vétérans de l'hôpital lui plaisait, — il avait autant d'ouvrage qu'il en désirait, — il s'était toujours bien porté, il n'avait pas entendu parler de sa femme. — Newton l'interrogea ensuite sur sa situation pécuniaire, car il avait remar-

qué que le costume de son père était dans un délabrement complet ; et de question en question, il apprit que son père, quoiqu'il eût été chercher quelques livres chez le banquier la première année de l'absence de son fils pour se faire faire un habit neuf, non seulement avait oublié qu'il y restait encore une somme considérable à sa disposition, mais avait même laissé son habit neuf dans un coffre, sans jamais songer à le mettre. Nicolas s'excusa de ces deux oublis, en disant qu'il avait eu l'esprit entièrement occupé de son perfectionnement d'horlogerie.

— Avez-vous vu souvent mon oncle depuis mon départ ? demanda Newton.

— Votre oncle ? oh ! non ; je ne sais où il demeure, et j'attendais votre retour. Nous irons le voir demain, car il pourrait croire que je ne songe pas à lui. Sa montre doit avoir besoin d'être nettoyée. — Mais à présent, Newton, racontez-moi tout ce qui vous est arrivé.

Newton lui fit un détail abrégé de son voyage, et il s'aperçut, aux questions de Nicolas, que sa mémoire était encore moins bonne qu'avant son départ, et qu'il était devenu plus distrait que jamais. Il fit ses arrangements pour aller

chez son oncle le lendemain matin, et se promit de prendre ensuite tous les moyens possibles pour découvrir ce qu'était devenue sa mère, même en employant la voie des journaux s'il le fallait. C'était un devoir qu'il avait, depuis bien longtemps, résolu de remplir; mais les circonstances et le manque de temps l'en avaient empêché jusqu'alors.

Le lendemain matin de bonne heure Newton et son père se rendirent à Londres par une des diligences de Greenwich, et ils allèrent ensuite en se promenant à la maison où le procureur avait son étude.

— Comment vous portez-vous, M. Scratton? Mon oncle est-il dans son cabinet? demanda Newton en entrant.

M. Scratton le reconnut sur-le-champ, et lui dit d'un air gracieux que M. Forster était chez lui, et qu'il serait certainement charmé de le voir, attendu qu'il avait souvent parlé de lui depuis quelques jours.

Newton entra dans le cabinet avec son père. Il y trouva son oncle précisément dans la position où il l'avait laissé la dernière fois qu'il l'avait vu, assis devant son bureau, ses lunettes sur le nez, et examinant les pièces d'un

dossier de procédure. — On aurait dit que le procureur n'avait pas changé de place depuis le départ de Newton.

— Mon neveu, dit John Forster sans se lever, je suis très charmé de vous voir, je suis bien aise aussi de vous voir, frère Nicolas.

— Scratton, avancez des chaises, continua-t-il en prenant sa montre qui était sur la table, et en la mettant dans son gousset. — Eh bien ! mon neveu, j'ai appris de vos nouvelles, et elles m'ont fait grand plaisir. J'ai vu hier M. Bosanquet, et il m'a dit qu'on était très satisfait de votre conduite, et qu'on vous avait élevé au rang de second aide.

— C'est plus que je ne savais, dit Newton enchanté de cette nouvelle. Je vous remercie de me l'avoir appris; c'est une nouvelle obligation que je vous ai.

— Ne vous ai-je pas dit que ce n'est pas une mauvaise chose de trouver un oncle? — Mais à propos, mon neveu, j'ai fait des changements dans mes arrangements domestiques. Depuis que je vous ai vu, j'ai pris une maison dans Lincoln's-Inn-Fields, n° 17, souvenez-vous-en; je puis vous y donner un lit si cela vous convient. — Frère Nicolas, je vous prie d'accompa-

gner votre fils, si vous pouvez rester cette nuit à Londres, car il serait trop tard pour partir après le dîner; mais le lit que je destine à mon neveu est fort grand, et vous pourrez le partager.

— J'accepterai avec bien du plaisir votre obligeante invitation pour quelques jours, mon oncle, si je puis le faire sans vous gêner.

— Non, vous ne me gênez nullement *là*; mais vous me gêneriez beaucoup *ici*, où je suis toujours très occupé. Ainsi donc, au revoir, mon neveu. A six heures sonnante, je serai chez moi. — Frère Nicolas, vous ne m'avez pas répondu?

— Répondu à quoi? demanda Nicolas, dont l'esprit était dans les nuages.

— Je vous l'expliquerai, mon père, dit Newton en souriant. Venez, venez, mon oncle est en affaire.

Nicolas se leva: — Il me paraît que vous lisez beaucoup, frère John, dit-il.

— Oui, beaucoup.

— Combien de temps lisez-vous par jour?

— Plus ou moins, suivant le nombre d'importuns qui m'interrompent.

— Cela ne vaut rien pour vos yeux, frère John.

— Possible ! dit le procureur avec un ton d'impatience.

— Partons, mon père ; nous dérangeons mon oncle, dit Newton en prenant le bras de Nicolas.

— Eh bien ! frère John , adieu ! — Qu'est-ce donc que j'avais à vous dire ? — Oh ! j'espère que vous n'êtes pas fâché que je ne sois pas venu vous voir plus souvent ?

— Humph ! pas le moins du monde , je vous en assure , frère Nicolas. Adieu ! Newton, vous l'amènerez avec vous à six heures. — Et M. Forster avait repris l'examen de ses papiers avant qu'ils fussent sortis.

Newton fut très surpris d'apprendre que son oncle avait pris une maison , et il se demanda s'il ne serait pas possible qu'il eût pris une femme en même temps. En traversant l'étude, il eut envie de le demander à M. Scratton ; mais il réprima sa curiosité pour ne pas avoir l'air de vouloir s'immiscer dans les affaires de son oncle. Comme on était alors dans le mois de février, il faisait nuit long-temps avant six heures, et il ne savait trop que faire de son père jusqu'au dîner. Il entra dans une taverné, s'assit avec lui devant une table, et ayant de-

mandé une pinte de vin de Sherry et quelques biscuits, il laissa à Nicolas le soin d'y faire honneur; lui dit de l'attendre jusqu'à son retour, et alla acheter un sextant et quelques autres objets qui pouvaient lui être utiles dans sa profession. Il avait reçu sa paie, et par conséquent il n'eut pas besoin de recourir aux fonds qui étaient placés chez le banquier. Il alla ensuite retrouver son père, qui avait fini le vin et les biscuits, et dont les yeux étaient fixés sur le plafond. Enfin il fit venir un fiacre, et se rendit chez son oncle avec Nicolas.

M. John Forster venait d'arriver. Ils le trouvèrent dans la salle à manger, transvasant du vin d'une bouteille dans une carafe de cristal, et ayant Ambre à son côté. Newton fut surpris de voir une jeune fille chez son oncle. Il prit la main qu'elle lui offrait, et lui demanda son nom.

— Ambre, répondit-elle. — Papa dit que c'est un nom ridicule.

— Et je le pense encore, ma chère. Mais nous allons dîner, et il faut que vous alliez retrouver mistriss Smith. Bonsoir.

Ambre embrassa le vieux procureur, souhaita le bonsoir à la compagnie, et se retira.

— Frère John, dit Nicolas, je ne croyais pas que vous fussiez marié.

— Humph ! je ne le suis pas , grâce au ciel !

— Comment est-il donc possible que vous soyez le père de cette jeune fille ?

— Je ne vous ai pas dit qu'elle fût ma fille.

— Mais montons dans le salon jusqu'à ce que le dîner soit sur la table.

On annonça bientôt qu'il était servi. Il était simple, mais fort bon, et le vin excellent. Quand le dessert arriva, John Forster se leva, et mit sur la table deux carafes, l'une de vin de Porto, l'autre de Sherry.

— Mon neveu, dit-il, je bois volontiers quelques verres de vin, mais je les bois vite parce que je n'ai pas de temps à perdre. Dans dix minutes il faut que j'aille à une consultation ; je ne vous engage pas à boire plus que vous ne le désirez, mais il faut que ces carafes circulent rapidement. — Faites-les passer, frère Nicolas.

Nicolas, qui n'était pas accoutumé au vin, remplissait et vidait son verre chaque fois que les carafes arrivaient devant lui. Newton, quoi que plus habitué à en boire, les laissait passer quelquefois sans remplir son verre. Au bout de

dix minutes, John Forster, qui avait placé sa montre sur la table, la remit dans son gousset, et se leva. Il enferma le reste du vin dans un buffet et dit à son neveu qu'il pourrait demander le thé quand il le voudrait.

— Mon frère semble avoir beaucoup d'affaires, dit Nicolas à son fils, quand son frère les eut quittés. Quel vin avons-nous bu ? il était très fort. Il me semble que la tête me tourne. Et quelques instants après, il se pencha sur la table et s'endormit.

Newton, qui s'aperçut que la tête de son père se ressentait du vin qu'il avait pris, — une pinte à la taverne, et une bouteille au moins pendant et après le dîner, jugea à propos de le laisser faire un somme. Il monta dans le salon, prit un livre, et continua sa lecture jusqu'au moment où la pendule sonna minuit. Suivant l'usage de la maison, tous les domestiques étaient couchés, après avoir laissé dans le vestibule une lumière pour leur maître, qui quelquefois rentrait fort tard, et qui prenait toujours la clef de la porte de la maison. Newton prit un bougeoir et descendit dans la salle à manger pour éveiller son père. Mais tous ses efforts furent inutiles ; Nicolas dormait si profon-

dément que son sommeil ressemblait à une léthargie. Newton vit que les domestiques avaient desservi , et que le feu était éteint, et ne pouvant mieux faire, il rangea les chaises de manière que son père ne pût se heurter s'il s'éveillait dans l'obscurité, et il se retira dans la chambre que son oncle lui avait montrée avant le dîner.

CHAPITRE XIII.

Il était entre deux et trois heures du matin, quand John Forster rentra chez lui. Après avoir fermé la porte, poussé les verroux et tiré la chaîne, il prit la lampe qui brûlait dans le vestibule, et il avait le pied sur la première marche de l'escalier pour monter dans sa chambre, quand il entendit un ronflement sonore dans la salle à manger. Il y entra, et y trouva son frère endormi, la tête appuyée sur la table.

— Humph ? dit le procureur. Frère Nicolas !
— frère Nicolas !

Nicolas, qui avait alors cuvé une partie de son vin, répondit quelques mots inintelligibles.

— Eh bien ! frère Nicolas, avez-vous dessein de passer là toute la nuit ?

— Revenez demain, dit Nicolas encore à demi endormi ; je vous réponds que votre montre marchera bien.

— Humph ! je ne sais si l'on peut en dire autant de vous, dit John Forster ; et il secoua fortement le bras de son frère.

Nicolas leva la tête, et regardant le procureur en ouvrant de grands yeux ;

— Eh bien ! lui demanda-t-il, qu'y a-t-il donc ?

— Il y a que je vais me coucher, et que je désire que vous en fassiez autant.

— Très-volontiers, frère John. — Où est mon lit ? — Je crois vraiment que je me suis endormi.

— Vous pouvez en être sûr, dit le procureur en lui allumant une bougie. — Suivez-moi, frère Nicolas.

Quand John Forster arriva à la porte de sa chambre, qui était au premier étage, il s'arrêta. — Êtes-vous bien éveillé maintenant, frère Nicolas ? Puis-je vous confier ce chandelier sans crainte ?

— Pourquoi non ? je vois qu'il est d'argent ;

mais vous ne supposez pas que j'aie envie de le voler, j'espère ?

— Humph ! ce n'est pas ce que je veux dire. Je vous demande si je puis me fier à vous pour éteindre la bougie ?

— Oh ! oui, oui. Mais où est ma chambre ?

— La première porte à main gauche en arrivant au second étage.

— La première porte ?

— La première porte à gauche. M'entendez-vous bien ?

— Oh, oui, oui. — La première porte à gauche.

— C'est cela. Bonsoir, frère Nicolas.

— Bonsoir, frère John. Et Nicolas continua à monter l'escalier, tandis que John entra dans sa chambre.

Nicolas arrive au second étage. Ses idées n'étaient pas encore bien nettes. Il s'arrêta un instant. — Voyons, se dit-il à lui-même, il m'a dit la première porte. — Oui, je crois que je ne me trompe pas. — La première porte à droite ; je m'en souviens. Et au lieu d'entrer dans la chambre à gauche, où Newton était couché, il entra dans celle qui était à droite, et c'était

la chambre de mistriss Smith, la femme de charge.

La bonne dame dormait profondément. Nicolas s'aperçut que le lit était déjà occupé, mais il crut que c'était son fils. Il se déshabilla, éteignit sa bougie, et se mit au lit, en prenant des précautions pour ne pas éveiller son compagnon supposé. Au bout de quelques minutes, leurs nez faisaient un duo.

Le jour parut. Les watchmen, rossignols de Londres, cessèrent de chanter, et allèrent se coucher. Les ramoneurs de cheminées, allouettes de la métropole, parcoururent les rues en grelottant, et en poussant leur cri aigu. Les filles de cuisine et les chambrières commencèrent à montrer leur dos au peu de passants qui étaient déjà sur pied, en lavant et frottant les degrés de pierre qui conduisaient à la porte de leurs maîtres. Enfin la laitière frappa à la porte du procureur, et mistriss Smith s'éveilla.

Elle poussa un cri d'horreur en voyant un homme couché à côté d'elle, et se mit à genoux sur son lit, les bras étendus de surprise et d'effroi. Son premier cri éveilla Nicolas, qui, à la vue d'une femme, fut également saisi d'étonnement et de confusion; il poussa un cri à son

tour, et se mit en face d'elle dans la même posture. Ils se regardèrent l'un l'autre, ouvrirent de grands yeux, et poussèrent en même temps un nouveau cri de surprise.

— Est-il possible ! s'écria la femme de charge.

— Est-ce bien elle ? dit Nicolas.

— Oui, c'est lui ! c'est mon cher Nicolas !

— Ce n'est pas elle, dit Nicolas en entendant cette épithète.

— C'est elle ! — c'est votre pauvre et malheureuse femme ; et elle vous demande pardon, Nicolas, dit la femme de charge en lui tendant les bras.

— Ma chère femme ! dit Nicolas en l'embrassant.

Précisément en ce moment M. John Forster arriva. Pendant qu'il était à se raser, il avait entendu les cris qui partaient de la chambre de sa femme de charge ; et essayant le savon qui lui couvrait encore une joue, il y était monté à la hâte. En ouvrant la porte, il les vit à genoux sur le lit, pleurant, s'embrassant, et serrés mutuellement dans les bras l'un de l'autre ; ils ne l'aperçurent pas, et il resta quelques instants muet d'étonnement.

— Que diable signifie cela, vieux fou que vous êtes? dit-il enfin.

— C'est mon mari! — C'est ma femme! s'écrièrent-ils en même temps.

— Humph! dit le procureur, et il descendit dans sa chambre pour finir son opération interrompue.

Nous laisserons le lecteur se figurer les explications qui eurent lieu entre la femme véritablement réformée de Nicolas, et son mari, son fils, son beau-frère, Ambre, et tous les domestiques, car il fallut bien mettre toute la maison au fait de la singulière reconnaissance qui venait d'avoir lieu; et nous rapporterons les événements qui amenèrent ce dénouement imprévu.

Nous avons laissé mistriss Forster dans une maison de santé, se remettant lentement d'une fièvre cérébrale qui avait été suivie d'une rechute. Elle passa plusieurs semaines dans un état de grande faiblesse, et pendant sa convalescence, quand elle allait se promener dans le jardin, comme elle aimait à se rendre utile, elle aidait volontairement dans leurs fonctions les personnes chargées de maintenir le bon ordre parmi les malheureux qui, n'étant attaqués

que d'une démençe tranquille, avaient la permission d'y passer quelques heures tous les jours, quand le temps le permettait. Le docteur Beddington en fut instruit, et sachant qu'elle était sans ressources, il lui offrit une place de garde-malade dans son établissement. Mistriss Forster accepta cette proposition. Son caractère était totalement changé. Bien loin d'éprouver du ressentiment contre ceux qui étaient cause qu'elle se trouvait dans cette maison, elle se disait à elle-même que sa propre conduite avait occasionné son infortune, et que ceux qui avaient contribué à lui ouvrir les yeux lui avaient rendu un véritable service. Elle était humiliée et malheureuse, mais elle baisait la verge qui l'avait châtiée. Tout ce qu'elle désirait, était de retrouver son mari, et de réparer ses fautes passées par sa conduite future. Elle avait prié un homme attaché à l'établissement de s'informer dans quelle partie de l'Angleterre Nicolas Forster était allé; mais il ne put rien apprendre, et mistriss Forster résolut de rester chez le docteur Beddington, jusqu'à ce qu'elle pût en avoir quelque nouvelle.

Pendant les neuf mois qu'elle passa dans cette maison, elle avait amassé une somme suf-

fisante pour faire un voyage et pourvoir à ses besoins pendant quelque temps. Elle résolut de se mettre à la recherche de son mari, pour obtenir de lui le pardon de sa conduite, ce qui semblait être le *sine quâ non* de son existence. Elle prit congé du docteur, qui lui dit que si elle ne retrouvait pas son mari, ou qu'elle apprît qu'il n'existait plus, il la reprendrait avec plaisir dans son établissement, et ce ne fut pas sans regret qu'elle quitta une maison où elle n'était entrée qu'avec horreur et dégoût.

Mistriss Forster se rendit à Londres; elle avait entendu dire à son mari qu'il avait un frère dans cette ville, mais c'était tout ce qu'elle en savait. En arrivant dans la capitale, elle consulta l'Almanach des Adresses, mais elle y trouva une si grande quantité de Forster, dans tous les rangs et dans toutes les professions, qu'elle en fut d'abord découragée. Elle résolut pourtant d'exécuter la tâche qu'elle s'était imposée, et elle alla successivement chez tous ceux dont elle avait pris l'adresse. Il lui était facile de parvenir près de ceux qui vivaient dans une humble sphère, et quant à ceux qui étaient dans le grand monde, elle se bornait à interroger leurs domestiques. Cependant elle ne

put rien apprendre, elle était presque à la fin de sa liste et de son argent, elle commençait à songer à retourner chez le docteur Beddington, quand elle vit dans les journaux l'annonce mise par M. Scratton pour demander une femme de charge. Désirant rester à Londres, elle alla le trouver, et comme il obtint du docteur Beddington les renseignements les plus satisfaisants, il lui donna la préférence sur toutes celles qui s'étaient présentées.

Son cœur tressaillit de joie quand elle apprit que son maître s'appelait Forster; et quand elle le vit pour la première fois, elle s'imagina trouver quelque ressemblance entre ses traits et ceux de son mari. Mais toutes ses espérances s'évanouirent quand Ambre, à qui elle fit quelques questions, lui eut dit que M. Forster avait eu un frère, décédé tout récemment, et qui n'avait jamais été marié, et qu'elle n'avait jamais entendu dire qu'ils eussent eu un autre frère. Mistriss Forster, qui avait pris le nom de Smith, fut donc obligée d'avoir recours à la patience et à la résignation. Cependant elle trouva bientôt une source de plaisir dans les soins qu'elle donnait à la jeune Ambre; elle était respectée par tous les domestiques, et elle

était aussi heureuse qu'elle pouvait l'être dans sa situation.

On pourra trouver étrange que, pendant tout le temps qu'elle passa dans cette maison, elle n'eût jamais entendu parler de son mari ni de son fils; mais il faut se rappeler que Nicolas n'avait jamais été voir son frère, et que Newton était en voyage. D'ailleurs John Forster était peu communicatif, et il ne la voyait presque jamais. Le premier jour de chaque mois, après avoir dîné, il la faisait venir pour régler les comptes des dépenses de sa maison, et cette affaire terminée, il lui offrait un verre de vin, en signe de satisfaction, et la congédiait. Le jour où il avait invité à dîner son frère et son neveu, il en avait donné avis à sa femme de charge par un billet conçu dans le style laconique qui lui était ordinaire.

« Mistriss Smith, — j'ai invité deux amis à dîner avec moi aujourd'hui à six heures précises.

» John FORSTER.

» P. S. Faites préparer le lit vacant. »

Mistriss Forster donna tous les ordres nécessaires, veilla à ce que rien ne manquât, et se

retira dans la chambre où elle passait ordinairement la journée avec Ambre. Elle ne vit donc pas les conviés quand ils arrivèrent. Ambre, qui était descendue pour voir son protecteur, passa une ou deux minutes avec eux, mais elle n'entendit rien qui pût lui faire penser qu'ils étaient parents de M. Forster. Tout ce qu'elle put dire, fut que l'un était un homme d'un certain âge, et l'autre un beau jeune homme.

Ce peu de mots suffirent pour accélérer le mouvement du pouls de mistriss Forster. Il était extrêmement rare que le procureur invitât quelqu'un à dîner; jamais le lit vacant n'avait été occupé : pour qui donc avait eu lieu un événement si extraordinaire? N'était-il pas possible que ces deux étrangers fussent son mari et son fils, — le frère et le neveu de son maître? Un instant de réflexion chassa cette idée désagréable. Elle croyait son fils mort, comme le bruit en avait couru pendant qu'elle était chez le docteur Beddington. Elle soupira, et bannit de son esprit ce qui lui paraissait une illusion. L'heure à laquelle Ambre se couchait arriva enfin. Mistriss Forster resta près d'elle, suivant son usage, jusqu'à ce qu'elle fût endormie; elle se retira ensuite dans sa chambre, se cou-

cha, s'endormit, et nous avons dit comment elle fut éveillée.

— Je me trouve dans un étrange embarras, Newton, dit le procureur à son neveu quelques jours après; je ne puis me passer de votre mère, c'est une chose certaine. Mais que faire de votre père? humph! il faut qu'elle se charge de lui comme d'Ambre; qu'elle lui apprenne.... humph!

— Qu'elle lui apprenne quoi, mon oncle? demanda Newton en souriant.

— A ne toucher ni à ma montre, ni à mes lunettes. Je n'ose plus les laisser un moment sur une table.

— Je crois que nous pourrons le lui apprendre, si c'est tout ce que vous exigez.

— Je ne lui demande rien de plus. Alors il peut courir dans toute la maison comme un lapin apprivoisé. — Et quand votre navire doit-il mettre à la voile?

— Dans une quinzaine de jours. Je l'ai appris hier chez le capitaine Oughthon, mais il n'était pas chez lui; je ne l'ai pas encore vu.

— Quel est le nom du bâtiment?

— *Le Château de Windsor.*

— Tous les bâtiments de la Compagnie

semblent être des châteaux. Celui sur lequel vous avez servi ne se nommait-il pas *le Château de Bombay* ?

— Oui, mon oncle ; il s'en trouve beaucoup qui se nomment ainsi.

— Il y a sans doute des dames parmi les passagers ?

— Assez souvent.

— Et vous faites échecs aux reines avec vos châteaux (1) ? Humph !

Un calembourg pour M. John Forster était une rareté. On ne lui en avait jamais entendu faire un avant celui-ci, et Newton assure qu'il n'en fit jamais d'autre par la suite. Il méritait donc, tout mauvais qu'il est, d'être rapporté.

(1) Les Anglais appellent *castle*, château, ou *rock*, la pièce que nous nommons *tour* au jeu des échecs.

(Note du Traducteur.)

CHAPITRE XIV.

Quelques jours après cet entretien avec son oncle, Newton parcourait rapidement les rues de Londres, pour acheter divers objets dont il avait besoin de se pourvoir pour son second voyage dans les Indes, quand il fut arrêté par un homme dont les traits ne lui étaient pas étrangers, mais qui lui serra la main avec force avant qu'il eût eu le temps de le reconnaître.

— Mon cher monsieur Forster, je suis si ravi de vous voir ! j'ai appris avec tant de plaisir l'honneur que vous vous êtes fait dans votre rencontre avec l'escadre française ! Mistriss Plausible sera enchantée de rencontrer son ancien compagnon de voyage, car elle parle sou-

vent de vous. Mais il faut que je m'assure de vous, continua le docteur en tirant de sa poche un gros paquet de cartes d'invitation, sur l'une desquelles il écrivit au crayon le nom de Newton Forster. C'est une invitation à notre *conversazione* pour demain soir, et il faut que vous nous fassiez l'honneur de l'accepter. Nous aurons tous les savants du jour, et une partie de notre noblesse, sinon quelque chose de mieux. Au surplus vous verrez. Dirai-je à mistriss Plausible que vous viendrez, ou serez-vous assez cruel pour la désappoiter ?

— Je me rendrai certainement à votre invitation, docteur, si cela m'est possible ; je présume que l'heure n'est pas très précise ?

— Oh non ; entre neuf et dix heures. Mais si vous désirez voir le grand monde, onze heures est le meilleur moment.

— Eh bien, docteur, le moment qui convient au grand monde me conviendra aussi. J'espère que mistriss Plausible se porte bien ?

— Parfaitement, je vous remercie. Mais je suis très pressé, adieu !

Le docteur Plausible partit avec tant de précipitation, que Newton le suivit des yeux pour voir quel était le motif de cette course

rapide. Il le vit bientôt accoster un autre passant, et faire une répétition complète de la scène qui venait d'avoir lieu.

Il faut maintenant que nous retournions sur nos pas pour informer le lecteur de tout ce qui s'était passé depuis que miss Tawistock avait accepté l'offre de la main du docteur Plausible à bord du *Château de Bombay*. Lorsqu'ils furent débarqués à Madras, l'ancienne amie de miss Tawistock, qui demeurait dans une autre partie de l'Inde, avait prié une de ses connaissances de donner l'hospitalité à sa compagne d'enfance jusqu'à ce qu'elle eût pu prendre des mesures pour venir la joindre. Cette dame fit le meilleur accueil à miss Tawistock, et la reçut chez elle. Mais les projets de miss Tawistock avaient changé, et elle ne songeait plus à son attachement ardent pour l'amie de ses premières années. Elle lui écrivit pour lui annoncer son prochain mariage, en ajoutant qu'elle regrettait que, les affaires du docteur Plausible exigeant son retour immédiat en Angleterre, elle fût obligée de repartir sans aller la voir. Sa lettre était assez froide, et sa chère amie ne daigna pas même y répondre. Huit

jours après, miss Tawistock fut unie au docteur Plausible, et au bout de quinze jours ils étaient à bord d'un navire qui retournait en Europe. En arrivant à Londres, le docteur reconnut que sa femme ne l'avait trompé en rien ; qu'elle avait une assez belle maison dans une rue voisine du quartier à la mode, et que sa fortune lui permettait d'avoir sa voiture, et de recevoir de temps en temps du monde. Cependant le docteur n'aimait pas à rester à rien faire ; il était ambitieux, il voulait augmenter sa fortune, et il résolut de chercher à se faire une pratique comme accoucheur.

Il y a de petits secrets dans toutes les professions. Il y en a un pour se faire des pratiques comme médecin, et il consiste à faire croire qu'on en a beaucoup : c'est un fait que le docteur Plausible n'ignorait pas. Il fit mettre à sa porte une seconde sonnette avec les mots : *Sonnette pour la nuit*, gravés sur une plaque de cuivre. C'était une espèce de cloche d'alarme, dont le son se faisait entendre dans toute la rue où demeurait le docteur. Il paya le watchman pour la sonner d'abord deux ou trois fois par semaine, et ensuite une fois au moins toutes les nuits, éveillant ainsi tous ses voisins,

qui donnaient de bon cœur au diable le docteur et ses pratiques. Tantôt, sa voiture arrivait grand train à sa porte, et il y montait à la hâte en emportant sa caisse d'instruments; tantôt il la demandait à l'heure où il passait le plus de monde dans la rue, et il la laissait attendre une demi-heure, afin qu'on eût le temps de la voir. Il se faisait alors conduire dans les squares et dans les quartiers les plus à la mode de la ville, ayant soin de se placer dans sa voiture de manière à être vu, et prenant de temps en temps en main son livre de visites, comme pour le consulter. S'il voyait deux ou trois équipages arrêtés près d'une porte, il s'y arrêtait aussi, et entrait pour faire une question insignifiante au portier. Souvent il feignait de se tromper, et demandait si ce n'était pas là que demeurait lord un tel. Sa matinée se passait de cette manière. S'il dînait en ville, il avait soin qu'on vînt le chercher pour quelque cas pressé, et il en était de même quand il recevait du monde chez lui. Mistriss Plausible avait aussi son rôle à jouer, et elle disait à toutes ses connaissances qu'il était bien désagréable d'avoir un médecin pour mari, et qu'elle ne savait jamais à quelle heure on pourrait

dîner, ni si elle pourrait reposer tranquillement pendant la nuit. Ce fut ainsi que le docteur se fit des pratiques, et quoiqu'il fût inconnu dans le grand monde, il était employé par ceux qui voulaient être regardés comme en faisant partie.

Dans la même rue demeurait un autre médecin, qui était presque le pendant du docteur Plausible, si ce n'est qu'il n'avait pas aussi bien réussi. Il se nommait le docteur Faisable. Sa clientèle était peu étendue, et il avait une nombreuse famille. Il avait aussi recours à la ruse pour se mettre en vogue et se faire une réputation.

— Ma chère, dit-il un matin à sa femme, je songe à avoir une *conversazione*.

— Une *conversazione*, monsieur Faisable! — n'est-ce pas une affaire très dispendieuse?

— Oh non; et si elle me procure des pratiques, ce sera de l'argent bien placé.

— Sans doute, si nous avons de l'argent à placer.

— Il faut faire un effort, j'ai dans l'idée que cela réussira. — Tenez, ma chère, prenez cette ordonnance, et préparez cette potion anodine pour mistress Bluestone. Je voudrais avoir une

douzaine de malades comme elle. J'écris mon ordonnance, je reçois le prix de ma visite, et je me charge de porter l'ordonnance chez l'apothicaire, pour être sûr qu'elle sera ponctuellement exécutée. Vous lui enverrez la potion par notre petit jockey.

— Et quelle est la maladie de mistriss Bluestone.

— Elle n'en a aucune. — Elle mange trop, voilà tout. Abernethy la guérirait en vingt-quatre heures.

Quand la potion eut été préparée et envoyée, les deux époux causèrent de nouveau du projet de *conversazione*; ils en calculèrent les dépenses, et ayant décidé que ce plan serait exécuté, ils firent la liste des personnes à inviter, et mistriss Faisable sortit pour acheter des cartes d'invitation.

— Je reviens sans avoir fait notre emplette, dit-elle à son mari en rentrant. Il y a des cartes à trois shillings six pence le cent, mais il y en a de plus grandes qui coûtent un shilling de plus. Lesquelles croyez-vous que nous devons prendre?

— Réellement, ma chère, je ne vois pas pourquoi nous ferions une dépense inutile. Les

cartes à trois shillings six pence suffiront. Qu'importe leur grandeur?

— Et voyez, voici les rubans que j'ai achetés pour les bonnets et les ceintures de nos filles, je les ai eus à très bon marché à Waterloo-House. Ils feront de l'effet à la lumière.

— Et avez-vous songé à leurs robes?

— Elles n'en ont pas besoin. Sally et Peggy ont chacune une robe de mousseline blanche, et Betty peut mettre une des miennes.

Quelle est la différence entre une *conversazione* et un *rout*? C'est que, dans une *conversazione*, vous devez parler ou écouter, et être trop spiritualisé pour manger, et que, dans un *rout*, vous devez être serré ou suffoqué dans une foule, prendre des glaces pour vous rafraîchir, et avoir ensuite un souper splendide, si vous pouvez vous en approcher. Une *conversazione* a donc un grand avantage, en ce qui concerne la bourse, car on peut trouver de la pâture pour l'esprit à beaucoup meilleur marché que la nourriture pour le corps. Cependant il paraît que, depuis un certain temps, le thé est devenu le breuvage favori des savants, comme le nectar était autrefois celui des dieux. On sert du thé à l'Athencœum, et j'ai vu tout

réemment, dans un journal, que lord G... doit donner un thé à la Société géographique.

Mais il faut en revenir à la *conversazione* du docteur Faisable.

La compagnie arriva. On frappait coup sur coup à la porte, et la rue retentissait du bruit des fiacres qui s'y arrêtaient. Le docteur s'était procuré quelques portefeuilles de gravures, quelques idoles indiennes louées dans une boutique de Wardour-Street, et d'autres babioles qui pouvaient fournir un sujet d'entretien. La compagnie consistait en plusieurs médecins, chirurgiens et apothicaires avec leurs femmes; une douzaine de soi-disant auteurs; quatorze à quinze chimistes et naturalistes, tous savants, comme on doit le supposer; un colonel en demi-solde; une demi-douzaine de capitaines; et pour couronner l'œuvre, un marchand de la cité, récemment élevé au grade de chevalier, pour avoir présenté au roi, pendant qu'il était maire, une adresse du corps municipal de la cité de Londres. Tout se passa fort bien, et la compagnie se sépara, ayant grand faim, mais satisfaite de la soirée.

— Que signifie donc tout ce bruit? demanda vers dix heures du soir, mistriss Plausible à son

mari, qui était assis avec elle dans son salon donnant sur la rue, lisant *la Lancette*, tandis que sa femme tricotait.

— Je ne saurais vous le dire, mistriss Plausible.

— Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire. Jamais il n'est venu tant de voitures dans cette rue, et j'ai entendu frapper plus de trente fois à une porte depuis une demi-heure. Il faut que je sache ce que c'est. — Elle sonna, et le domestique arriva. — Thomas, savez-vous pourquoi tout ce bruit dans la rue?

— Non, madame.

— Allez vous en informer.

L'impatience de mistriss Plausible augmenta encore en entendant frapper de nouveau à une porte pendant le peu de temps que Thomas fut absent. — Eh bien, Thomas? lui demanda-t-elle dès qu'il fut de retour.

— C'est le monde qui arrive à la *conversion* du docteur Faisable, madame.

— La conversion du docteur Faisable! — Que veut-il dire?

— Une *conversazione*, ma chère. — Il est étrange que le docteur Faisable ait pensé à une pareille chose.

— Fort étrange! — Il n'a pas de voiture. —
Quel peut être son dessein?

— De se faire des pratiques. — Un goujon
pour prendre un maquereau.

Le mari et la femme reprirent leurs occupations en silence. Mais les yeux du docteur étaient fixés sur *la Lancette*, sans qu'il lût une ligne de ce journal, et mistriss Plausible laissait tomber des mailles à son tricot. Enfin elle reprit la parole.

— Je ne vois réellement pas pourquoi nous ne donnerions pas une *conversazione* aussi bien que le docteur Faisable.

— C'est ce que je pensais, ma chère. Nous pouvons faire les choses mieux que lui, et nos connaissances sont plus nombreuses.

— Et plus respectables. Cela nous fera connaître davantage dans le beau monde.

— Et ajoutera à mes pratiques.

Le résultat de cette conversation fut qu'on aurait une *conversazione*, et le docteur Plausible ayant tiré d'une connaissance commune aux deux esculapes rivaux le détail de la manière dont les choses s'étaient passées chez le docteur Faisable, résolut de l'éclipser, et se mit à l'œuvre.

Montant dans sa voiture, il passa deux ou trois matinées à aller chez tous ceux de ses amis qui avaient quelques objets curieux, et les leur emprunta en leur disant qu'il désirait les montrer à quelques personnes de grand talent à sa prochaine *conversazione*, et chemin faisant il distribuait ses cartes d'invitation.

Le jour où la *conversazione* devait avoir lieu arriva, et ceux qui avaient assisté à l'une et à l'autre, déclarèrent qu'elle était infiniment supérieure à celle du docteur Faisable, et que la compagnie y était plus choisie. Un ami obligeant du docteur Faisable et de sa femme s'empressa de leur rapporter ce qu'on en disait. Ils l'écoutèrent avec un air d'indifférence en se mordant les lèvres pour cacher leur dépit.

— Eh bien, monsieur Faisable, s'écria la dame dès qu'il fut parti, que pensez-vous de cela ? C'est un affront que le docteur Plausible a voulu nous faire. On m'a dit ce matin que plusieurs de nos connaissances ont exprimé le désir de lui être présentées.

— Il ne faut pas lui céder, ma chère. Le docteur Plausible peut faire claquer son fouet une fois ; mais je soupçonne que ses chevaux mangent l'argent qui devrait payer les mémoires

de son boucher et de son boulanger. Si cela est, nous qui ne nous donnons pas les airs d'avoir une voiture, nous pouvons faire mieux que lui. Malheureusement, ce sera un surcroît de dépense.

— Cela est fort contrariant. — Tenez, voici une de ses cartes d'invitation; elle a un demi-pouce de plus que les nôtres. Je l'ai demandée à mistriss Tomkins pour les comparer.

— Eh bien, ma chère, il faut en commander qui aient un pouce de plus que les siennes. Il ne l'emportera pas sur nous sans qu'il lui en coûte; j'y suis déterminé.

— Vous venez d'entendre ce qu'a dit M. Smithson. Indépendamment du thé, ils ont servi du négus et de l'eau de cerises.

— Nous en ferons autant. — J'ai grande envie d'y ajouter des glaces.

— Oh! monsieur Faisable, songez à la dépense.

— Vous avez raison; mais nous pouvons du moins servir le négus et l'eau de cerises à la glace. La glace ne coûte que deux pence la livre, à ce que je crois.

— Fort bien. Ce sera renchérir sur eux.

La seconde *conversazione* du docteur Faisable

fut d'un genre supérieur à la première, et la compagnie était plus nombreuse et plus distinguée. Il s'y trouvait un baronnet campagnard; deux dames de qualité, mais qui, pour certaines raisons, n'étaient invitées nulle part; un aventurier français qui prenait le titre de comte; un baron prussien avec des moustaches; deux étudiants allemands portant leur costume et leurs longs cheveux, et une actrice ayant quelque réputation. Il s'était procuré le crâne d'un guerrier de la Nouvelle-Zélande, de la neige rouge, ou plutôt de l'eau rouge, car elle était fondue, rapportés des terres arctiques par le capitaine Ross; un morceau de granit des montagnes Kroker, un petit chat, dans l'esprit de vin, ayant deux têtes et douze pattes, et une demi-douzaine d'avortons monstrueux des tribus à plumes ou à poils. Tout alla fort bien. Le docteur Faisable sacrifia le prix des deux dernières visites qu'il avait faites pour qu'on rendît compte de sa *conversazione* dans le *Morning-Post*, et son triomphe fut complet.

Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée. Le docteur Plausible en eut une seconde à son tour quinze jours après, et ses cartes d'invitation, encore plus grandes que les dernières du

docteur Faisable, étaient entourées d'une bordure en bosse représentant des lis et des roses. Du thé, du café, des liqueurs, des glaces, des gâteaux et pâtisseries de toute espèce furent servis sur de beaux plateaux, et deux domestiques de louage furent pris pour les présenter. Mistriss Faisable fut sur le point de se trouver mal, quand elle vit entrer chez le docteur Plausible les pâtissiers portant leurs paniers sur leurs têtes. Les invitations du docteur Plausible avaient déjà été acceptées par cinq bas bleus célèbres; quatre dames de qualité, ayant une meilleure réputation que celles qui avaient paru chez le docteur Faisable; sept à huit baronnets; l'évêque de Fernando-Po; trois ou quatre officiers-généraux, et une douzaine d'étrangers qui, non seulement avaient des titres, mais qui portaient à leur boutonnière les rubans de différents ordres, quand il rencontra Newton, qu'il ajouta à sa liste. Environ deux heures après, le docteur Plausible rentra chez lui le visage resplendissant de joie.

— Devinez, ma chère, dit-il à sa femme, qui vient de me promettre de venir ici demain soir?

— Comment pourrais-je le savoir?

— Le prince Fitzibelly!

— Est-il possible?

— Oui. Il me l'a positivement promis.

— Que dira mistriss Faisable? — Mais, — est-ce un véritable prince?

— Si c'est un véritable prince! oui, sans doute, et bien connu en Tartarie.

— Eh bien, monsieur Plausible, j'ai aussi de bonnes nouvelles à vous annoncer. — Voici la réponse de M. H... à votre lettre, et il consent à vous prêter cette figure en cire venant d'Allemagne, — vous savez, — une femme dans le premier travail de par... partu... je ne me rappelle pas ce mot.

— Excellent! excellent! s'écria le docteur en se frottant les mains. A présent, il ne nous manque plus rien.

Une *conversazione* était pour Newton une *terra incognita* qu'il était curieux de voir, et il ne manqua pas de se rendre chez le docteur un peu avant onze heures. Il fut reçu à la porte du salon par mistriss Plausible en robe de satin bleu de ciel, brodée en argent. Les appartements n'étant pas très grands, on y était extrêmement serré, et personne ne pouvait faire un pas sans marcher sur les pieds de quel-

qu'un, ou sans qu'on marchât sur les siens.

Vers onze heures et demie, on entendit frapper à la porte à grands coups redoublés; les domestiques de louage ouvrirent les deux battants de la porte du salon, et l'on annonça à voix haute le prince Fitzzibelly. Le docteur aurait voulu le recevoir avec une fanfare de trompettes, comme le héros d'un mélodrame quand il arrive sur le théâtre; mais l'usage ne le permettant pas, il voulut se hâter de se rendre près de lui, et dans son empressement à fendre la foule, il marcha sur un cor aux pieds de la vieille lady G..., cassa le nez d'un géologue français, et renversa miss Periwinkle. Le prince fit un salut en entrant, jeta un coup d'œil sur la cohue, leva les yeux sur le lustre, et au bout de cinq minutes, demanda sa voiture et partit.

Newton, après avoir examiné toutes les curiosités qui couvraient toutes les tables dans les deux premières chambres, remarqua dans la troisième un groupe nombreux et serré, qui semblait examiner quelque objet placé au centre. Ce ne fut pas sans peine qu'il put en approcher, et quand enfin il s'y fut frayé un chemin, il vit, à sa grande surprise, sous une

grande caisse en verre, la figure d'une femme, modelée en cire, dont toutes les proportions étaient exactes et parfaites, dans un état de nudité complète. Elle était de grandeur naturelle, revêtue de toutes les couleurs de la vie, et construite de manière à ce qu'on pût lever toutes les parties du corps, de manière à faire voir successivement la disposition des muscles, des nerfs, des veines, etc., en un mot, à exposer à la vue, autant que l'œil de l'homme peut les pénétrer, tous les secrets de la nature. Newton avait déjà vu dans les autres chambres quelques objets qui lui avaient paru plus convenables pour un musée que pour un salon, mais ceci était une nouveauté à laquelle il ne s'attendait pas, et quand il vit de prétendues savantes, qui pensaient que ne rougir de rien était aujourd'hui une preuve de science, comme c'en était une d'innocence dans nos premiers parents, considérer cette figure sans songer à en détourner leurs yeux, il sortit de l'appartement, retourna chez lui, et se dit qu'il en avait assez des *conversazione*.

Je n'aime pas beaucoup les bas bleus. En général, les femmes n'ont du goût pour les sciences que lorsqu'elles s'aperçoivent que les

hommes n'en ont pas pour elles, et j'ai presque toujours remarqué qu'une femme savante est laide, ou a quelque chose de désagréable dans le caractère. Il y a sans doute des exceptions, — des exceptions brillantes, et dont une nation peut être fière. Je pourrais citer des femmes qui savent remplir tous leurs devoirs envers leurs maris, leurs enfants, leur prochain et leur Dieu, et dont l'esprit est orné de plus de connaissances que n'en possède un homme sur dix mille; et si on les appelle des bas bleus, il faut du moins dire que le bleu en est céleste.

Du reste, que Newton fût satisfait ou non de cette *conversazione*, elle donna le grand coup de grâce au docteur Faisable, qui renonça à toute compétition. Le docteur Plausible eut les honneurs du triomphe, et ce qui était encore plus important, il eut toutes les pratiques.

CHAPITRE XV.

Le capitaine Oughton, qui commandait *le Château de Windsor*, était un original. Il était petit et trapu, avait la tête large, et le visage couturé de petite vérole. Son nez n'était qu'un tubercule qui s'élevait entre de petits yeux et une grande bouche qui déployait deux superbes rateliers de dents blanches. Au total, il était impossible de regarder sa figure sans être frappé de sa ressemblance avec un boule-dogue. Son caractère et ses goûts y répondaient. Il était amateur prononcé du pugilat, et il ne s'était pas livré un combat de boxeurs depuis trente ans, dont il ne fût en état de donner la date et tous les détails. Il entrelardait souvent sa conversation de termes d'argot de la noble science

à laquelle il était passionnément dévoué. A tous autre égards, c'était un officier plein de bravoure et de mérite; mais il attachait plus de prix à la pratique qu'à la théorie de sa profession, et il était plus content lorsqu'il faisait arranger une pomme d'étai, ou placer des cordes à une poulie, que lorsqu'il donnait son compte du soleil, comme il le disait en prenant la hauteur, ou qu'il se cognait la caboche contre celle de la vieille femme, quand il faisait une observation lunaire. Newton lui avait été fortement recommandé, et le capitaine Oughton lui tendit la main comme à une ancienne connaissance quand il le vit pour la première fois à bord de son navire. Après avoir fait quelques tours sur le gaillard d'arrière, le capitaine Oughton demanda à Newton s'il savait faire jouer ses manivelles (1), et Newton, qui ne connaissait pas cette expression, lui ayant répondu négativement, il lui offrit de lui donner quelques leçons pendant le voyage.

— Vous savez comment le dernier combat s'est terminé, je suppose? dit le capitaine.

— Quel combat? demanda Newton.

(1) Jouer des poings. — Argot de boxeur.

— Celui de Spring contre Botter. Spring l'a battu, et j'y ai gagné trois cents livres.

— En ce cas, monsieur, je suis charmé que Spring ait été vainqueur.

— Je parierais toujours trois contre un pour lui, j'ai dans ma cabine le journal qui contient tous les détails du combat. — Ils se sont repris quarante-sept fois, — mais je ne puis vous le lire en ce moment, il faut songer à ces soldats qui arrivent avec leur bagage; — regardez-les, continua le capitaine, en montrant à Newton un détachement de soldats qu'il avait ordre de prendre à bord, et qui étaient sur le passe-avant et les boute-hors, il n'y en a pas un qui n'ait son pot d'étain à la main, et sa redingote sur le dos. Et voyez le petit tambour, il a mis son habit à l'envers, de peur de le salir.

— Combien d'officiers attendez-vous, capitaine?

— Je n'en sais rien. On fait tant de changements à chaque instant; cinq à six, je suppose; je leur ai envoyé une embarcation ce matin à neuf heures, et elle est déjà revenue sept fois, chargée de leur bagage. Il y a un lieutenant, — j'ai oublié son nom, dont les caisses suffiraient pour remplir le premier pont. Tenez,

en voilà encore une demi-douzaine entre le mât d'artimon et le grand mât.

— Le lieutenant Fondivert, dit Newton, lisant le nom écrit sur les caisses.

— Je voudrais qu'elles fussent au fond de la mer, dit le capitaine, ou que leur maître eût passé l'hiver en Angleterre. Je ne sais où diable nous pourrons arrimer tout cela. — Oh! les voici qui arrivent. — Contre-mâitre, attention à la hanche!

Les officiers s'approchèrent du gaillard d'arrière, après avoir examiné leurs gants, pour voir si, en prenant les cordes pour s'aider à monter à bord, ils ne les avaient pas souillés de poix ou de goudron. Le capitaine s'avança pour les recevoir.

— Vous êtes les bien venus sur mon bord, messieurs, leur dit-il, mais je n'ai pas l'honneur de savoir vos noms; faites-moi le plaisir de me les apprendre.

— Le major Clavering, monsieur, répondit celui qui marchait à la tête des autres, grand et bel homme, qui le salua avec grâce. Et il lui montra successivement de la main les autres officiers à mesure qu'il les nommait. — Ces messieurs sont — le lieutenant Fondivert.

— Le lieutenant salua.

— J'ai eu le plaisir de lire plusieurs fois ce matin le nom de monsieur, dit le capitaine, en lui rendant son salut.

— Vous voulez sans doute parler de mon bagage, capitaine ?

— Ma foi ! s'il faut que je le dise, vous en avez assez pour un général.

— En ce cas, je voudrais que mon rang répondît à mon bagage, capitaine ; mais c'est une plainte générale, toutes les fois que j'ai le malheur d'avoir à m'embarquer. Au surplus, j'espère que ce sera la seule que vous aurez à faire de moi pendant tout le voyage.

— Le capitaine Marjoribanks, continua le major, je lui dois des excuses de ne pas l'avoir nommé le premier.

— Pas du tout, major, dit cet officier en riant ; vous venez d'entendre le grade auquel son bagage donne droit à Fondivert.

— Monsieur Ansell, — monsieur Peters, — monsieur Irving, dit le major.

On se salua réciproquement, et M. Williams, premier aide du maître, fut chargé de montrer aux officiers leurs cabines, d'y mettre la partie

de leur bagage qui pourrait y tenir, et de placer le surplus dans la cale d'arrière.

— Voilà un gaillard qui ferait un excellent boxeur, dit le capitaine à Newton, en jetant un coup d'œil sur M. Ansell, tandis qu'il suivait M. Williams avec ses compagnons.

Le Château de Windsor mit à la voile, et au bout de quelques jours il sortit du canal Britannique. Newton, dont toutes les pensées se dirigeaient vers Isabelle Revel, n'eut pas, en quittant son pays, le regret qu'éprouvent ceux qui laissent derrière eux tout ce qu'ils ont de plus cher au monde. Il savait que ce n'était qu'en suivant sa profession qu'il pouvait avoir une chance d'obtenir sa main, et cette idée, jointe à l'espoir de la revoir dans peu de mois, ouvrit son cœur à la joie, tandis que le navire traversait la baie de Biscaye avec un vent du Nord-Est. La table du capitaine était libéralement servie, et tous les officiers étaient des hommes aimables et instruits. Le capitaine mit bientôt sur le tapis ses gants à boxer, et il ne tarda pas à reconnaître que l'officier qu'il avait jugé devoir faire *un excellent boxeur* était en état de lui rendre la monnaie de sa pièce. Les matinées se passaient à tirer au fleuret, à boxer

avec les gants, à lire, à se promener sur les ponts, ou à s'étendre sur les cages à poulets placées sur la poupe. L'annonce du dîner était un signal de joie, et l'on restait longtemps à table, car le capitaine avait d'excellent vin de Bordeaux, et il ne l'épargnait pas. On finissait la soirée à l'aide de contes, de cigares et de grog à l'eau-de-vie. Ainsi se passèrent les trois premières semaines du voyage, et une intimité parfaite régnait à bord.

Mais un long voyage est une chose fort ennuyeuse en elle-même, et elle le devient encore davantage pour ceux qui n'ont aucun devoir à remplir, et qui n'ont que peu de ressources. Dès que les jeunes officiers crurent pouvoir prendre quelque liberté, ils examinèrent les cages à poulets, et prirent les coqs qui paraissaient avoir l'humeur belliqueuse. Chacun choisit ceux qui lui convinrent pour être ses champions, et eut soin qu'ils fussent bien nourris. Ils gagnèrent le maître armurier du vaisseau pour qu'il leur fabriquât deux paires d'éperons, et quand tout fut prêt, ils saisissaient le moment où le capitaine était occupé à faire l'estime de la route du navire, et où le poulailler était à dîner, c'est-à-dire de midi à une

heure, pour attacher les éperons aux pattes de leurs coqs et les faire combattre. Les coqs qui succombaient dans ces combats étaient remis dans leurs cages, et le poulailler, qui les y trouvait morts, et qui avait souvent un verre de grog dans la tête, supposait qu'ils s'y étaient battus et avaient été tués.

Un matin, le capitaine Oughton dit à son cuisinier : — Pourquoi ! diable, nous donnez-vous, depuis quelques jours, tant de poulets à dîner ? Nous n'en aurons jamais assez pour tout le voyage. Hier nous avons deux poulets rôtis, deux poulets bouillis, des poulets au curry, et un pâté de poulets ! A quoi diable pensez-vous donc ?

— J'en ai parlé au poulailler, monsieur ; mais il m'apporte tous les jours de jeunes poulets qu'il dit avoir été tués en se battant dans leurs cages.

— En se battant ! je n'ai jamais entendu dire que des coqs en cage se battissent.

— Je puis vous assurer, dit M. Peters, qu'en me promenant sur la poupe, j'ai vu plus d'une fois les vôtres se battre.

— Et moi aussi, ajouta M. Ansell, et je puis vous dire qu'ils se battaient fort bien.

— Cela est fort étrange. Jamais je n'ai perdu un seul poulet de cette manière dans tous mes voyages. — Envoyez-moi le poulailler.

— Oui, monsieur, répondit le cuisinier en sortant de la cabine.

A l'exception du major, qui n'était pas au fait du passe-temps de ses camarades, tous les officiers jugèrent à propos de disparaître, afin de ne pas être présents au dénouement. Le poulailler arriva. Il avait découvert la veille le pot aux roses; il accusa les officiers, et à l'appui de son accusation, il montra deux éperons qu'il avait trouvés attachés aux pattes d'un jeune coq qui avait perdu la vie en combattant vaillamment, et qu'un des officiers avait jeté à la hâte derrière une cage à poulets, parce que le capitaine était remonté sur le pont inopinément.

— Je suis très-fâché que mes officiers aient pris une telle liberté, dit le major d'un ton grave.

— N'y pensez pas, major; permettez-moi seulement de m'acquitter envers eux. — Ils auraient dû tout au moins m'inviter à voir le combat. — Ne m'avez-vous dit que vous avez

dessein de faire faire l'exercice à vos hommes ce matin ?

— Si cela ne vous gêne en rien.

— Pas le moins du monde. Le gaillard d'arrière est à votre service. — Je présnme que vous n'y présidez pas vous-même ?

— Pardonnez-moi ; c'est assez mon usage.

— Eh bien, faites-moi le plaisir de n'en rien faire aujourd'hui ; mais ayez soin d'y envoyer tous vos officiers. Je leur réserve un tour qui vaudra bien celui qu'ils m'ont joué.

Le major y consentit, et donna ses ordres en conséquence. Les soldats furent divisés en trois pelotons sous les ordres, l'un du capitaine Marjoribanks, l'autre du lieutenant et de M. Irving, et le troisième de MM. Ansell et Peters.

Pendant que les officiers étaient occupés à commander les manœuvres des soldats, le capitaine donna ordre qu'on ouvrît tous les hamacs, et qu'on battît et secouât les couvertures sur le gaillard d'avant. Des couvertures qui ont été un mois sans prendre l'air sont sujettes à être pleines de poussière, de petits poils de laine que le frottement en détache, et quelquefois même de certains animalcules encore plus désagréables, et l'odeur qui s'en exhale, n'a le par-

fum ni de la rose ni du jasmin. Les marins qui se doutaient que le capitaine n'avait pas donné tout-à-coup un pareil ordre sans de bonnes raisons, battaient et secouaient leurs couvertures à tour de bras, et il en partait un tourbillon de poussière que le vent poussait vers les officiers et les soldats.

— Que diable signifie cela ? s'écria le lieutenant Fondivert en tournant la tête vers la poupe.

— Rien n'est plus désagréable, dit M. Peters en toussant.

— J'étoufferai, pour peu que cela dure, dit M. Ansell.

— Je ne conçois pas pourquoi le capitaine a donné un pareil ordre, dit M. Williams. Nous ne secouons jamais les couvertures que quand nous marchons le vent arrière.

Cette remarque consolante ne fit qu'ajouter à l'impatience des officiers. Il n'y en avait pas un qui n'eût préféré d'avoir à soutenir le feu d'un régiment français. Cependant ils n'osèrent interrompre la revue sans l'ordre du major Clavering; et le capitaine Marjoribanks, disant qu'il ne pouvait y tenir plus long-temps, descendit dans la cabine, expliqua au major la si-

tuation des choses, et obtint de lui la permission généralement désirée. Les officiers en profitèrent pour descendre à l'instant même dans la cabine.

— Eh bien, messieurs, qu'y a-t-il donc? demanda le capitaine Oughton.

— Ce qu'il y a? s'écria M. Irving; y songer me fait venir la chair de poule. Réellement, capitaine Oughton, cela l'emporte sur....

— Sur les combats de coqs? s'écria le capitaine en éclatant de rire; eh bien! à présent nous sommes quittes.

Les officiers ne pouvaient trouver mauvais que le capitaine eût usé de représailles; ils allèrent changer de linge et faire une ablution, et l'harmonie générale ne fut pas interrompue un seul instant. N'ayant plus de combats de coqs pour s'amuser, ils passèrent le reste de la matinée à s'ennuyer sur le pont.

— Je voudrais, dit Irving qui était étendu sur une des cages à poulets, son bonnet d'uniforme tiré sur ses yeux, je voudrais que ce maudit voyage fût fini. C'est tous les jours la même chose. — Point de variété, nul amusement. — Du curry pour déjeuner, — le soir, du grog à l'eau-de-vie. — Réellement, je com-

mence à détester la vue d'un cigarre ou d'un jeu de cartes.

— Rien n'est plus vrai, Irving, dit Ansell, couché sur la cage voisine, et semblant l'indolence personnifiée. Je commence à croire que notre situation est pire que si nous étions en garnison dans quelque petite ville de province où il n'y aurait personne à voir. Du moins nous pourrions varier nos promenades.

— Cela vaudrait beaucoup mieux. On peut du moins trouver à échanger un mot avec quelque paysanne qui vient au marché.

— Que ne prenez-vous un livre, Irving? demanda le major fermant celui qu'il tenait en main, et prenant part à la conversation.

— Un livre, major? Oh! j'ai lu à me faire mal aux yeux.

— Qu'avez-vous lu depuis que vous êtes à bord?

— Ce que j'ai lu? — Aidez-moi, Ansell; qu'ai-je lu!

— Rien. Vous le savez comme moi.

— Cela peut être. Nous n'avons pas de journaux ici. Le fait est, major, que je n'aime pas infiniment la lecture; je n'y suis pas habitué. Quand nous sommes à terre, j'ai trop de beso-

gne. — Mais j'ai dessein de lire quelque jour.

— Et quand ce jour arrivera-t-il ?

— Quand je serai blessé ou prisonnier, et que je ne pourrai faire autre chose. Mais voici le capitaine. — Capitaine Oughton, lisez-vous beaucoup ?

— Oui, sans doute, monsieur Irving.

— Puis-je prendre la liberté de vous demander ce que vous lisez ?

— Ce que je lis ? — Je lis d'abord la relation de chaque combat de boxeurs.

— Je crois, dit Ansell, que celui qui lit les journaux et les romans du jour lit beaucoup.

— J'en conviens, répondit le major ; mais c'est une lecture sans utilité.

— C'est ce dont je ne tombe pas d'accord. Je pense que la connaissance de ce qui se passe chaque jour et des principaux événements qui ont eu lieu depuis une vingtaine d'années, vaut mieux que toutes les histoires de l'antiquité. Qui parle aujourd'hui de César ou de Xénophon ? Un coupe-jarret moderne qui s'échappe de prison fournit plus de matière pour la conversation que la fameuse retraite des Dix Mille.

— Sans aucun doute, dit le capitaine Oughton, et un combat bien disputé entre Hum-

phreys et Mendoza inspire plus d'intérêt que les célèbres batailles de... de...

— De Marathon et des Thermopyles, dit Ansell.

— Je conviens, reprit le major, qu'il y a de l'affectation à vouloir montrer qu'on a beaucoup lu ; mais cela ne prouve pas que la lecture n'ait pas de grands avantages. L'esprit qui a reçu une nourriture solide s'agrandit et prend une nouvelle force.

— La nourriture solide dont vous parlez, major, est une noix dure à ouvrir. Je n'ai jamais pu en venir à bout quand j'étais au collège ; et je n'ai pas envie de me casser les dents à présent pour l'essayer.

— Vous êtes un homme très sensé, capitaine Oughton, dit M. Ansell en souriant, et j'espère que nous vous verrons souvent à notre table, quand nous serons à terre.

— C'est ce que vous dites à présent, et beaucoup d'autres m'en ont dit autant avant vous : mais vous autres militaires, vous avez la mémoire diablement courte une fois que vous êtes débarqués.

— J'espère, capitaine Oughton, dit le major

Clavering, que vous n'aurez pas à porter une accusation générale à cet égard.

— N'y pensez pas, major ; je ne prends jamais un oubli pour un affront. Une pareille offre est inspirée par l'affection et la sincérité au moment où elle se fait ; mais quand on est arrivé à terre et qu'on ne songe plus qu'à s'amuser, il n'est pas étonnant qu'on l'oublie. Il fut un temps où cela me contrariait, j'en conviens ; car quand je dis que je serai charmé de voir quelqu'un, je le pense ; et si je ne le pensais pas, je ne le dirais point : mais j'ai assez vécu pour savoir qu'une invitation en termes généraux n'est faite qu'à condition qu'elle ne sera pas acceptée.

— En ce cas je ne dirai plus rien à ce sujet quant à présent, capitaine, dit le major. Mais il me semble qu'il est tard !

— Six heures, dit le capitaine ; le dîner sera servi dans quelques minutes.

— En ce cas, messieurs, il est temps d'aller nous préparer. — Quoi, monsieur Irving, vous ne vous êtes pas rasé ce matin ?

— Non, major ; je compte le faire après le dîner.

— Je croyais que vous comptiez le faire auparavant.

Cette insinuation ne fut pas perdue pour le jeune enseigne, qui savait que le major, quoique toujours poli, même dans ses réprimandes, ne tolérait aucun acte de négligence; et quand M. Irving arriva pour dîner, son menton était aussi lisse que celui d'une jeune fille.

CHAPITRE XVI.

Le voyage se termina enfin sans aucune aventure et sans le moindre intérêt, le *Château de Windsor* n'ayant rencontré sur sa route que deux ou trois navires. Les officiers se félicitèrent quand ils entendirent donner l'ordre de jeter l'ancre dans la rade de Madras, et ils se trouvèrent encore plus heureux quand ils eurent mis le pied sur le rivage. De leur côté, le capitaine Oughton et ses officiers virent avec grand plaisir le débarquement des troupes qui avaient si longtemps encombré leur pont et gêné les manœuvres. De part et d'autre, cette séparation ne causa qu'un doux chagrin, et c'est ce qui arrivera toujours quand on manque de place et qu'on craint de manquer d'eau.

On ne saurait peindre l'impatience qu'éprouva Newton pendant qu'il fut obligé de s'occuper de son service en faisant ferler les voiles et carrer les vergues. Le temps lui parut d'une longueur insupportable jusqu'au moment où il put passer sur l'arrière pour tâcher d'obtenir des nouvelles d'Isabelle Revel, des Dubashes qui arrivaient en foule pour offrir leurs services. Le temps et l'absence n'avaient fait qu'augmenter sa passion, et il était bien rare qu'Isabelle ne fût pas présente à ses pensées. Il avait quelque espoir qu'elle partageait ses sentiments, mais cet espoir était presque étouffé par la crainte. Comment savoir quel effet pouvaient avoir produit sur elle l'absence et les importunités ! Si son oncle n'avait pas continué à la traiter avec affection et bonté, son esprit d'indépendance ne pouvait-il pas l'avoir déterminée à quelque mariage qui lui aurait offert une perspective de paix et de tranquillité ?

Enfin les vergues furent carrées à la satisfaction du contre-mâitre ; les câbles furent roués, et les matelots furent appelés pour dîner. Newton s'avança vers l'arrière, et la première personne qu'il rencontra fut le dubask qui avait

été employé à bord du *Château de Bombay*. Les joues de Newton s'animèrent, son cœur palpita, ses lèvres tremblèrent, pendant qu'il lui demandait des nouvelles du colonel et de sa famille.

— Le colonel se porte bien, monsieur. — Deux de ses nièces ont épousé des officiers.

— Lesquelles ? demanda Newton avec empressement.

— Je ne sais pas leurs noms, monsieur ; mais celle qui n'est pas mariée est la plus jeune et la plus belle.

Newton tressaillit de joie, car il était certain que ce n'était qu'Isabelle qu'on pouvait désigner ainsi ; et quelques instants après, un Anglais qui vint à bord lui confirma cette nouvelle. Leur séjour à Madras devait être fort court, et il résolut de demander sur-le-champ la permission d'aller à terre. Ayant prié le capitaine Oughton de l'excuser s'il lui faisait si promptement une pareille demande, il en donna pour raison le vif désir qu'il avait de voir des amis dont il venait d'apprendre des nouvelles. Le capitaine, qui était pleinement satisfait de la conduite de Newton, y consentit sans hésiter, et lui permit même de rester avec

ses amis s'il le désirait. — Nous pourrons nous passer de vous, ajouta-t-il; mais n'oubliez pas que nous mettons à la voile jeudi soir. Newton le remercia, et quitta le *Château de Windsor* avec le major Clavering, en l'honneur de qui il faut dire que, pendant le peu de temps que ce navire fut à l'ancre, il ne manqua pas d'envoyer chaque matin un billet au capitaine Oughton pour le prier de venir prendre place à la table des officiers, ce qui dut convaincre celui-ci que, du moins pour cette fois, l'invitation faite en termes généraux avait été sincère.

Dès que Newton fut à terre, il loua une des voitures du pays et se fit conduire au bungalow du vieux colonel. Il tremblait en disant son nom au sommelier, qui, comme tous les naturels du pays, trouvant de la difficulté à prononcer les noms anglais, l'annonça sous le nom de Burrah Saïb. Le colonel ne put donc savoir qui on lui annonçait; mais les mots *Burrah Saïb* s'appliquant à tout homme de bonne condition, il donna ordre qu'on le fît entrer dans le salon, où il était avec sa nièce qui lui faisait une lecture. Quelle fut la surprise d'Isabelle, qui ne se doutait pas de l'arrivée de

Newton, quand elle le vit paraître ! Le cri de joie qu'elle poussa en courant à lui et en lui tendant la main rendit Newton trop heureux. Son esprit, pendant quelques secondes, ne put s'occuper que d'elle ; mais un coup d'œil qu'Isabelle jeta sur son oncle lui rendit sa présence d'esprit. Il s'avança vers le colonel, qui lui fit le meilleur accueil, et qui lui dit : — J'espère que vous allez établir ici votre quartier-général, monsieur Forster ?

— J'aurai beaucoup de plaisir à profiter de votre offre agréable un jour ou deux, colonel, J'espère que vous vous êtes toujours bien porté depuis que je vous ai quitté !

— Pas très bien depuis quelque temps. Je pense à changer de climat, j'ai dessein d'aller en Angleterre en octobre. — Vous savez sans doute que les deux jeunes femmes sont mariées ?

— Quelqu'un qui est venu à bord me l'a appris.

— Oui. — Isabelle, veillez à ce qu'on prépare une chambre pour M. Forster, ma chère. — Isabelle sortit. — Oui, mariées toutes deux. — Elles ne songeaient pas à autre chose, — elles avaient spéculé sur cela. — En moins d'un mois

elles savaient exactement le rang exact de chaque employé civil et militaire de cette résidence, connaissaient leur perspective d'avancement, et le montant de leurs appointements, car elles avaient déjà appris à convertir les roupies en livres sterling. Elles interrompaient une conversation avec un enseigne quand un lieutenant survenait; plantaient là le lieutenant pour un capitaine; tournaient le dos au capitaine pour sourire à un major, et faisaient positivement des avances à quiconque était garçon et avait un rang plus élevé. Enfin elles ont fait leur choix, et sans perdre beaucoup de temps; je ne les ai eues sur les bras que quatre mois. Elles sont toutes deux maintenant dans l'intérieur du pays.

— J'espère qu'elles ont trouvé de bons partis, monsieur ?

— Cela dépend des circonstances. Elles ont épousé des jeunes gens qui ne sont pas encore acclimatés, et elles peuvent être veuves dans six mois. Si leurs maris peuvent résister au climat, ils auront sans doute, comme les autres, leur part des bonnes choses qu'on trouve à ramasser dans ce pays; mais je réponds qu'ils ne pourront jamais le quitter.

— Qu'ils ne pourront jamais le quitter ! Puis-je vous demander pourquoi ?

— Parce qu'ils ont épousé des folles, des extravagantes, qui leur feront contracter des dettes ; et quand une fois on a fait des dettes dans ce pays, il n'est pas facile d'en sortir ; ils ne peuvent trouver à emprunter qu'en faisant assurer leur vie, et comme les assureurs doivent gagner à leur mort, ils ne souffriront pas qu'ils évitent les chances du choléra-morbus en quittant le pays. -- Ne trouvez - vous pas que ma petite-nièce a remarquablement bonne mine ?

— Le climat n'a produit sur elle aucun effet.

— Pardonnez-moi ; il l'a embellie. Elle n'est plus aussi maigre qu'elle l'était à son arrivée. — Ah ! monsieur Forster, combien d'obligations je vous ai de m'avoir décidé à aller chercher cette chère enfant ! C'est un trésor pour moi. — Elle a eu je ne sais combien d'offres de mariage, — et quelques-unes très avantageuses ; mais elle les a toujours refusées. Deux ou trois fois, quand l'occasion était particulièrement favorable, j'ai appuyé la demande qu'on lui faisait de sa main ; je croyais qu'il était de mon devoir d'agir ainsi. — Mais non ;

sa réponse a toujours été la même — elle ne voulait pas me quitter. — Pendant ma maladie, elle m'a soigné et veillé comme si elle eût été ma fille. — Que Dieu la protège et la rende heureuse !

Ce fut avec délices que Newton entendit l'éloge d'Isabelle, et apprit la résolution qu'elle avait prise de ne pas se marier. Il aimait à penser que cette résolution n'était pas uniquement causée par le désir qu'elle avait de ne pas quitter son oncle ; mais quoi qu'il en fût, elle ajoutait à ses espérances. Isabelle, qui avait voulu laisser au colonel le temps de s'entretenir avec Newton, reparut enfin, et la conversation devint générale. Newton leur raconta les détails de son voyage, et les amusa en leur citant quelques anecdotes.

Au bout d'un certain temps, le colonel se leva pour aller s'habiller pour le dîner, et ce fut alors que Newton remarqua le grand changement qui s'était opéré en lui. Sa taille était courbée, ses jambes n'étaient plus fermes, et il chancelait en marchant. Newton le suivit des yeux, et les siens rencontrèrent ensuite ceux d'Isabelle.

— Vous le trouvez bien changé ? lui dit-elle.

— J'en conviens, miss Revel; le climat paraît avoir épuisé ses forces. J'espère qu'il ira en Angleterre, comme il se le propose.

— Il a été fort mal. Il parle sans cesse d'aller en Angleterre, mais quand arrive le moment d'exécuter son projet, il le remet toujours. Je voudrais que vous pussiez l'y déterminer.

— Je ferai tout ce qui me sera possible; mais si vos moyens de persuasion ont échoué, comment puis-je me flatter de réussir?

— Je pense tout autrement, monsieur Forster. Vous avez de l'influence sur mon oncle, et je n'ai pas oublié comment vous l'avez employée en ma faveur. — Nous avons.... je veux dire, mon oncle a souvent parlé de vous, depuis que vous nous avez quittés.

— Son souvenir me flatte infiniment. — Mais vous êtes en deuil, miss Revel; si ce n'est pas trop de liberté pour un homme qui prend intérêt à tout ce qui vous concerne, puis-je vous demander de qui?

— C'est de mon père, répondit Isabelle avec émotion.

— J'ignorais sa mort, et je dois vous faire mes excuses d'avoir été assez indiscret pour re-

nouveler votre chagrin. Quelle était sa maladie?

— Il n'a pas été malade, répondit Isabelle en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues; il a été tué en duel. — Je suis résignée aux volontés de la Providence, monsieur Forster; mais qu'il ait été appelé devant le tribunal suprême, sans être préparé à la mort, au moment où, cédant aux passions les plus odieuses de la nature humaine, il cherchait à ôter la vie à un de ses semblables, voilà ce qui rend sa mort une source de regrets pleins d'amertume et qui ne se termineront qu'avec mon existence.

— Vous avez encore votre mère? demanda Newton, pour changer la conversation. — Mais le changement ne fut pas très heureux.

— Oui, répondit Isabelle, mais elle est fort mal, et les dernières nouvelles que j'en ai reçues m'ont appris qu'on croit sa maladie incurable.

Newton eut encore à regretter d'avoir mis sur le tapis un sujet si pénible; il lui suggéra tous les motifs de consolation qu'il put trouver, et Isabelle le quitta pour aller faire sa toilette pour le dîner.

Newton passa quatre jours chez le colonel, et pendant tout ce temps il fut presque toujours dans la compagnie d'Isabelle. Quand le moment de son départ fut arrivé, il avait tout lieu de se flatter que, s'il n'existait nul autre obstacle à leur union, il ne s'en élèverait aucun de la part d'Isabelle. Mais l'état de dépendance dans lequel ils se trouvaient tous deux ne lui permettait pas de se livrer à de pareilles idées quant à présent. Ils se séparèrent donc sans que Newton eût prononcé un seul mot qui pût être regardé comme une déclaration d'amour, mais non sans une forte émotion de part et d'autre.

Le Château de Windsor partit pour Calcutta, et jeta l'ancre à Kedgerie. Pendant le temps qu'ils y restèrent, M. Williams, le premier aide du maître, qui avait déjà fait bien des voyages dans les Indes, allait tous les soirs à terre pour se livrer à son amusement favori, la chasse aux jackals, espèce de gibier qui n'est pas rare dans cette partie du monde. On lui fit des représentations sur l'imprudencé qu'il commettait en s'exposant à la rosée de la nuit, mais il n'y eut aucun égard. Il dit qu'il était vrai que son frère était mort d'une fièvre qu'il avait ga-

gnée à la chasse aux jackals ; c'était même son fusil dont il se servait encore ; mais il n'avait jamais entendu dire que deux frères fussent morts d'une fièvre gagnée à la chasse des jackals, et par conséquent toutes les chances étaient en sa faveur. L'événement prouva pourtant le vice d'un argument qui lui paraissant excellent. Dans la troisième matinée il revint à bord, saisi d'un violent frisson et avec un grand mal de tête. On le saigna, on le mit au lit, et il ne s'en releva plus.

Avant que le *Château de Windsor* fût prêt à remettre à la voile, les restes de M. Williams furent déposés dans le cimetière du havre du Diamant, et Newton Forster fut élevé au rang de premier aide du maître du *Château de Windsor*. Ce fut, comme on le verra ci-après, une circonstance fort heureuse pour lui. Le navire repartit pour Madras, afin d'y prendre des lettres et des passagers, et au bout de quelques jours il était de nouveau à l'ancre dans la baie. La première nouvelle qu'ils apprirent en y arrivant, fut que le choléra-morbus avait exercé de grands ravages dans la ville et dans tous les environs, et que le vieux colonel Revel avait été une des premières victimes. New-

ton obtint la permission d'aller à terre pour voir Isabelle. Il la trouva fort affligée chez une mistress Enderby, dame que cette épidémie venait aussi de priver de son mari, et qui était depuis longtemps amie intime d'Isabelle. Mistress Enderby avait résolu de retourner en Angleterre par le premier bâtiment qui mettrait à la voile, et elle avait fortement engagé Isabelle à l'accompagner. Isabelle, qui avait beaucoup de raisons pour désirer de quitter ce pays, et surtout l'inquiétude que lui causait la mauvaise santé de sa mère, y avait consenti, et ce fut avec beaucoup de plaisir qu'elle apprit de Newton que les meilleures cabines du *Château de Windsor* n'étaient pas encore retenues.

Le testament du colonel avait été ouvert. Il avait légué à Isabelle Revel la totalité de sa fortune, qui, à l'exception de son établissement près de Madras, était placée dans les fonds publics d'Angleterre, et qui montait à environ soixante-dix mille livres sterling. Il serait difficile de dire si cette nouvelle causa à Newton Forster plus de joie que de chagrin. Il en était certainement charmé pour Isabelle; mais il sentait qu'une telle fortune plaçait une plus grande distance entre elle et lui. Si ce n'eût été

que sept à huit mille livres, pensait-il, dans le cours de quelques années il aurait probablement pu économiser une pareille somme; mais la fortune venait de la placer trop au-dessus de lui, et il se disait que, quand même elle pourrait avoir quelque prédilection pour lui, il serait peu généreux d'en profiter.

Isabelle Revel pensait tout différemment à ce sujet. Elle était sa maîtresse, elle ne dépendait de personne, et elle montrait à Newton plus de cordialité et de confiance que jamais. Elle n'avait pas oublié que Newton lui avait témoigné les mêmes égards et la même affection pendant le voyage qu'elle avait fait pour se rendre dans les Indes, et qu'il l'avait servie avec zèle et ardeur quand elle s'était ensuite trouvée dans la détresse. Elle connaissait les sentiments qu'il avait conçus pour elle, et elle lui savait gré de sa délicatesse et de sa réserve. Elle avait aussi sérieusement examiné l'état de son propre cœur, et elle avait reconnu que sa nouvelle richesse n'aurait aucun prix pour elle, si elle ne la partageait avec Newton Forster.

Mistriss Enderby retint les cabines de la poupe pour Isabelle et pour elle. Le temps

qu'elles eurent pour faire leurs préparatifs fut très-court; mais, à la prière de Newton, le capitaine Oughton retarda son départ de vingt-quatre heures. Mistriss Enderby et Isabelle se rendirent à bord, et le *Château de Windsor*, ayant déployé ses voiles, s'éloigna d'un pays où régnaient la peste et la mort.

CHAPITRE XVII.

Le Château de Windsor traversait le vaste Océan, chargé d'une riche cargaison, à la sûreté de laquelle tant de personnes étaient intéressées. Mais qu'étaient pour Newton Forster toutes les richesses que portaient ce navire, en comparaison de l'être aimable qui lui avait confié le soin de la reconduire dans son pays natal. L'inquiétude avec laquelle il surveillait toutes les manœuvres le jour et la nuit, les précautions plus qu'ordinaires qu'il prenait pour qu'il ne pût arriver le moindre accident, étaient une source de plaisanteries pour le capitaine.

— Newton, lui dit-il un jour, je vois d'où vient le vent; mais soyez tranquille, le vieux

bâtiment fera ce voyage aussi bien que les autres. Faites prendre un ris aux voiles de hune, cela suffira.

Dans le fait, quoiqu'ils ne se fussent jamais déclaré leur amour, il leur était impossible de le cacher; et plus ils faisaient d'efforts pour y réussir, plus tous ceux qui étaient à bord s'en apercevaient. Le capitaine Oughton qui aimait Newton, était charmé de sa bonne fortune. Il ne trouvait pas mauvais que des jeunes gens fussent ou devinssent amoureux sur son bord, quoiqu'il n'eût pas voulu permettre ou sanctionner un mariage tant qu'une jeune personne était sous sa protection, mais une fois à Deal, disait-il, ils pouvaient épisser les cordes aussitôt que bon leur semblerait.

Le Château de Windsor était à deux cents milles de l'Ile-de-France, quand on découvrit au vent un navire qui s'avancait sous autant de voiles qu'il en pouvait porter. Il avait l'air d'un vaisseau de guerre, mais on ne pouvait encore bien juger de sa force, tant parce qu'il était à une trop grande distance, que parce qu'il venait de bout au corps.

— Monsieur Forster, cria le capitaine à Newton, qui était au haut du grand mât avec

un télescope, pouvez-vous en distinguer la membrure ?

— Non, monsieur, sa vergue de misaine se montre à peine au-dessus de l'eau.

— Et que pensez-vous de ses mâts ?

— Sa mâture est très haute, monsieur, et sa voilure n'est pas anglaise.

— Je gagerais tout ce qu'on voudra que c'est cet infernal Surcouf. C'est précisément dans ces parages qu'il croise, si ce que m'a dit le bâtiment neutre que j'ai hélé est exact.

— Une heure d'attente décidera cette question, monsieur ; mais je dois dire que je crois que vous ne vous trompez pas. — Nous ferions bien de nous préparer au combat, car c'est bien certainement un croiseur.

— Le plus tôt sera le mieux, monsieur Forster. C'est un rude frappeur, et il sait planter ses coups, d'après ce que j'ai entendu dire. — Faites branle-bas général, et que chacun se place à son poste.

Le navire étranger avançait avec une telle rapidité que, lorsque les ordres du capitaine eurent été exécutés, il n'était pas à plus de deux milles.

— Le voilà, et sous toutes ses bonnettes, dit

le capitaine Oughton. A présent, nous allons voir de quel bois il est fait.

Le vaisseau diminua ses voiles, et vira pour courir même bord que *le Château de Windsor*, déployant un flanc hérissé de canons.

— C'est une corvette, monsieur, dit Newton, qui l'examinait avec son télescope ; — j'y compte vingt-deux canons. — Elle est grée à la française ; — la quète de sa poupe est française ; — en un mot, on ne voit rien qui ne soit français.

— Tout l'argent des banquiers de Lombard-Street contre une orange, que c'est Surcouf ! s'écria le capitaine, qui, comme tous les officiers, avait son télescope dirigé vers la corvette ; et voilà qu'il arbore le pavillon tricolore pour prouver que j'ai gagné mon pari. — Répondez au défi. — Jetez mon chapeau en l'air ; — je veux dire, arborez le pavillon anglais à l'arrière. — Monsieur Thomas, continua-t-il en s'adresant au contre-mâitre, envoyez tout l'équipage sur le gaillard d'arrière. — Forster, vous seriez bien de placer ces dames en lieu sûr.

D'après l'ordre du contre-mâitre, tous les hommes de l'équipage se placèrent en corps

sur le gaillard d'arrière, la tête découverte, et l'impatience brillant dans leurs yeux.

— Mes amis, dit le capitaine Oughton, si je ne me trompe, cette corvette est commandée par le meilleur marin qui soit jamais sorti d'un port français; et pour lui rendre justice, c'est un gaillard qui sait diablement bien user de ses poings, aussi en état de recevoir galamment une taloche que de la donner.

— Nous en pouvons faire autant! crièrent plusieurs voix en même temps.

— Je le sais, mes amis, je le sais; et donner et recevoir, c'est jouer franc jeu. Tout ce que je désire, c'est que ce soit un combat bien disputé. — Que le plus brave soit victorieux! Ainsi donc, mes amis, puisque vous êtes prêts à roidir vos bras, plus tôt nous nous pèlerons, mieux cela vaudra.

— Houra! crièrent les marins. Et retournant chacun à son poste, ils obéirent à l'injonction du capitaine en se débarrassant de leurs jaquettes, et quelques-uns même de leurs chemises, pour se préparer à l'action.

La corvette, après avoir viré, réduisit sa voilure précisément aux mêmes voiles que portait le *Château de Windsor*, afin de voir lequel

des deux bâtiments était le meilleur voilier. Au bout d'un quart d'heure sa supériorité fut manifeste. Elle déploya alors ses basses-voiles, et reprit sa première position sur le bau du vent du *Château de Windsor*.

— Dans tous les cas, dit le capitaine Oughton, ce drôle peut nous marcher sur les talons. Mais, Forster, ces deux dames ne sont pas encore descendues. — Mistriss Enderby, je suis fâché d'être obligé de vous mettre en prison pour un peu de temps. — Miss Revel, faites-moi le plaisir de permettre à M. Forster de vous conduire au-dessous de la ligne de flottaison.

Newton offrit le bras à Isabelle, et suivit le capitaine Oughton, qui conduisait mistriss Enderby. Il avait le cœur si ému, si agité, que, dans le premier moment, il lui fut impossible de parler. Quand ils furent descendus sur le premier pont, et tandis qu'ils passaient par-dessus les refouloirs, les écouillons et les palans qui y étaient parsemés, Newton dit à Isabelle : — Ce n'est pas la première fois, miss Revel, que je suis chargé de vous conduire en lieu de sûreté; j'espère avoir de nouveau le plaisir de vous tirer de cette captivité temporaire.

— Puisse Dieu le permettre, monsieur Forster ! répondit Isabelle d'une voix tremblante ; mais, la première fois, je n'étais pas aussi inquiète que je le suis en ce moment. Je...

— J'ai un pressentiment, dit Newton, que le résultat de cette journée me sera favorable. Je ne saurais dire pourquoi, mais je me sens plus de confiance que les chances ne semblent y autoriser. — Adieu, Isabelle, que Dieu veille sur vous ! Et lui serrant la main, il remonta à la hâte pour retourner à son poste sur le gaillard d'arrière.

Dès qu'il y fut arrivé, il vit que la corvette s'était graduellement approchée, de manière à être presque à portée.

— Carguerons-nous la voile du grand hunier, monsieur ? demanda Newton ; nous verrons ses manœuvres.

— Je doute qu'il soit assez fou pour arriver sur nous, répondit le capitaine. Je sais que c'est un gaillard déterminé, mais je ne le crois pas téméraire. Quoi qu'il en soit, — carrez la grande vergue !

Dès que le *Château de Windsor* eut mis en panne, on vit les basses voiles de l'ennemi agitées quelques instants par le vent, après quoi

elles se déployèrent. Quand la corvette eut commencé à prendre de l'air, elle donna vent de vant, et courut bord à contre du *Château de Windsor*.

— C'est ce que je pensais, dit le capitaine Oughton. Il ne placera plus sa tête sous nos poings, c'est une chose claire. — Voyez comme il est prudent ! C'est comme le commencement d'un combat de boxeur, — on manœuvre, on s'examine, on se tâte avant d'en venir aux coups.

La corvette courut bord contraire jusqu'à ce qu'elle fût un peu par l'arrière du *Château de Windsor* ; alors elle vira, et se plaça sur la hanche du vent de ce navire : quand elle fut à deux encâblures du *Château de Windsor*, qui avait, un peu auparavant, éventé son grand hunier pour monter le vaisseau, le Français cargua sa voile de misaine, et montra les haubans et les étais de ses mâts majeurs garnis par les hommes de son équipage, qui poussèrent à la hâte une acclamation bruyante et disparurent ensuite.

Le chant d'un coq est un appel auquel un autre coq ne manque jamais de répondre, s'il est de bonne race. Les marins anglais se le-

vèrent pour rendre aux français leur compliment; mais le capitaine Oughton les prévint en s'écriant : — A vos canons, fous que vous êtes! — La barre dessous — larguez l'écoute du grand foc, — choquez les bras de l'avant. — Attention, mes amis!

La corvette avait déjà mis sa barre au vent, et fait une embardée du côté de dessous le vent pour passer sous la proue du *Château de Windsor*, dans l'intention de l'enfiler. La promptitude du capitaine Oughton déjoua la manœuvre de son ennemi, manœuvre qui aurait été plus fatale, si les marins anglais eussent été sur les haubans et les étais, exposés à un feu de mitraille. Les deux navires se lâchèrent alors une bordée, ce qui, suivant l'usage, causa des avaries dans les agrès, et la perte de quelques hommes sur les deux bords. Le *Château de Windsor*, manœuvré par Newton, vira d'un côté, tandis que la corvette virait de l'autre, et les deux navires se séparèrent pour quelques minutes.

— Diablement bien réussi, Forster, n'est-il pas vrai? dit le capitaine Oughton en montrant ses dents blanches. — Mais voyez, le voilà qui revient.

La corvette essaya encore d'enfiler le *Château de Windsor*, mais le capitaine Oughton, qui surveillait le moindre changement de manœuvre de son ennemi, s'écarta peu à peu, mit sa barre au vent, et manœuvra de telle sorte qu'il ne put y avoir qu'un second échange de bordées; mais cet échange fut encore plus meurtrier que le premier.

— C'est un fameux coup de poing dans l'estomac, et les deux combattants sont par terre! s'écria le capitaine en jetant un coup d'œil sur le pont. — Dépêchez-vous, Forster, faites emporter les blessés. — Ne mettez pas encore notre navire sur le vent; la corvette a perdu son air en lofant, et il lui faudra quelques minutes pour recommencer le feu.

Après cette seconde bordée, les deux navires se trouvèrent à une grande distance l'un de l'autre, et la corvette avait souffert trop d'avaries pour pouvoir manœuvrer avec sa rapidité ordinaire. Cette circonstance favorisait également les deux bâtiments, car ils avaient été l'un et l'autre fort maltraités. La corvette avait moins souffert dans sa membrure, mais davantage dans ses mâts et ses agrès, et elle avait perdu plus de monde. Son mât de misaine était

presque coupé en deux, sa grande vergue était fort endommagée, et la roue de son gouvernail avait été brisée en fragments, de sorte qu'on était obligé de gouverner le navire sur le premier pont. *Le Château de Windsor* avait reçu cinq boulets dans sa membrure, avait eu trois hommes tués et six blessés; trois de ses grands haubans étaient coupés, et son mât d'artimon était endommagé.

Ils se passa un quart d'heure avant que la corvette pût recommencer l'attaque. Le capitaine Oughton avait pincé le vent, comme pour montrer qu'il ne cherchait pas à éviter le combat, ce que d'ailleurs il n'aurait pu faire, son ennemi étant meilleur voilier. La corvette semblait avoir renoncé à ses manœuvres, soit que l'état de sa mâture et de sa voilure ne le permît pas, soit qu'on eût reconnu qu'on n'y avait rien gagné jusqu'alors. Elle se plaça à environ deux encâblures du *Château de Windsor*, et recommença l'action bordée à bordée.

Les détonations de l'artillerie calmèrent la brise. Les deux vaisseaux restèrent pendant plus d'une heure dans la même position et à la même distance, se lâchant réciproquement des bordées, dont aucune ne manquait de por-

ter. Le mât d'artimon du *Château de Windsor*, déjà endommagé, fut frappé d'un boulet qui le fit tomber; chaque partie de sa membrure prouvait que le feu de l'ennemi avait été bien dirigé; ses voiles étaient en lambeaux; tous ses mâts étaient plus ou moins endommagés; les canots placés sur les boute-hors étaient brisés, ses cordages étaient coupés à l'avant et à l'arrière, la confusion régnait sur les ponts, et quelques-uns de ses canons avaient été abandonnés par nécessité. Le capitaine, Newton et les autres officiers continuaient à encourager les hommes de l'équipage, et les aidaient à servir les canons. Tous les marins semblaient animés de l'esprit de boulevard de leur grave commandant.

Le feu du *Château de Windsor* n'avait pas causé moins de ravages à bord de la corvette. Les deux vaisseaux s'étaient graduellement rapprochés pendant le calme, et la hauteur supérieure du *Château de Windsor* lui donnait l'avantage pour balayer le pont de la corvette. Telle était la situation des deux navires, quand ils cessèrent leur feu simultanément pendant quelques minutes, la fumée qui les entourait ne leur permettant plus de pointer leurs ca-

nons. Enfin le vent l'ayant chassée, les deux bâtimens se virent à la distance d'une demi-encâblure l'un de l'autre. Le capitaine Oughton était sur la poupe avec Newton, et le capitaine de la corvette, qui était véritablement Surcouf, était debout sur les filets des hamacs. Ce dernier ôta son chapeau et salua avec politesse son antagoniste. Le capitaine Oughton lui rendit son salut, et leva son chapeau vers son pavillon, comme pour dire : Je ne le baisserai jamais. Surcouf fit le même geste en montrant le pavillon tricolore, et l'action recommença.

— Bravo, mes amis, bravo ! s'écria le capitaine Oughton ; cette bordée est un bon coup de poing dans les côtés. — Houra, mes cœurs de chêne ! Pointez vos canons sur son mâât de misaine ; il branle déjà, il ne faut qu'un boulet pour le faire tomber. — Forster, courez à l'avant, et....

Le pauvre capitaine Oughton ne put achever l'ordre qu'il voulait donner, car un coup de canon chargé à mitraille le frappa à la poitrine, et il tomba de la poupe sur le gaillard d'arrière. Newton courut à lui ; le torrent de sang qui coulait de la poitrine du capitaine lui apprit ce qui venait d'arriver, et il appela quel-

ques matelots pour le faire porter sur le premier pont, afin que le chirurgien vît s'il était possible de lui donner des secours.

— Qu'on ne me touche pas, Forster, dit le capitaine d'une voix faible, et respirant avec peine, — j'ai reçu — le coup de grâce; — je ne puis — me relever à temps; — je meurs. Sa tête tomba sur sa poitrine, et le sang lui sortit de la bouche.

Newton, craignant que cette vue ne décourageât les marins, fit porter le corps du capitaine sous le pont. Il monta ensuite sur la poupe pour reconnaître l'ennemi. Il vit que la corvette avait amuré ses basses voiles, quoique en lambeaux, et qu'elle était à quelque distance en avant du *Château de Windsor*:

— Il est parti, monsieur, s'écria le contre-mâitre.

— Je n'en crois rien, répondit Newton qui regardait la corvette avec son télescope. Ils se préparent à monter à l'abordage, et ils reviendront dans cinq minutes. — Qu'on prépare les piques et les coutelas! — Tous à l'avant, mes amis! il faut que nous les repoussions.

— Et nous les repousserons, monsieur, s'écrièrent plusieurs voix, tandis que tout l'équi-

page se réunissait sur le gaillard d'arrière. Mais le nombre des hommes qui le composaient était bien diminué; près de la moitié étaient ou morts, ou entre les mains du chirurgien; et Newton, en passant en revue ceux qui lui restaient, épuisés de fatigue, couverts de sang et de sueur, et le visage noirci par la poudre, ne put s'empêcher de reconnaître qu'il avait bien peu de chances de succès dans un combat contre un navire qui paraissait avoir un équipage aussi nombreux que la corvette. Il leur adressa quelques mots d'encouragement, et il eut la satisfaction de voir qu'ils n'avaient perdu ni leur ardeur, ni leur confiance.

La corvette était à environ un mille de distance quand elle vira de bord, et elle se rapprocha à trois encâblures du *Chateau de Windsor*. Quelques minutes allaient décider l'affaire. La corvette cargua de nouveau ses basses voiles, et l'on vit son beaupré, ses bossoirs et son gaillard d'avant couverts d'hommes prêts à monter à l'abordage dès que les deux navires viendraient en contact. Newton était monté sur un des canons du gaillard d'avant, entouré de tout son équipage qui gardait un profond silence,

et qui attendait avec fermeté l'arrivée de l'ennemi. Ils n'étaient plus qu'à une encâblure de distance, et Newton pouvait distinguer tous les traits du brave Surcouf, qui était debout sur le haut des bittes du vindas, quand une bouffée de vent, qui, en tout autre moment, n'aurait pas fait remuer une écoute de perroquet, enfla les voiles de la corvette ; et son mât de misaine, déjà endommagé et chargé de plusieurs hommes qui étaient montés sur les agrès sous le vent, ne put résister à la pression, tomba sur le côté, entraîna avec lui le grand mât de hune, et couvrit de débris le pont de la corvette. De grandes acclamations, partant du gaillard d'avant du *Château de Windsor*, prouvèrent que les marins anglais ne sentaient que trop bien leur situation désespérée, et qu'ils regardaient l'accident arrivé aux Français comme leur salut.

— Vite! mes amis, vite! cria Newton en courant au gouvernail et en mettant la barre au vent; — carguez la bouline du grand perroquet; — carrez la grande vergue; — c'est cela! Voilà une bonne embardée du côté de dessous le vent; — du monde aux canons!

une demi-douzaine de bordées, et l'affaire est finie.

Le soleil avait disparu sous l'horizon, et le crépuscule allait faire place aux ténèbres, quand *le Château de Windsor* lâcha plusieurs bordées qui occasionnèrent de nouvelles avaries à la corvette, et auxquelles la situation dans laquelle elle se trouvait l'empêcha de répondre. La nuit tomba, et les deux navires ne purent plus se voir. La brise fraîchissant, il devint nécessaire d'assurer les mâts qui restaient au *Château de Windsor*. On abandonna donc les canons, et l'on s'occupa à renouer les cordages et à préparer les voiles de rechange. Newton tint conseil avec les autres officiers, qui pensèrent, comme lui, qu'ils avaient fait tout ce qu'on pouvait attendre d'eux; que s'ils restaient en panne jusqu'au jour, la corvette aurait eu le temps de réparer ses avaries, et qu'ils risqueraient d'être pris, tandis que leur devoir était de veiller à la sûreté de la cargaison précieuse qui leur était confiée. Ce ne fut qu'un peu après minuit que *le Château de Windsor* fut en état de mettre à la voile; mais longtemps auparavant, Newton avait trouvé quelques instants pour aller voir Isabelle. Elle était

déjà instruite de la plupart des détails du combat et de la mort du capitaine Oughton; et si Newton eût désiré une récompense spéciale de son courage et de sa prudence, il l'aurait trouvée dans l'accueil plein de tendresse qu'il reçut d'Isabelle, qui versa des larmes de joie en le voyant échappé aux dangers de cette action sanglante.

Lorsque le soleil se leva, on n'apercevait plus la corvette du haut du grand mât. On assura les canons à leur place, on lava les ponts, on dressa un mât d'artimon de rechange; on confia à la mer, avec le cérémonial d'usage, les restes du capitaine Oughton et des braves marins qui avaient péri dans le combat; le chirurgien prit soin des blessés placés dans leurs hamacs; les charpentiers travaillèrent à réparer toutes les avaries, et le *Château de Windsor*, commandé par Newton Forster, marcha devant une bonne brise, à raisons de huit nœuds par heure.

CHAPITRE XVIII.

La remarque faite par Newton Forster à Isabelle, avant l'action dont nous venons de rendre compte, qu'il avait un pressentiment que le résultat de cette journée lui serait favorable, fut une sorte de prophétie. La mort du capitaine Oughton, et la bravoure avec laquelle *le Château de Windsor* avait été défendu, furent des circonstances très favorables pour Newton. Comme officier subalterne, il aurait eu à travailler péniblement encore plusieurs années avant de parvenir au plus haut grade de sa profession; et pendant tout ce temps, quelle chance avait-il d'acquérir une fortune ou du moins un état qui lui donnât le droit de solliciter la main d'Isabelle Revel? Maintenant,

par un enchaînement de circonstances fortuites, il commandait un bâtiment de la compagnie des Indes; il le ramenait en Angleterre après avoir soutenu avec succès un combat contre un vaisseau de force égale et même supérieure; il avait sauvé une cargaison d'une immense valeur, et il avait lieu d'espérer qu'il serait confirmé dans le rang qu'il avait été obligé de prendre. Comme capitaine d'un vaisseau de la Compagnie, il savait qu'il serait reçu dans la meilleure société, et qu'il jouirait d'une considération générale et d'une fortune indépendante. Mais ce qui remplissait son cœur de joie et le pénétrait de reconnaissance pour le ciel, c'était que dans peu de temps il aurait plus de droits pour aspirer à la main de celle à qui il était si vivement attaché depuis si long-temps.

Telles étaient les réflexions auxquelles Newton se livrait tandis que *le Château de Windsor* fendait les ondes. Ses yeux brillaient d'espoir; mais dans toute sa conduite envers Isabelle il montrait plus de réserve et de retenue que jamais.

Quand *le Château de Windsor* toucha à Sainte-Hélène, Newton eut la bonne fortune d'y

trouver de bons marins anglais en nombre plus que suffisant pour compléter l'équipage de son navire. Ils y avaient été envoyés sur un brick vide par un corsaire français, qui, ayant fait un grand nombre de prises, voulait se débarasser de ses prisonniers. Après avoir pris l'eau et les provisions dont il avait besoin, Newton ne perdit pas de temps pour continuer son voyage.

Une quinzaine de jours après leur départ de Sainte-Hélène, ils aperçurent une voile à tribord, et quand ils en furent plus près, ils virent que le bâtiment avait perdu son mât de misaine et souffert d'autres avaries. Quand ils furent à un mille, ce navire arbora un pavillon neutre et fit un signal de détresse. Newton fit arriver le *Château de Windsor*, et quand il fut bord à bord avec le bâtiment étranger, il fit mettre une embarcation en mer et envoya un officier pour s'informer de quels secours ils avaient besoin. Quand les marins rencontrèrent d'autres marins dans la détresse, grâce au ciel, ils ne songent pas à s'informer à quelle nation ils appartiennent, ils ne pensent qu'à leur donner les secours dont ils peuvent avoir besoin eux-mêmes, peut-être dans une heure. Le canot

revint et Newton apprit que ce bâtiment venait de l'île Bourbon, se rendant à Hambourg, et avait essuyé, à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, une forte tempête, qui lui avait fait perdre son mât de misaine et la moitié de son équipage, sans parler d'un grand nombre d'avaries; que faute de matériaux, ils n'avaient pu dresser un mât de rechange, et que leur navigation avait été si lente, faute de bras suffisants pour la manœuvre, qu'ils se trouvaient presque sans provisions et sans eau. L'officier qui avait été envoyé, lui dit aussi qu'il s'y trouvait plusieurs passagers, une dame française, deux messieurs et leurs domestiques. Newton se rendit lui-même à bord pour voir en quoi il pourrait rendre service à ces malheureux. Dès qu'il y fut arrivé, le capitaine flamand commença à lui faire l'histoire de ses infortunes et le tableau de ses besoins; mais il fut interrompu par la dame française, qui se trouvait en ce moment sur le tillac, que Newton n'avait pas encore aperçue, et qui, accourant à lui, se jeta dans ses bras en s'écriant : — Ah ! mon Dieu ! c'est monsieur Nou-tone !

Newton la regarda, et reconnut sur-le-champ son ancienne amie, la bonne madame

de Fontanges ; et son généreux mari , arrivant au même instant , tendit la main à Newton. Cette rencontre inattendue fut une source de joie pour toutes les parties , et Newton fut enchanté de pouvoir être utile à ceux qui avaient eu tant de bontés pour lui quand ils'était trouvé dans la détresse.

— Ah ! monsieur Nou-tone ! Nous avons tant souffert ! — Point d'eau ! rien à manger ! s'écria madame de Fontanges. Mais cette rencontre n'est-elle pas charmante , mon ami ? demanda-t-elle à son mari.

— Vous ne reconnaissez pas mon frère ? dit M. de Fontanges à Newton.

Newton , qui était occupé à écouter madame de Fontanges , tourna la tête , et reconnut le marquis , qui , lorsqu'il était gouverneur de la Guadeloupe , avait montré tant de compassion pour ses malheurs , et l'avait renvoyé , sur un cartel , au lieu de le retenir prisonnier.

Ce bâtiment était réellement dans un situation déplorable , et s'il n'eût trouvé du secours si à propos , il aurait bientôt offert une scène d'horribles souffrances. Il ne s'y trouvait plus d'eau que pour trois jours , à demi-ration , et des vivres à peine pour dix jours. Heureuse-

ment le *Château de Windsor* était amplement approvisionné, et Newton renvoya sur-le-champ son canot pour qu'on y apportât de l'eau et des provisions sans perdre un instant, de crainte qu'il ne survînt un mauvais temps qui empêchât les communications entre les deux bâtimens. Après avoir fourni à leurs besoins les plus pressés, il prit congé, pour le moment, de ses anciens amis, et retourna sur son bord, d'où il envoya des charpentiers, et une partie de son équipage pour faire les réparations les plus urgentes au bâtiment flamand, et les provisions qui pouvaient être agréables sur la table des passagers.

Au bout de deux heures, l'abondance succéda à ce qu'on peut presque appeler la famine. Avant la nuit, les marins anglais avaient substitué un mât de rechange à celui qui avait été brisé, et réparé toutes les voiles. Les marins hollandais et flamands les auraient volontiers aidés, mais les Anglais leur dirent de se mettre à table, et de réparer le temps perdu, ce qu'ils ne se firent pas répéter deux fois. Newton ne tarda pas y retourner, tant pour surveiller les réparations que pour jouir de la société de ses amis, qui lui firent le récit de tout ce qui leur

était arrivé depuis qu'il les avait quittés. Aux approches de la nuit, il les quitta en leur promettant de marcher de conserve avec eux à petites voiles pendant un jour ou deux, pour leur donner le temps de bien s'assurer qu'ils n'avaient plus besoin de son secours.

Le récit qui fut fait à Newton peut se resserrer en peu de mots. Le marquis de Fontanges avait quitté la Guadeloupe parce qu'il avait été nommé au gouvernement de l'île de Bourbon, qui était regardé comme plus important. Son frère et sa belle-sœur l'y avaient accompagné. Au bout de deux ans le gouvernement français lui avait envoyé un successeur, sans aucun motif, si ce n'est qu'il avait été nommé par le gouvernement précédent. Les frégates n'étaient pas alors assez nombreuses en France pour qu'on en destinât une à un ex-gouverneur, et on lui laissa le soin de revenir comme il le pourrait. Trouvant un bâtiment de Hambourg prêt à mettre à la voile, il s'y était embarqué avec son frère et sa belle-sœur, et quelques domestiques, pour retourner en France ou ailleurs, s'il le jugeait à propos.

Pendant deux jours, durant lesquels le temps fut si beau que madame de Fontanges, son

mari et son beau-frère purent se rendre à bord du *Château de Windsor*, et firent connaissance avec les dames qui s'y trouvaient, Newton continua à marcher à petites voiles, et à envoyer à ses amis tout ce que sa reconnaissance pouvait lui suggérer comme devant leur être agréable. Cependant, comme il désirait ne pas prolonger son voyage, il leur fit ses adieux définitifs le troisième jour.

Vers la fin de la soirée, on aperçut un navire, mais comme il ne portait pas de voile de petit perroquet, et qu'il se dirigeait du même côté que le *Château de Windsor*, on supposa que c'était un bâtiment neutre, ou un bâtiment marchand séparé de son convoi. Pendant la nuit, qui était très obscure, la lune étant dans son premier quartier, l'officier chargé du quart de minuit à quatre heures perdit de vue le bâtiment de Hambourg, ce qui n'était pas étonnant puisqu'il n'avait pas de lumières. Avant le jour, le vent tomba, et quand le soleil se leva, il faisait un calme plat. Dès que l'aurore parut, l'officier de quart monta sur la poupe, et chercha à l'horizon le navire de Hambourg. Il le découvrit à six ou sept milles en arrière, et il vit qu'il était bord à bord du

bâtiment qu'on avait vu la veille. Tous deux étaient arrêtés par le calme aussi bien que *le Château de Windsor*. Il alla trouver Newton dans sa cabine, et l'informa de cette circonstance, qui avait un air suspect. Newton se hâta de monter sur le pont, et à l'aide de son télescope, il vit clairement que le navire étranger était un vaisseau de bas bord, construit pour être un bon voilier; que bien évidemment ce n'était pas un bâtiment marchand, mais, suivant toutes les probabilités, un pirate. Le matelot qui était en vigie sur le grand mât signala que des embarcations passaient constamment d'un navire à l'autre. Newton inquiet pour la sûreté de ses amis, accepta l'offre que lui fit un de ses officiers de prendre un canot et d'aller reconnaître ce qui se passait. Au bout d'environ cinq quarts d'heure, on vit, du haut du mât, le canot arriver à deux milles des deux bâtiments, et bientôt après on vit la fumée et l'on entendit le bruit éloigné d'un coup de canon. Le canot déploya alors sa voile, et revint au *Château de Windsor*. Newton était dans un état d'inquiétude et d'agitation quand l'officier arriva, et l'informa que le bâtiment étranger était percé pour quatorze canons, et peint en

noir et qu'il paraissait avoir un équipage nombreux, qui était évidemment occupé à piller le navire de Hambourg. Il ajouta que dès qu'on avait cru leur canot à portée, on leur avait tiré un coup de canon chargé à mitraille, mais qui heureusement n'avait pas porté jusqu'à eux. Ce navire n'avait arboré aucun pavillon, et comme les lettres de marque et les corsaires respectent toujours les bâtiments neutres, il ne doutait pas que ce fût le pirate dont on leur avait parlé à Sainte-Hélène, comme croisant dans ces parages. Newton pensa de même, et ce fut avec un vif chagrin qu'il alla apprendre cette fâcheuse nouvelle à mistriss Enderby et à Isabelle.

Il n'y a rien de plus contrariant au monde que d'avoir la volonté de faire une chose, quand on n'en a pas le pouvoir. Être surpris par un calme est, dans tous les cas, pour tous ceux qui se trouvent à bord, un motif suffisant pour jurer de bon cœur. Que dut donc éprouver Newton, forcé de rester dans l'inaction, quand une bande de mécréants pillaient et assassinaient peut-être ses amis sous ses yeux ! Combien de fois se laissa-t-il abuser par une vaine espérance en voyant un léger sillon rider un instant la

surface d'une mer immobile ! Trois ouragans coup sur coup n'ont rien d'agréable, mais trois ouragans assez forts pour enlever les cornes de la tête du diable sont infiniment préférables à un maudit calme plat qui ne vous laisse rien à faire, qui vous donne des vapeurs, et qui vous rend fou d'impatience.

Enfin, lorsque le soleil descendit sous l'horizon, une brise se fit sentir, mais elle était variable, incertaine, et ne semblait savoir de quel côté elle devait diriger sa force. Cependant le *Château de Windsor* commença à répondre au gouvernail; on en plaça la proue vers les deux navires, et l'on arrangea les voiles de manière à en tirer tout le parti possible. Au bout d'un quart d'heure, elle se fixa, et elle venait d'un côté qui mettait le *Château de Windsor* au vent des deux bâtiments, qui étaient encore arrêtés par le calme, et il en approcha jusqu'à la distance de deux milles; mais alors le vent fraîchit, se fit sentir aux deux navires, et celui que Newton désirait tant atteindre en profita sur-le-champ, déploya toutes ses voiles, et s'éloigna. Il était déjà à plus de deux milles en avant, quand Newton se trouva bord à bord avec le navire de Ham-

bourg. Quelques instants de délai lui étaient nécessaires pour s'assurer de ce qui s'était passé, et voyant M. de Fontanges à bord, poussant de grands cris pour tâcher de se faire entendre, et se tordant les mains, il fit mettre un canot en mer, et passa sur ce bâtiment. Les nouvelles qu'il y apprit étaient désespérantes. Le pirate avait complètement pillé le bâtiment neutre, et avait emmené en partant madame de Fontanges et ses deux jeunes négresses, Mimi et Charlotte. M. de Fontanges, en voulant s'opposer à l'enlèvement de sa femme, avait été légèrement blessé. Les pirates avaient coupé tous les cordages, brisé le gouvernail, endommagé tous les mâts, et couronné l'œuvre en ouvrant plusieurs voies d'eau, de sorte que si Newton ne fût pas arrivé, le navire aurait coulé à fond pendant la nuit.

Il n'y avait pas de temps à perdre. Newton fit passer sur son bord le marquis de Fontanges, son frère et tout l'équipage. Le transport des bagages ne les retarda pas un instant, les pirates en avaient pris soin. Newton déploya toutes ses voiles pour poursuivre le pirate, dont il était alors à environ quatre milles; mais celui-ci était meilleur voilier, et quand la nuit

fut tombée, il était en avance de plus de sept milles. Newton suivit sa marche à l'aide d'un télescope de nuit et n'y renonça que lorsqu'il ne lui fut plus possible de le distinguer. Tout l'équipage brûlait d'une telle ardeur de le rejoindre que personne ne se coucha cette nuit-là à bord du *Château de Windsor*. Mais le lendemain au lever du soleil, on ne put apercevoir le pirate sur aucun point de l'horizon du haut du grand mât.

CHAPITRE XIX.

Ce fut avec le plus grand regret que Newton ordonna qu'on tournât de nouveau la proue de son vaisseau vers l'Angleterre; mais la cargaison dont il était chargé ne lui permettait pas d'entreprendre une croisière contre le pirate, qui d'ailleurs était trop bon voilier pour qu'il pût espérer de le joindre. La situation fâcheuse de madame de Fontanges répandait la tristesse à bord du *Château de Windsor*, car les matelots eux-mêmes y prenaient intérêt comme ceux que cet événement touchait encore de plus près; et le désespoir de M. de Fontanges, qui éclatait avec toute la vivacité caractéristique de sa nation, ne permettait pas qu'on oubliât

un instant ce sujet de chagrin. Pendant les quatre premiers jours, ils firent peu de chemin, le vent étant très faible; et alors ils se trouvèrent enveloppés dans un de ces épais brouillards qui sont très-fréquents dans les parages des îles du Cap-Vert, et une pluie très forte, quoique fine, ajoutait au désagrément de leur situation.

Le sixième jour, vers midi, l'horizon s'éclaircit au nord, le vent prit de la force et commença à agiter la masse du brouillard; mais il soufflait du côté diamétralement opposé à celui d'où partait la petite brise qu'on avait eue depuis quelques jours, et il fallut changer la position des voiles pour qu'elles pussent le recevoir. Newton en donna l'ordre sur-le-champ, et à peine était-il exécuté que le marquis de Fontanges, qui était à côté de lui sur la poupe, s'écria : *Voilà un bâtiment!* Newton regarda dans la direction que lui indiquait le bras étendu du marquis, et le brouillard étant en partie dissipé, il vit un navire qui n'était pas à plus d'un quart de mille du *Château de Windsor*. Une minute d'examen l'assura que c'était le pirate, qui ne s'étant pas pressé d'orienter ses voiles, était encore dans les fers, comme

disent les marins, et ne pouvait que suivre le vent tandis que le *Château de Windsor* marchait librement à raison de quatre milles par heure.

— Tribord la barre ! s'écria Newton ; — qu'on se prépare à l'abordage ! — C'est le pirate, mes amis ! — Babord un peu ! — De l'activité, et il est à nous.

Tout l'équipage était déjà sur le pont. Saisir son coutelas fut pour chacun l'affaire d'un instant ; et tout était prêt pour l'attaque, tandis que les pirates cherchaient à orienter leurs voiles. Les marins flamands, qui formaient l'équipage du bâtiment neutre, se joignirent aux Anglais, et tirèrent fort tranquillement de leurs poches leurs longs couteaux, arme qu'ils préféraient à toute autre.

M. de Fontanges, brûlant d'impatience, était avec son frère et Newton à la tête des hommes de l'équipage. Quand l'instant de la collision entre les deux navires arriva, le *Château de Windsor* manœuvra de manière à ne pas aborder le pirate de bout au corps, mais à faire une embardée bord à bord. Il enfonça ainsi les balustrades du pirate, et emporta ses mâts de hune, qui entraînés au vent par la pression des

galhaubans, tombèrent sur le *Château de Windsor*, et s'embarrassant dans ses agrès, empêchèrent la séparation des deux navires.

— Point de quartier, mes amis ! s'écria M. de Fontanges, qui, à la tête de quelques hommes, s'élança sur le bord du pirate, tandis que Newton et le reste de l'équipage y montaient d'un autre côté.

La jonction des deux bâtiments avait été si rapide et l'attaque fut si impétueuse, que la plupart des pirates n'avaient pas eu le temps de s'armer, ce qui, vu la supériorité de leur nombre, rendit le combat plus égal. Ce fut une lutte désespérée, les pirates n'attendaient ni ne demandaient quartier, et on ne leur en fit aucun. C'était coup pour coup, blessure pour blessure, mort pour mort. Chaque pouce du tillac était disputé, et les Anglais n'en gagnaient pas un qui ne fût teint de sang. Les voix de Newton, du marquis de Fontanges et de son frère encourageaient leurs hommes, et celle de leur capitaine produisait le même effet sur les pirates. Même au milieu du bruit et de la confusion de la mêlée, il semblait à Newton que le son de cette voix lui était connu. Les Anglais ne gagnaient du terrain que peu à peu, tant la

résistance était opiniâtre. Quand un pirate blessé tombait, il cherchait encore à lever son bras affaibli pour frapper un ennemi, ou, s'il ne le pouvait, à lui mordre les jambes.

Mais bientôt des hommes que le calme de leur courage avait fait arriver à bord les derniers, vinrent prendre leur part du combat. Armés de leurs longs couteaux, dont ils se servaient avec le même phlegme qu'un boucher de profession, les marins flamands prirent les pirates en flanc, et leurs armes produisirent plus d'effet que celles qui leur étaient opposées. Leur diversion fit pousser un cri de joie aux marins anglais, et ils redoublèrent d'efforts. En ce moment même, Newton passa son sabre au travers du corps d'un homme d'une taille colossale, qui, depuis le commencement de l'action, avait combattu au premier rang des pirates sans avoir reçu aucune blessure. Le géant tomba et sa place fut occupée sur-le-champ par le capitaine des pirates qui était derrière lui et que Newton n'avait pas encore vu. Quelle fut sa surprise, quand il reconnut en lui un homme qui, à ce qu'il pensait, avait été appelé depuis longtemps devant le tribunal de la justice suprême pour y répondre de ses crimes,

— son ancien ennemi, — son ennemi invétéré,
— Jackson.

Jackson ne parut pas moins étonné de revoir Newton qu'il croyait avoir péri de faim et de misère sur le banc de sable où il l'avait si lâchement abandonné. Une sorte d'instinct fit qu'ils prononcèrent tous deux en même temps le nom l'un de l'autre, et ils s'attaquèrent avec fureur. Le scélérat para avec adresse un coup de sabre que lui porta Newton, mais il en reçut en même temps un de M. de Fontanges, qui mit fin à sa vie et à ses crimes. Newton eut à peine le temps de voir tomber Jackson, un coup de tomahawk, qu'il reçut au même instant sur la tête, l'étourdit, lui fit perdre connaissance, et il tomba sur le pont au milieu des morts et des blessés.

La chute de Newton fut suivie d'un cri perçant. Il sortait de la bouche d'une femme qui attendait avec une inquiétude trop vive pour qu'on puisse la décrire, le résultat du combat. Isabelle avait quitté sa cabine à l'instant du choc occasionné par la collision des deux navires; elle était montée sur la poupe, et, retenue par un intérêt puissant, elle y était restée spectatrice de cette scène terrible. On ne se

servait pas d'armes à feu, on n'avait pas eu le temps de les préparer; il n'y avait donc pas de fumée, et rien ne cachait les détails de ce combat sanglant. Mais Isabelle ne les vit pas; elle n'était occupée que de Newton; les lèvres entr'ouvertes, les yeux ardents, elle suivait tous ses mouvements; l'espoir l'animait quand elle voyait son bras s'appesantir avec succès sur un de ses ennemis, mais quand le sabre d'un pirate était levé sur lui, elle pâlisait, devenait immobile d'effroi, et on aurait pu la prendre pour une belle statue de marbre de Paros, si son sein ne se fût soulevé d'inquiétude et de crainte. Enfin elle vit tomber Newton; toutes ses espérances s'évanouirent, elle poussa un grand cri et perdit connaissance.

La mort de Jackson découragea les pirates, et leur résistance devint plus faible. La plupart s'enfuirent à fond de cale, quelques-uns tinrent bon, et se firent tailler en pièces sur le tillac. M. de Fontanges, laissant alors son frère et l'équipage du *Château de Windsor* maîtres du pont des pirates, se hâta de descendre pour chercher sa femme. La porte de la grande cabine était fermée, et il y trouva sa femme tout en pleurs avec ses deux négresses. Elle poussa

un cri d'horreur en le voyant couvert de sang, et un cri de joie en apprenant qu'il n'avait reçu aucune blessure. Il la conduisit à bord du *Château de Windsor*, et après lui avoir rendu ses caresses, il lui demanda avec quelque inquiétude comment les pirates l'avaient traitée : Assez bien, mon ami, répondit madame de Fontanges, il n'y a pas eu le moindre mal. Cette courte explication ayant satisfait le mari, nous espérons que nos lecteurs seront sans inquiétude sur la manière dont madame de Fontanges avait été traitée à bord du bâtiment pirate. Quant à Mimi et Charlotte, elles n'en dirent pas autant. Elles ne répondirent qu'en pleurant aux questions qu'on leur fit, et dirent que le capitaine des pirates et son premier lieutenant étaient des barbares et des sauvages, dont la conduite à leur égard avait été odieuse.

Nous avons laissé Newton étendu sur le pont du bâtiment pirate, et Isabelle sur la poupe du *Château de Windsor* ; on les releva, on les porta chacun dans leur cabine, et, comme c'est la coutume dans les romans et dans la vie réelle, ils ne tardèrent pas à recouvrer l'usage de leurs sens. Isabelle fut la première à revenir à elle, probablement parce qu'un coup porté

au cœur n'est pas tout-à-fait aussi sérieux qu'un coup sur la tête. Heureusement pour Newton, le tomahawk avait glissé sur la sienne, et n'avait fait que lui entamer la peau, sans lui fracturer le crâne. Un coup de lancette lui rendit le sentiment, le chirurgien pansa la blessure, et déclara qu'il n'avait besoin que de quelques jours de repos et de tranquillité pour être complètement guéri.

Newton parut d'abord disposé à suivre à cet égard les avis du chirurgien; mais, quelques heures après, il survint une circonstance qui produisit un effet si merveilleux sur sa santé, que, quelque faible qu'il fût encore, il ne voulut pas abdiquer, même pour vingt-quatre heures, le commandement de son navire, mais donna tous les ordres nécessaires relativement au bâtiment capturé et aux pirates prisonniers. Ce qui amena si subitement la guérison de Newton, fut que mistriss Enderby, étant venue lui rendre visite avec miss Revel, cette dame, *de manière ou d'autre*, le laissa quelques minutes tête à tête avec Isabelle; que, *de manière ou d'autre*, il se passa, pendant ce peu de minutes, entre les deux amants, une scène très intéressante, que je regrette de n'avoir pas le

temps de décrire, et dont le dénouement, *de manière ou d'autre*, fut qu'ils ne se quittèrent qu'après s'être mutuellement donné leur foi. Le coup de tomahawk ne fut donc que le prélude de la descente de l'Amour, portant la santé sur ses ailes.

Le *Château de Windsor* eut cinq hommes tués et onze blessés dans ce combat. Trois Flamands furent aussi blessés. Les pirates firent une perte plus considérable, car sur soixante-quinze hommes, il n'en resta que vingt-six, qui s'étaient réfugiés à fond de cale, et qui furent ensuite mis aux fers. Pour ne plus avoir à en parler, je dirai ici qu'en arrivant en Angleterre, ils furent mis en jugement, condamnés à mort, et pendus, comme pirates, sur les bords de la Tamise. Le valet de chambre du marquis de Fontanges eut la galanterie de louer une barque pour conduire Mimi et Charlotte voir ce spectacle, et elles revinrent très satisfaites du châtement infligé à ces barbares sauvages.

Il est nécessaire d'expliquer ici comment Jackson vient de reparaître un instant sur la scène. Le lecteur doit se rappeler qu'il était parti sur le canot qui l'avait conduit avec

Newton sur le banc de sable où ils étaient arrivés après le naufrage du brick, volontairement occasionné par Jackson. Quand Newton vit l'embarcation revenir la quille en dessus, avec la marée, vers le banc sur lequel il avait été abandonné, il ne douta pas que Jackson n'eût été noyé; mais il avait été sauvé par un schooner portugais qui faisait la traite des nègres. Il s'y était engagé, et n'osant retourner en Angleterre, il avait passé deux ans à faire cet odieux métier. Au bout de ce temps il avait excité une mutinerie à bord, avait massacré le capitaine et tous ceux qui n'étaient pas de son parti, et avait commencé des courses de piraterie dans lesquelles il avait jusqu'alors toujours réussi, son navire étant excellent voilier, et les hommes qu'il commandait ayant autant de courage que de scélératesse.

CHAPITRE XX.

De quel plaisir était transporté Newton quand il se promenait sur le pont du *Château de Windsor* en traversant la baie de Biscaye avec un vent favorable ! Le bonheur dont il jouissait par anticipation était si grand, qu'il tremblait que la coupe ne se brisât en la portant à ses lèvres ; et en même temps qu'il remerciait Dieu des faveurs qu'il lui avait accordées, il le suppliait de ne pas terminer par un désappointement le cours de sa prospérité. Comme il était heureux quand il accompagnait Isabelle pendant les belles soirées d'été, lui communiquant ses espérances et ses craintes, lui parlant du passé, et formant des plans pour l'avenir, jus-

qu'à ce que minuit les avertît de la rapidité avec laquelle le temps s'écoulait ! Le bâtiment pirate, sur lequel il avait mis l'équipage du navire de Hambourg et une partie du sien, marchait de conserve avec le *Château de Windsor* ; et entrant enfin dans le canal Britannique, favorisés par une bonne brise, ils jetèrent l'ancre aux Dunes. Là, mistriss Enderby et Isabelle quittèrent le navire, et Newton reçut ordre d'entrer dans la Tamise. Avant d'arriver à sa destination, il lut dans les journaux le rapport des deux combats livrés par le *Château de Windsor*, et il eut la satisfaction de voir que ses compatriotes n'étaient pas avares des éloges que méritait sa conduite.

Aussitôt après son arrivée, Newton se présenta devant les directeurs de la Compagnie, qui le confirmèrent dans son grade, et qui, après lui avoir exprimé leur satisfaction de ses services, lui promirent le commandement du premier vaisseau qu'ils feraient partir. Newton, après leur avoir fait ses remerciements, courut sur-le-champ chez son oncle. La porte de la maison de John Forster lui fut ouverte par un domestique qui ne le connaissait pas, et qui lui demanda son nom. Mais, au lieu de

lui répondre, Newton se hâta de monter au salon, où il trouva Ambre avec William Avelyn, qui lui lisait le compte officiel de l'engagement entre le *Château de Windsor* et Surcouf.

Ambre se jeta dans ses bras dès qu'elle l'aperçut. C'était alors une grande fille de près de quinze ans, un bouton prêt à éclore, promettant la perfection de la beauté, quoique n'y étant pas encore tout-à-fait arrivé. William Avelyn, que Newton avait déjà vu, était aussi grandi d'un demi-pied, et la rougeur qui couvrit ses joues en se voyant surpris seul avec une jeune fille, était une autre preuve de son entrée dans l'âge viril.

— Où est ma mère ? demanda Newton.

— Elle n'est point ici, mon cher Newton, répondit Ambre; elle est sortie avec votre père. Tous deux se portent bien.

— Et mon oncle ?

— Parfaitement. Il désire beaucoup de vous voir. Il ne parle que de vous, et de tout ce que vous avez fait, dont nous lisons la relation dans ce journal. — Puis-je vous demander des nouvelles de vos amis français, *capitaine Newton* ? Que sont-ils devenus ?

— Ils sont à l'hôtel de la Sablonière, miss

Ambre. Attendu les circonstances, ils ont obtenu leur liberté sur parole.

Cette conversation fut interrompue par le retour du père et de la mère de Newton, et quelques instants après M. John Forster arriva. Après les premières expressions du plaisir qu'ils trouvaient tous à se voir réunis, Nicolas adressa la parole à son fils.

— Eh bien, Newton, vous avez mis un pirate en fuite, à ce qu'on m'a dit ?

— Non, mon père; nous l'avons pris à l'abordage.

— Oh ! c'est vrai; je m'en souviens. — Et vous avez tué Surcouf ?

— Non, mon père; nous l'avons mis en fuite.

— C'est cela; je me le rappelle. — Frère John, n'est-il pas bientôt l'heure de dîner ?

— Oui, frère Nicolas; et je n'en suis pas fâché. — Monsieur William Avelyn, peut-être serez-vous bien aise de vous laver les mains avant le dîner ? Ne vous gênez pas. Les doigts d'un jeune homme n'en sont jamais pires pour un peu d'eau.

William Avelyn rougit. Il fut blessé de ce reproche, et regarda ses mains, qui ne lui pa-

rurent pas avoir besoin d'une ablution. Mais, comme il faisait, depuis quelque temps, des visites assidues chez le procureur, il ne répondit rien, et sortit pour obéir.

— Eh bien, frère Nicolas, qu'avez-vous fait toute cette journée?

— Ce que j'ai fait? — Attendez! — Je ne saurais trop le dire. — Qu'ai-je fait aujourd'hui, ma chère?

— Autant que je puis m'en souvenir, répondit mistriss Forster en souriant, vous avez demandé quand le dîner serait prêt.

— Mon oncle, dit Ambre, vous m'aviez promis de m'acheter un écheveau de soie bleue.

— Vraiment, miss Ambre? — Oui, c'est la vérité. — Je suis bien fâché de l'avoir... Oh! je m'en souviens; je vous l'ai acheté. J'ai passé devant une boutique où j'en ai vu beaucoup devant la fenêtre, et cela m'y a fait penser. Je l'ai payé... Voyons! combien l'ai-je payé?

— Oh! j'en sais le prix. Je vous ai donné trois pence pour le payer.

— Si je m'en souviens bien, je l'ai payé sept shillings six pence, continua Nicolas en tirant de sa poche, non un écheveau de soie, mais une aune de soie bleue.

— Voyez cela, papa ! Réellement, oncle Nicolas, je ne vous donnerai jamais la moindre commission. Voilà qu'il faut que je paie sept shillings six pence pour une aune de soie qui ne peut me servir à rien ! cela n'est-il pas contrariant ? En vérité, oncle Nicolas, on n'est pas plus maladroit.

— Eh bien, ma chère, il faut croire que je le suis ; car ce matin, en entrant dans cette chambre, j'ai entendu William Avelyn en dire autant, parce que... un instant ! que je me rappelle.

— Vous n'avez rien entendu dire à William Avelyn, s'écria Ambre en rougissant.

— Pardonnez-moi. Je m'en souviens. Il disait que c'était bien maladroit à moi de venir quand on n'avait pas besoin de moi.

— Humph ! dit John Forster. — En ce moment, on annonça le dîner.

Depuis que mistriss Forster avait été recon nue, elle avait présidé la table de son beau-frère. Le dîner était excellent, et tout le monde y fit honneur, particulièrement Nicolas, dont l'appétit semblait augmenter, maintenant qu'il n'avait rien à craindre. Depuis le départ

de Newton, il était resté chez son frère, et grâce aux recommandations constantes de miss Forster, il ne se permettait plus de toucher à la montre ni aux lunettes du procureur. C'était tout ce que John Forster exigeait de lui, et il parcourait toute la maison sans faire attention à personne, et sans que personne fît attention à lui.

Quelques instants après que le dessert eut été mis sur la table, les dames se retirèrent, et William Avelyn ne tarda pas à les suivre.

Newton crut que c'était une occasion favorable pour informer son oncle de son attachement pour miss Revel, et du retour qu'il avait obtenu. John Forster l'écouta sans l'interrompre.

— J'ose dire que c'est une charmante fille, mon neveu, dit ensuite le procureur; mais vous êtes encore trop jeune pour vous marier. Vous ne pouvez vous marier et voyager sur mer. — Suivez votre profession, Newton. Faites une spéculation sur l'opium; je vous en fournirai les moyens.

— Je n'en ferai jamais une du mariage, mon oncle; mais si j'en avais eu la pensée, je

n'aurais jamais pu en faire une meilleure, car miss Revel a une fortune considérable.

— C'est encore pire. Il ne faut pas qu'un homme doive sa fortune à sa femme. — Les femmes ne l'oublient jamais. — J'aimerais mieux que vous fussiez amoureux d'une fille qui n'aurait pas un shilling.

— Eh bien, mon oncle, quand j'ai conçu de l'amour pour elle, elle n'avait pas six pence.

— Humph! — Cela peut être; mais, comme je vous le disais, suivez votre profession.

— Le mariage ne m'en empêchera pas, mon oncle. Beaucoup de capitaines au service de la compagnie des Indes sont mariés.

— Ils n'en sont que plus fous. — S'en aller en mer, et laisser sa femme pour être cajolée par lord Dieu sait qui. — Je vous dis, mon neveu, qu'une femme... est une femme.

— Et j'espère que la mienne en sera une, mon oncle, dit Newton en souriant.

— Une fois pour toutes, mon neveu, je n'approuve pas que vous vous mariiez à présent. — Que cela soit entendu! — Mais je vous parlerai avec franchise. J'ai fait mon testament; je vous y ai légué une très grande partie

de ma fortune ; mais je puis le changer, et je le ferai si vous épousez cette fille.

— Changer votre testament ! s'écria Nicolas, qui avait écouté cette conversation avec une attention qui ne lui était pas ordinaire ; et que ferez-vous de votre argent, si vous ne le laissez à Newton ?

— Je fonderai un hôpital, — je paierai une partie de la dette publique. — Peut-être laisserai-je tout à cette petite fille, à qui j'en ai déjà assuré une partie.

— Mais, mon frère, serait-il juste de ne rien laisser de tout votre argent à votre famille ?

— Juste, sans doute, puisque je ne dois ma fortune qu'à moi-même. D'ailleurs le testament d'un homme est sa dernière volonté, et s'il le faisait pour satisfaire les désirs et les espérances des autres, ce serait leur volonté et non la sienne. — Je vous le répète, mon neveu, si vous vous mariez sans mon consentement, je changerai mon testament.

— Je serai fâché, très fâché, mon oncle, de vous mécontenter ; mais j'ai donné ma foi à miss Revel ; et nulle considération mondaine ne m'empêchera d'accomplir un engagement d'où dépend tout le bonheur de la vie. Je n'ai

aucun droit sur vous, mon oncle; au contraire, je vous dois une éternelle reconnaissance de toutes vos bontés; et quelque autre chose que vous puissiez me demander, vous me trouverez...

— Humph! c'est la chanson ordinaire. — On est prêt à tout, excepté à ce qu'on vous demande. — Frère Nicolas, faites-moi le plaisir de monter au salon; je désire parler à Newton tête à tête.

— Bien volontiers, frère John, dit Nicolas en se levant, puisque vous le désirez, si vous et Newton vous avez des secrets!..

— A coup sûr, mon oncle, s'écria Newton, mécontent de voir congédier ainsi son père, nous n'avons aucun secret que mon père ne puisse entendre.

— Pardonnez-moi, mon neveu, j'en ai. — Humph! Votre père est mon frère; et, si vous l'aimez mieux ainsi, c'est avec mon frère que je prends cette liberté, et non avec votre père.

Pendant ce temps, Nicolas était déjà sorti de la chambre.

— Mon neveu, reprit John Forster, je vous ai déjà fait connaître mon désir que vous n'épousiez pas cette miss Revel. A présent je vais

vous dire pourquoi. Cette jeune fille que m'a laissée mon frère Édouard m'est devenue aussi chère que si elle était mon enfant. J'ai dessein que vous fassiez encore deux ou trois voyages comme capitaine d'un vaisseau de la Compagnie des Indes. Vous l'épouserez ensuite, et vous serez héritier de toute ma fortune. — Vous me comprenez ? Puis-je vous demander quelles sont vos objections ?

— Je n'en ai pas d'autres que celles que je vous ai déjà fait connaître, mon oncle, — mon attachement pour une autre, et la promesse mutuelle que nous nous sommes faite.

— Il paraît que cette jeune personne a contracté cet engagement sans consulter ses parents ?

— Elle a perdu son père. Elle est majeure et indépendante.

— Humph !

— Si vous la connaissiez, mon oncle, vous n'en seriez peut-être pas si contraire à ce mariage.

— Cela pourrait être, si je la voyais avec vos yeux, ce qui n'est pas probable. Les vieillards sont un peu aveugles et obstinés. Après avoir travaillé toute leur vie à amasser une fortune, ils aiment à en disposer à leur gré. C'est la

seule récompense de leurs travaux. Quoi qu'il en soit, Newton, faites ce qu'il vous plaira ; mais, je vous le répète encore, si vous vous mariez contre mon gré, je changerai mon testament. — A présent, vidons la bouteille, et nous monterons au salon.

CHAPITRE XXI.

Le départ précipité d'Isabelle à bord du *Château de Windsor* ne lui avait pas permis d'écrire à sa mère pour l'informer du changement survenu dans sa situation, et de son prochain retour en Angleterre. La première nouvelle qu'en reçut mistriss Revel fut par un billet que sa fille lui avait écrit à la hâte aussitôt après son débarquement, pour lui annoncer qu'elle était arrivée, et qu'elle espérait avoir bientôt le plaisir de l'embrasser. Isabelle n'avait eu le temps d'entrer dans aucun détail, et elle préférait d'ailleurs les donner à sa mère de vive voix.

Ce fut deux jours avant que mistriss En-

derby et Isabelle fussent arrivées à Londres, que mistriss Revel reçut cette lettre, à son grand chagrin, car elle s'imagina que sa fille allait retomber à sa charge, et diminuer d'autant son revenu déjà très borné. Elle en fit ses plaintes à M. Heavyside, qui allait la voir quelquefois, suivant son usage, moins par affection pour elle, que pour passer le temps, étant garçon, et n'ayant rien à faire.

— Jugez de ma position, monsieur Heavyside, lui dit mistriss Revel, étendue sur un sofa, la tête appuyée sur des coussins; Isabelle est revenue des Indes! Voici une lettre que je viens de recevoir d'elle, et elle l'a signée de son nom de fille! Après que ses sœurs ont fait de si bons mariages! Ne pouvait-elle rester avec une d'elles? Comment a-t-elle trouvé de l'argent pour payer son voyage? Que vais-je faire d'elle?

— Pouvez-vous me permettre de lire sa lettre, ma chère dame?

— Certainement. — La voici. — Ce n'est qu'un billet.

— Et un billet très-laconique, dit M. Heavyside, après l'avoir lu. Elle ne dit pas un mot du colonel, ni des motifs qu'elle a eus pour

quitter les Indes. — Le colonel est peut-être mort.

— Mais en ce cas elle pouvait aller demeurer chez une de ses sœurs.

— Le colonel peut lui avoir laissé quelque chose.

— Et vous, qui êtes un homme sensé, croyez-vous que ma fille n'en aurait rien dit dans sa lettre ? Impossible, monsieur Heavyside.

— Elle peut vouloir vous faire une surprise.

— Son retour en est une grande, monsieur Heavyside ! s'écria mistriss Revel en retombant sur ses coussins.

— Eh bien, ma chère dame, vous ne serez pas longtemps sans tout savoir. Je vais prendre congé de vous ; je reviendrai vous voir dans deux ou trois jours pour m'informer de votre santé, et savoir quelles nouvelles vous aurez apprises.

Pour fournir aux frais du voyage de ses trois filles dans les Indes, mistriss Revel avait consenti à faire un emprunt en donnant pour garantie la fortune qui lui appartenait en vertu de son contrat de mariage. Son mari s'était chargé de négocier cette affaire ; elle avait signé, sans les lire, toutes les pièces qu'il lui

avait présentées, et ce ne fut que lorsqu'elle eut à toucher le semestre suivant qu'elle reconnut que cet homme sans principes avait profité de cette occasion pour la dépouiller de plus de la moitié de sa fortune et se l'approprier. Sachant qu'il ne pouvait plus rien tirer de sa femme, il l'avait alors entièrement abandonnée, et c'était quelques mois ensuite qu'il avait été tué en duel. Mistriss Revel était attaquée depuis longtemps d'une maladie cruelle, un cancer, et il avait fait de tels progrès qu'il était incurable. Elle n'en était devenue ni moins frivole, ni moins inconsidérée. Elle soupirait encore pour tous les plaisirs du monde, et elle aurait voulu se retrouver dans les cercles brillants qu'elle avait fréquentés à l'époque de son mariage. Mais son revenu étant considérablement diminué, ses connaissances l'abandonnèrent l'une après l'autre; elle ne recevait plus aucune invitation, et, à l'époque du retour d'Isabelle, elle languissait dans la retraite, et n'y était guère interrompue que par les visites de M. Heavyside, et de deux ou trois autres oisifs.

Mistriss Revel reçut d'abord sa fille avec indifférence et froideur; mais quand, après dix minutes de conversation, elle eut appris qu'Isa-

belle était unique héritière du colonel, et avait le désir aussi bien que les moyens de rendre sa mère aussi heureuse qu'il serait en son pouvoir de le faire, ce ne fut plus que joie, tendresse et félicitations. Quoique ses souffrances aiguës se peignissent souvent dans le jeu des muscles de son visage pâle, maigre et flétri, elle oubliait son affreuse maladie; elle ne songeait qu'à rentrer dans les cercles à la mode, et elle parlait de conduire sa fille au bal, au spectacle, et dans la grande société, quand elle avait elle-même un pied dans le tombeau. Isabelle soupirait en écoutant sa mère, et, voyant sa mauvaise santé, elle cherchait quelquefois à faire naître dans son esprit des sentiments plus convenables à la situation critique dans laquelle elle se trouvait. Mais sa mère éludait toujours ce sujet. Avant que quinze jours se fussent écoulés, elle avait loué une maison toute meublée, pris un équipage, et couru chez ses anciens amis pour leur annoncer la nouvelle importante de la fortune de sa fille. La plupart avaient averti depuis longtemps leurs domestiques qu'ils n'étaient jamais à la maison pour mistress Revel; mais ceux chez qui elle parvint à s'introduire furent charmés

de l'oubli de leurs portiers quand ils apprirent le fait qu'elle venait leur communiquer. Ils étaient si enchantés ! Isabelle avait toujours été une si charmante fille ! Ils espéraient que mistriss Revel ne persisterait pas dans le système de retraite qu'elle avait adopté depuis quelque temps, et qu'ils auraient le plaisir de la voir comme autrefois. Une riche héritière n'est pas de peu d'importance dans un pays où il y a tant de fils cadets qu'il faut pourvoir ; et avant qu'un mois se fût écoulé, mistriss Revel eut le plaisir de voir la table de son salon couverte de cartes d'invitation. Elle n'en refusait aucune, et c'était une source de regrets pour Isabelle, qui n'aimait pas une vie si dissipée, et qui voyait que ce tourbillon perpétuel de prétendus plaisirs nuisait visiblement à la santé de sa mère. Il lui vint à l'esprit qu'elle pourrait l'empêcher de commettre cette sorte de suicide indirect, en lui faisant part de son engagement avec Newton Forster. Elle saisit la première occasion qui se présenta pour en faire confidence à sa mère, qui l'écouta avec la plus grande surprise.

— Vous ai-je bien entendue, Isabelle ? Quoi ! ce jeune homme qui vient ici si souvent ! vous,

qui pouvez choisir parmi les hommes ayant un titre, un rang, de la naissance, vous épouse-riez un capitaine au service de la Compagnie des Indes ! Souvenez-vous qu'à présent que votre pauvre père est mort, je suis votre protectrice légale ; et j'espère que vous connaissez assez le devoir filial pour ne jamais songer à vous marier sans ma permission. Comment avez-vous pu contracter un engagement sans me consulter ? Mais cet engagement ne vous oblige à rien, car je ne consentirai jamais à un tel mariage. Qu'il n'en soit donc plus question.

Combien ne voit-on pas de gens, qui ne se font aucun scrupule de négliger leurs devoirs, mettre en avant leur responsabilité quand cela leur convient !

Isabelle aurait eu bien des choses à lui répondre, mais elle se borna à lui donner à entendre en peu de mots que sa résolution était prise, et elle la quitta pour faire sa toilette pour un grand bal auquel elle avait consenti d'aller uniquement par complaisance pour sa mère.

C'était un bal donné par une comtesse, une femme à la mode, et la plus haute société de Londres devait s'y trouver. Mistriss Revel le

regardait comme sa rentrée dans le grand monde, comme la présentation de sa fille dans la haute société, et elle n'aurait voulu y manquer pour rien au monde. Dans la matinée, elle avait souffert des douleurs plus aiguës que de coutume ; elle s'était trouvée mal ; elle avait été obligée de prendre des cordiaux ; mais l'idée de se retrouver au milieu de la foule à la mode donnait du ton à ses nerfs, et la rendait insensible à ses souffrances.

— Je crois, dit-elle à sa femme de chambre en respirant à peine, que vous pourriez me serrer un peu plus.

— Les bords de votre corset se touchent presque, madame. Cela vous fera mal.

— Non, non ; je me sens très-bien ce soir. Bien maintenant, bien !

La femme de chambre quitta sa maîtresse après avoir fini sa toilette, et alla aider Isabelle à faire la sienne. Mistriss Revel étendit du rouge sur ses joues hâves ; et, épuisée de souffrance et de fatigue, elle se traîna avec peine jusqu'à une bergère, pour se reposer quelques instants avant de descendre.

Un bon quart d'heure après, Isabelle entra dans la chambre de sa mère pour lui annoncer

qu'elle était prête. Mistriss Revel, qui était assise sur la bergère, la tête appuyée sur le dossier et penchée sur une épaule, ne lui répondit pas. La fille s'approcha d'elle, la regarda en face : — elle était morte !

CHAPITRE XXII.

Le lecteur peut avoir été surpris du ton positif et impérieux pris par M. John Forster relativement au mariage de Newton. Mais comme le vieux procureur l'avait dit avec vérité, la seule récompense qu'il avait à attendre du travail de toute sa vie, était de pouvoir disposer à sa volonté du fruit qu'il en avait retiré. Il le sentait profondément, et il regardait comme déraisonnable un attachement qui ne lui paraissait qu'une fantaisie de jeunesse, renversât tous les plans qu'il avait formés. Si John Forster eût pu apprécier les sentiments de son neveu, il aurait probablement parlé d'un ton moins décidé; mais l'amour n'avait jamais pu s'établir dans le cœur du procureur. Sa vie avait toujours été occupée et laborieuse, et l'a-

mour est ami du repos et de l'oisiveté. M. Forster, après cette conversation, montra à Newton la même affection et la même cordialité qu'auparavant, et il ne lui parla plus de cette affaire. Cependant, sa résolution était bien prise; il avait dit à son neveu qu'il changerait son testament si, après y avoir mûrement réfléchi, il ne se rendait pas à ses désirs, et il était décidé à le faire.

Newton voyait Isabelle presque tous les jours, et il ne lui cacha point ce qui s'était passé entre lui et son oncle. — Je ne nierai pas que je ne sois fâchée de la détermination de votre oncle, lui dit Isabelle; je ne vous dirai pas que je n'entrerai jamais dans sa famille sans son consentement, ce serait parler en prude, et dire plus qu'il ne m'est possible de penser; mais je dois dire que je ne vous épouserai ainsi qu'avec regret. Il faut donc temporiser, ce dont la mort de ma pauvre mère m'impose d'ailleurs le devoir, et j'espère que nous finirons par être heureux. Newton, plus raisonnable que bien des jeunes gens, peut-être moins épris que lui, reconnut la prudence du conseil d'Isabelle, et comptant réciproquement sur leur constance, ils résolurent de ne pas précipiter leur union.

On peut se rappeler que Newton était convaincu que la malle qu'il avait retirée de la mer quand il servait à bord d'un bâtiment côtier, appartenait au marquis de Fontanges, ainsi que tout ce qu'elle contenait. Pendant leur voyage à bord du *Château de Windsor*, il en avait de nouveau parlé à M. de Fontanges ; et celui-ci, d'après la description que Newton lui fit, de mémoire, des bijoux, partagea la même opinion. Quelque temps après leur arrivée à Londres, Newton, désirant restituer ces objets à celui qui en était ou du moins qui en paraissait être le propriétaire, pria M. de Fontanges d'informer son frère de l'événement qui les avait mis en sa possession, et de le prier de fixer un jour pour venir les reconnaître. Le marquis, qui avait ignoré jusqu'alors qu'on eût recouvré quelques objets ayant appartenu à sa malheureuse femme, fut très surpris, et soupira profondément au souvenir de celle qu'il avait tant aimée, et qui avait été ensevelie dans cette vaste tombe qui usurpe si souvent les droits légitimes de la terre. Il consentit à ce que son frère lui proposait, et fixa le lendemain pour aller voir M. John Forster. M. de Fontanges en informa Newton, et il arriva le lende-

main à midi avec son frère et madame de Fontanges chez le vieux procureur, qu'ils trouvèrent dans son salon, ayant placé sur une table le paquet de bijoux, enveloppé d'un mouchoir, que Newton lui avait remis, et qui depuis ce temps était toujours resté dans son cabinet, dans une des grandes caisses de fer dont il a déjà été parlé.

— Je viens, monsieur, dit le marquis à M. John Forster, vous donner de l'embarras assez inutilement; car si les objets qui vous ont été remis m'appartiennent, la vue n'en peut servir qu'à renouveler mes douleurs.

— Monsieur, répondit le procureur, ces effets n'appartiennent pas à mon neveu, et il a dû les garder jusqu'à ce qu'il en découvrit le propriétaire légitime. Si vous les reconnaissez pour être à vous, nous allons les remettre entre vos mains. En voici un inventaire, continua-t-il en mettant ses lunettes. N^o 1^{er}: une bague enrichie de diamants. Mais je ferai mieux d'ouvrir d'abord le paquet.

— Voulez-vous me permettre de voir cette bague, monsieur? dit M. de Fontanges.

— La voici, monsieur.

— C'est bien celle de ma pauvre belle-sœur,

dit M. de Fontanges en la montrant au marquis ; c'est la bague de Louise, mon frère !

— Je la reconnais, dit le marquis avec une vive émotion ; elle faisait partie de sa corbeille de mariage. Hélas ! où est la main qui lui donnait du prix ? Et s'asseyant sur le sofa, il se couvrit le visage des deux mains.

— Il est inutile de pousser l'examen plus loin, dit M. John Forster ; mais voici une malle qu'il faut ouvrir. Mon neveu l'avait laissée en province ; mais avant de faire son premier voyage dans l'Inde, il avait donné ordre qu'on me l'envoyât. Ces bijoux s'y sont trouvés. Du reste vous voyez qu'elle ne contient que du linge. Mais j'ai remarqué que tout le linge ne porte pas la même marque ; celui à l'usage d'une femme est marqué L. M. ; celui à l'usage d'un enfant, J. F.

— Ce linge appartient à la marquise de Fontanges et à sa fille, dit M. de Fontanges. Le linge de la mère avait été fait avant son mariage et marqué des initiales de ses noms de fille, *Louise de Montmorency* ; celui de l'enfant est marqué des initiales de son nom de baptême et de celui de son père, *Julie de Fontanges*.

— Humph ! dit le vieux procureur. J'avais

mes raisons pour faire cette observation. — Newton, prenez cette clef, courez à mon cabinet, ouvrez la caisse de fer qui est à droite de la cheminée, et apportez-nous un petit paquet de linge que vous y trouverez. Un instant ! Ayez soin de souffler dans le trou de la clef pour en faire sortir la poussière avant de la mettre dans la serrure, et tournez-la avec précaution de peur d'en forcer les gardes. Du reste, faites toute la diligence qu'il vous plaira. — Newton partit sur-le-champ — Monsieur le marquis, permettez-moi de vous offrir quelques rafraîchissements. Un verre de vin vous fera du bien. — Frère Nicolas, appelez Ambre, s'il vous plaît.

Nicolas sortit pour s'acquitter de sa mission, et un moment après Ambre arriva.

— Avez-vous besoin de moi, papa ?

— Oui, ma chère ; voici la clef du buffet ; apportez-nous du vin, j'ai des raisons pour ne pas appeler un domestique en ce moment.

Ambre disparut, et ne tarda pas à revenir, apportant un plateau sur lequel était une carafe de cristal pleine de vin, et quelques verres. Elle s'adressa d'abord au marquis :

— Papa vous prie de prendre un verre de

vin, monsieur, permettez-moi de vous le verser.

Le marquis tressaillit en entendant le son de sa voix. Il se leva, la regarda avec attention, prit le verre, le vida, et le remit sur le plateau, et après avoir salué Ambre, il retomba sur le sofa, la tête appuyée sur ses mains, et ne faisant aucune attention à ce qui se passait autour de lui.

Quelques instants après on frappa à la porte. John Forster devina que c'était son neveu qui revenait, il fit signe à M. de Fontanges de le suivre, et le fit descendre dans la salle à manger, ainsi que Newton, qu'ils rencontrèrent sur l'escalier.

— Je vous ai prié de descendre, monsieur, dit le procureur, pour ne pas donner à votre frère des espérances qui, si elles ne se réalisaient pas, deviendraient pour lui une nouvelle source de chagrin. J'ai remarqué les initiales qui se trouvent sur le linge à usage d'enfant contenu dans la malle que nous venons d'ouvrir, et si ma mémoire, qui est assez bonne, ne me trompe pas, le linge qui se trouve dans ce paquet est marqué de même.

Le paquet fut ouvert, et l'on vit du linge à usage d'enfant marqué J. F.

— Vous avez raison, dit M. de Fontanges, et ce linge fait nécessairement partie du trousseau que nous venons de voir, et qui a été retiré de la mer.

— Oui, il a été retiré de la mer, mais non au même endroit, ni par la même personne. Mon neveu a trouvé le linge qui est dans la malle; celui-ci a été recueilli par un de mes frères qui n'existe plus; et il était alors porté par un enfant âgé seulement de quelques mois, — un enfant du sexe féminin.

— C'était donc la fille de mon frère! s'écria M. de Fontanges. Où l'a-t-on enterrée?

— Elle a été rappelée à la vie; elle vit encore.

— Serait-ce donc la jeune personne que je viens de voir, et qui vous a appelé son père? Sa ressemblance avec la marquise est surprenante.

— Précisément, monsieur. Mon frère, ancien marin, l'avait en quelque sorte adoptée. Il m'en a chargé en mourant, et j'ose dire que j'ai répondu à sa confiance, et que je n'ai rien épargné pour son éducation. Quoiqu'elle me soit étrangère par le sang, elle m'est aussi chère que si elle était ma propre fille, et quoique

j'aie... continua le vieux procureur en hésitant, quoique j'aie la satisfaction de la remettre entre les bras d'un père, ce sera pour moi un coup difficile à supporter. Quand mon frère m'en parla pour la première fois, je lui dis que c'était bien assez d'avoir à nourrir ses propres enfants; je ne me doutais guère alors que je trouverais si dur de m'en séparer. — A présent, monsieur, faites-moi le plaisir de regarder le tableau suspendu à la muraille au-dessus du buffet. Il vient de mon frère. — Qu'en pensez-vous ?

— C'est Triton ! s'écria M. de Fontanges ; c'est un chien que j'avais donné à ma pauvre belle-sœur !

— C'est à lui que vous devez la vie de votre nièce. Il l'apporta sur le rivage et la déposa aux pieds de mon frère, qui s'était rendu sur la côte pour voir si l'on pouvait donner quelque secours aux malheureux naufragés. J'ai la relation qu'il en a écrite, et je vous la ferai lire. Je regarde les faits comme si bien établis, que nulle cour de justice ne pourrait hésiter à prononcer l'identité. — Maintenant, monsieur, je vous laisse le soin d'apprendre cette nouvelle à votre frère avec toutes les précautions que

vous jugerez convenables. Allez le retrouver, et vous, Newton, envoyez-moi Ambre.

Nous passerons sur les scènes qui eurent lieu dans la salle à manger et dans le salon. Le marquis de Fontanges découvrit qu'il lui restait une fille, et Ambre apprit qu'elle avait trouvé un père. Au bout de quelques minutes, elle fut conduite dans le salon, et se trouva serrée dans les bras du marquis.

— Que d'obligations n'ai-je pas à toute votre famille, mon cher ami ! dit le marquis à Newton.

— Je ne puis le nier, monsieur, répondit Newton ; mais permettez-moi de vous dire que si vous avez retrouvé votre fille, vous le devez à la générosité de vos parents et à la bonté de votre cœur. Si M. et madame de Fontanges ne m'eussent protégé et secouru dans ma détresse ; si vous m'aviez fait jeter en prison au lieu de me rendre la liberté, vous n'auriez jamais su où la trouver. Si un de mes oncles n'eût cherché à donner des secours à un bâtiment naufragé ; si, après sa mort, l'autre n'eût servi de protecteur à votre fille, peut-être n'existerait-elle plus, ou du moins personne de nous ne saurait ce qu'elle est devenue. Ma reconnais-

sance pour toutes vos bontés m'a porté à vous tirer des mains des pirates, sans quoi, vous ne seriez pas aujourd'hui prisonnier en ce pays, malheur qui est un bienfait de la Providence, puisqu'il vous a rendu une fille. Nous avons tous, j'espère, fait notre devoir, et cet heureux résultat doit être notre récompense.

—Humph! dit le vieux procureur, qui regardait la perte de sa fille adoptive comme une récompense dont il se serait volontiers passé.

CHAPITRE XXIII.

Ambre, ou, pour mieux dire, Julie de Fontanges, comme nous devons l'appeler à présent, quitta la maison de son bon protecteur avec un tel chagrin, qu'il était évident qu'elle regrettait la découverte qui venait d'avoir lieu; elle était trop jeune pour être sensible aux avantages d'une haute naissance, et pendant quelque temps il lui parut que rien ne pourrait jamais l'indemniser d'être séparée de celui qui lui avait servi de père, de Nicolas, dont la simplicité l'amusait, et de Newton qu'elle aimait comme un frère. L'idée de les quitter pour toujours, d'aller vivre dans un autre pays, et de ne plus voir son ancien ami William Avelyn, lui était insupportable, et lui faisait verser bien des larmes, quand elle était

seule, livrée à ses réflexions. Il se passa quelque temps avant que l'affection de son père et les soins de M. et de madame de Fontanges pussent la porter à se résigner à sa situation. De son côté John Forster sentit la privation qu'il éprouvait plus vivement qu'on n'aurait pu le supposer. Pendant les premiers jours qui suivirent le départ de Julie, à peine parlait-il ; il ne se montrait qu'à l'heure du dîner, et dès qu'il était fini, il retournait à ses affaires, et ne rentrait que fort tard. Un travail constant était le remède qu'il s'était prescrit pour surmonter son chagrin, et remplir le vide causé par l'absence d'un objet chéri.

— Newton, dit-il un soir qu'il était resté tête à tête à table après le dîner avec son neveu, avez-vous réfléchi à ce que je vous ai proposé ? je vous avoue que je désire ce mariage plus que jamais. Je ne puis me séparer de cette chère enfant, et vous seul pouvez me la rendre.

— J'y ai réfléchi, mon oncle ; mais à présent cette affaire doit s'envisager sous un autre jour. Votre fille adoptive dépend aujourd'hui de son père, et il est possible qu'un tel mariage ne convienne pas au marquis de Fontanges. Songez qu'il est d'une famille très noble.

— J'y ai pensé comme vous, Newton ; mais notre famille est ancienne, si elle n'est pas noble, et une alliance avec nous ne peut faire honte à quelque Français que ce soit, fût-il marquis ou même duc. — Ne trouvez-vous que cet obstacle ? s'il est écarté, ne ferez-vous plus valoir votre attachement pour une autre ?

— Ne supposez pas que je n'en aie pas pour Julie de Fontanges, mon oncle, je lui ai toujours rendu justice ; je conviens qu'elle a tout ce qu'il faut pour plaire, et...

— Humph ! Je vous ai toujours regardé comme un garçon de bon sens, Newton. — Fort bien ! nous verrons.

Il y avait un peu de jésuitisme dans ce que Newton venait de dire à son oncle, mais on peut l'excuser parce qu'il ne voulait pas, en paraissant résister à la volonté de son oncle, avoir l'air d'être cause de la mortification qu'il savait qu'il allait essayer.

M. de Fontanges connaissait l'attachement de Newton pour Isabelle, et avant qu'on eût découvert que Julie était fille du marquis, Newton l'avait informé de l'obstacle que mettait à son mariage avec miss Revel le désir

qu'avait son oncle de lui faire épouser une jeune fille qu'il avait adoptée. Lorsque Julie fut à demeure chez son père, M. de Fontanges fit part à son frère de cette circonstance, et la première fois que Newton vint le voir, le marquis lui dit, en lui serrant la main avec amitié : Mon frère m'a instruit, mon cher Newton, de la contrariété que vous fait éprouver le désir de votre oncle que vous épousiez Julie, quand elle sera en âge d'être mariée. Soyez bien convaincu qu'il n'y a personne à qui je confierais plus volontiers qu'à vous le bonheur de ma fille, et que nulle considération ne pourrait m'empêcher de vous accorder sa main, si vous le désiriez. Mais je connais votre attachement pour miss Revel, et il ne faut pas vous inquiéter. N'ayez pas l'air de contrarier votre oncle. Au risque de passer quelque temps dans son esprit pour un ingrat, je m'y prendrai de manière à rompre son projet de mariage. Fiez-vous-en à moi. N'est-ce pas ce que vous désirez, Newton ?

— Oui, monsieur le marquis, et je vous remercie du fond du cœur.

— Eh bien, ne faites aucune objection quand votre oncle vous parlera de nouveau de son

projet; laissez retomber sur moi tout l'odieux de la rupture.

Cet arrangement ayant été conclu, le lecteur ne peut être surpris que Newton ait entendu avec tant de calme et de sang-froid le renouvellement de la proposition de son oncle.

— Nous dîmons demain chez le marquis, Newton, lui dit M. John Forster quelques jours après; je saisirai cette occasion pour lui demander quelques minutes d'entretien après le dîner, et je lui ferai la demande de sa fille.

— Comme il vous plaira, mon oncle.

— Je suis charmé qu'elle ait quitté ce sot nom d'Ambre. — Quel diable possédait mon frère? — Julie est un beau nom; un très beau nom, humph!

Le dîner eut lieu le lendemain. Isabelle y avait été invitée; et comme elle avait appris de madame de Fontanges le plan qui avait été concerté, et qu'elle était curieuse de voir le vieux procureur, elle avait accepté l'invitation.

Le dîner se passa fort bien. Isabelle avait été placée à côté de M. Forster, qui ne savait pas qui elle était, mais qui fut flatté de la déférence et des attentions qu'avait pour lui une jeune et jolie femme.

Les dames quittèrent la table, et pendant que les messieurs se levaient pour les laisser passer et se rapprochaient les uns des autres, le vieux procureur prit un instant son neveu à part, et lui dit : — Newton, savez-vous qui est la jeune dame qui était près de moi à table ?

— Sans doute, mon oncle. — C'est celle que je désirais épouser. — miss Isabelle Revel.

— Humph ! — Vous ne lui avez pas dit un seul mot avant le dîner ; vous ne lui avez pas fait la moindre politesse !

— Vous oubliez, mon oncle, que vous m'avez défendu.....

— Je vous ai défendu de l'épouser, mais non d'être civil à son égard. — C'est une jeune personne fort aimable, et la politesse n'est qu'une bagatelle, quoique le mariage soit une chose fort sérieuse.

Toute l'amabilité de miss Revel ne changea pourtant rien aux plans du vieux procureur, et quand on se leva de table, il pria le marquis de Fontanges de lui accorder quelques minutes d'entretien. Le marquis le salua poliment, et le fit entrer dans un cabinet à la suite de la salle à manger. M. Forster lui exprima alors le

désir qu'il avait d'obtenir de lui la main de sa fille pour Newton, et de les fiancer dès à présent en attendant la célébration du mariage qui aurait lieu dans deux ou trois ans.

— Monsieur Forster, répondit le marquis en se redressant avec un air de fierté, j'ai de si grandes obligations à toute votre famille, qu'il y a bien peu de choses que je puisse vous refuser. Je suis donc désolé d'être obligé de vous dire qu'il m'est impossible de consentir à votre demande. Vous ignorez sans doute que la famille des de Fontanges est une des familles les plus nobles et les plus anciennes de France; et malgré tout le respect que j'ai pour vous et pour votre neveu, malgré ma reconnaissance de toutes vos bontés pour ma fille, je ne puis lui permettre de se mésallier.

— Se mésallier! — humph! — Je vous prie de faire attention, monsieur le marquis, que ma famille est très ancienne, quoiqu'elle ne soit pas noble. Je puis vous en montrer la généalogie et toutes les pièces probantes, qui sont dans le même coffre où était le paquet de linge de votre fille.

— Je ne doute nullement de l'ancienneté de votre famille, monsieur Forster; je regrette

seulement qu'elle ne soit pas noble, et à moins que vous ne puissiez me prouver....

— Je vous prouverai que je pourrais acheter dix marquisats en France, si j'en avais la fantaisie.

— D'accord. On peut trouver à en acheter dans notre pays; mais nous faisons une distinction entre les parvenus et l'ancienne noblesse.

— Comme il vous plaira, monsieur le marquis, dit le vieux procureur, commençant à se piquer, mais je crois que je vaudrais bien un marquis français, après tout.

— Mieux que beaucoup d'entre eux; mais il n'en faut pas moins tirer une ligne, monsieur Forster, — le sang noble....

— Noble sottise! — Monsieur le marquis, dans notre pays on pèse l'argent contre le rang. L'argent achète un rang comme toute autre chose, excepté le ciel. Eh bien, je vous....

— Excusez-moi, monsieur; l'argent n'achètera jamais la main de Julie de Fontanges.

— Il me semble, monsieur le marquis, que puisque nous avons remis votre fille entre vos bras, nous avons bien le droit?

— De me la redemander, monsieur Forster?

— Je puis perdre le solitaire que vous voyez à mon doigt ; un ouvrier peut le trouver ; s'ensuit-il que je sois obligé de lui en faire présent ?

— Humph ! s'écria le procureur offensé de cette comparaison.

— En un mot, mon cher monsieur, ce serait un grand bonheur pour moi de pouvoir faire quelque chose qui vous fût agréable, à vous ou à votre famille ; mais souiller le sang de l'une des plus nobles familles de France.....

John Forster ne voulut pas en entendre davantage ; il sortit du cabinet, et monta dans le salon, laissant le marquis finir sa phrase si bon lui semblait. Quand il y entra, sa physionomie exprimait visiblement son désappointement. Il s'avança vers son neveu, et le conduisit près d'une croisée.

— Newton lui dit-il, vous avez agi sensément en ne persistant pas à contrarier mes désirs ; mais ce marquis français, avec sa folie et son ancienne noblesse, a renversé tous mes plans. A présent, je ne nuirai pas au succès des vôtres. Présentez-moi à cette miss..... miss..... n'importe son nom. C'est une charmante fille, et elle m'a gagné le cœur pendant le dîner.

Isabelle fit tous ses efforts pour lui plaire, et elle y réussit. Satisfait du choix de son neveu, flatté de la soumission apparente de Newton à ses désirs, et mécontent du marquis, il donna avec plaisir son consentement à l'union des deux amants, et peu de temps après Isabelle Revel changea de nom.

Environ quatre mois après son mariage, Newton reçut une lettre du bureau de la Compagnie des Indes, lui annonçant qu'il venait d'être nommé au commandement d'un vaisseau. Il la porta sur-le-champ à son oncle. — Vous pensez sans doute, lui dit-il, en la lui remettant, que je dois accepter cette offre.

— Quelle offre ! dit le vieux procureur, qui était à examiner un dossier de pièces de procédure. — Ah ! — *le Melville*, frété pour Madras et la Chine. — Ce n'est donc pas un château, cette fois-ci. — Sur ma foi, Newton, je ne vois pas pourquoi vous iriez encore sur mer. Un vieux proverbe dit : Que tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse ? — Vous n'êtes pas encore las de votre femme, je suppose.

— Non, sans doute, mon oncle ; mais je croyais que vous désiriez que.....

— Je désire que vous restiez à la maison,

Newton. Un homme pauvre fait bien d'aller sur mer parce qu'il court la chance de devenir riche; mais celui qui a de l'argent en main et en perspective est un fou, s'il en fait autant.

— Pourquoi travaillez-vous autant que vous le faites, mon cher oncle? dit Isabelle en l'embrassant en reconnaissance de ce qu'il venait de dire. Vous pourriez sûrement vous reposer à présent.

— Pourquoi je travaille tant, Isabelle? dit M. Forster la regardant en face. Humph! Ne vous attendez-vous pas à avoir de la famille.

Isabelle sourit en rougissant. Il n'y avait pas moyen de nier le fait.

— Eh bien, vos enfants ne seront pas fâchés de trouver un jour quelques milliers de livres de plus à partager entre eux.

Un domestique interrompit cette conversation en remettant une lettre à M. Forster. Il l'ouvrit et regarda d'abord la signature.

— Humph! c'est du *noble* marquis. — « Fâché d'avoir dû m'exposer à perdre votre » estime..... aurais été enchanté d'appeler » Newton mon gendre..... Humph! — mon » orgueil n'était qu'une feinte..... il y allait » du bonheur de Newton..... j'espère que

» notre ancienne intimité.... » — Quoi, Newton, tout cela est-il vrai?

— Demandez à Isabelle, mon oncle, dit Newton en souriant.

— Eh bien, Isabelle, cela est-il vrai?

— Demandez à Newton, mon oncle, dit Isabelle en l'embrassant. Le fait est que je ne pouvais renoncer à Newton, même pour vous plaire, et nous avons fait ce petit complot.

— Ce petit complot. — Humph ! — Eh bien, quoi qu'il en soit, je ne changerai rien à mon testament.

Environ trois ans après le mariage de Newton on lut l'annonce qui suit dans tous les journaux de la capitale.

« Hier, en vertu d'une dispense de bans,
» l'honorable William lord Avelyn a conduit à
» l'autel mademoiselle Julie de Fontanges, fille
» unique du marquis de Fontanges, ci-devant
» gouverneur de l'île de Bourbon. Ce mariage
» devait avoir lieu en décembre dernier, mais
» il a été retardé par suite du décès de lord
» Avelyn. »

FIN.



